

Crayonne

Des Cahiers d'écolier

Chapitre 1 : La petite fille au fond de la bibliothèque

Elle avait six ans lorsqu'elle comprit pour la première fois que le monde n'était pas fait pour elle.

Ce matin-là, comme tous les matins depuis la rentrée, Céline se tenait contre le mur de briques rouges de la cour de récréation, les bras croisés, le menton baissé sur son col blanchi par trop de lessives. Ses cheveux blonds, d'un blond si pâle qu'il semblait presque blanc sous certains ciels d'hiver, retombaient en mèches fines sur ses yeux bleus — des yeux trop grands pour ce visage étroit, trop graves pour cet âge où l'on devrait encore rire en courant après les ballons.

Les autres enfants tournoyaient. Ils criaient. Ils se poursuivaient dans ce rituel étrange et bruyant que l'on appelle la récréation, et dont Céline ne parvenait pas à saisir le sens profond. À ses oreilles, leurs voix formaient une clameur indistincte, le bourdonnement d'une ruche dont elle ne serait jamais l'abeille. Elle les regardait comme on regarde les poissons dans un aquarium — avec une curiosité mêlée d'effroi, consciente d'appartenir à une autre espèce, faite pour les eaux plus calmes et les lumières tamisées.

« Tu veux jouer avec nous, Céline ? » lui avait demandé une fois une petite fille nommée Léa, par cette forme de politesse instinctive que les enfants

accordent parfois aux créatures qu'ils devinent fragiles.

Céline avait secoué la tête, sans même formuler de réponse. Non qu'elle ne voulût pas jouer.

Simplement, elle ne savait pas *comment* on jouait.

Les règles échappaient à sa compréhension. Il y avait des codes invisibles, des nuances dans les intonations, des gestes qu'il fallait accomplir au bon moment — tout un langage dont elle n'avait jamais reçu la clé. Alors elle préférait le silence. Le silence ne la trahissait pas.

Sa mère, lorsqu'elle venait la chercher le soir, demandait parfois : « Tu t'es fait une amie, ma chérie ? »

Céline répondait invariablement par un petit mouvement d'épaules, un haussement de ses fines épaules d'oiseau incapable de porter le poids des relations humaines. Et sa mère n'insistait pas. Car la mère de Céline était de ces femmes qui avaient elles-mêmes traversé l'enfance comme on traverse un pays ennemi — en baissant la tête, en priant pour que le malheur vous épargne, sans jamais apprendre à y faire face.

C'était en octobre que tout changea.

Ce jour-là, la maîtresse — une femme d'âge mûr aux cheveux gris tirés en chignon, nommée Madame Huet, et dont la voix avait cette douceur lassée des institutrices qui ont vu défiler trop de générations — avait demandé à chaque élève de lire à voix haute une phrase inscrite au tableau. La

phrase était simple : *Le chat dort sur le tapis*. Rien de plus.

Les enfants lisaient chacun à leur tour, butant sur les syllabes, écorchant les mots avec cette grâce maladroite des apprentis lecteurs. Et puis vint le tour de Céline.

La petite fille blonde leva ses yeux gris vers le tableau. Ses lèvres remuèrent, formant silencieusement les mots avant même qu'ils ne franchissent le seuil de sa gorge. Et soudain — oh, comment décrire cela ? — les lettres *cessèrent d'être des lettres*.

Ce ne fut pas une progression graduelle, pas un apprentissage laborieux avec des progrès mesurés au compte-gouttes. Non. Ce fut une épiphanie, une véritable métamorphose. Les signes noirs tracés à la craie blanche sur le tableau vert sombre se mirent à *parler*. Ils s'animèrent comme des créatures endormies qui s'éveilleraient tout à coup, et leur musique silencieuse résonna dans la tête de l'enfant avec une clarté surnaturelle.

« Le chat dort sur le tapis », lut Céline.

Sa voix était si claire, si parfaitement articulée, si dénuée de l'hésitation coutumière, que Madame Lefèvre leva ses sourcils grisonnants d'un air surpris. Dans la classe, quelques têtes se tournèrent vers la petite fille blonde qui, d'ordinaire, ne parlait jamais.

« Très bien, Céline. Vraiment très bien. »

Ce n'était que la première phrase. Mais pour Céline, c'était comme si on venait de lui offrir les clés d'un royaume infini.

La bibliothèque de l'école primaire Edmé Frémy se nichait au fond du couloir des grands, là où la lumière du jour peinait à parvenir. C'était une pièce étroite et longue, éclairée par deux fenêtres étroites comme des meurtrières, dont les vitres sales laissaient passer un jour gris et poussiéreux. Les murs, recouverts jusqu'au plafond d'étagères en chêne foncé, suintaient presque l'odeur des vieux livres — cet arôme de papier jauni, d'encre séchée et de colle rance qui deviendrait, pour Céline, l'odeur même du bonheur.

Madame Marc régnait sur ce petit royaume silencieux. Vieille femme au dos voûté par des décennies passées à classer des ouvrages, elle portait toujours des cardigans de laine tricotée main dans des tons de prune ou de moutarde, et ses lunettes à monture d'écaille glissaient sans cesse sur son nez busqué. On disait qu'elle avait connu l'école Edmé Frémy à une époque où l'on écrivait encore à la plume. Peut-être était-ce vrai. Peut-être pas. Ce qui était sûr, c'est que Madame Marc savait tout des livres — non seulement où ils se trouvaient, mais aussi ce qu'ils contenaient, ce qu'ils avaient contenu, ce qu'ils contiendraient toujours.

Les premiers jours, Céline se glissait dans la bibliothèque comme une souris craintive, sans que

personne ne la remarque. Tandis que les autres enfants couraient dans la cour, elle s'asseyait sur le petit banc de bois placé contre le mur du fond, et elle *lisait*. Non pas ces abécédaires simplistes que les maîtresses distribuent aux apprentis lecteurs, non — elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Les contes de Perrault dans une édition déchirée dont il manquait la couverture. Les fables de La Fontaine illustrées par des gravures fanées. Des romans de la Bibliothèque Rose datant d'une époque où ses propres parents n'étaient pas encore nés.

Elle lisait avec une avidité presque malsaine, comme un affamé qui se jette sur la nourriture sans même prendre le temps de mâcher. Ses doigts frôlaient les pages avec une tendresse que ses mains n'accordaient à aucune autre chose de ce monde. Et lorsqu'elle refermait un livre, il lui semblait toujours qu'elle en sortait différente — plus riche, plus pleine, plus *réelle* qu'elle ne l'était un instant plus tôt.

« Tu es la petite Céline, n'est-ce pas ? »

Cette question, Madame Marc la posa un jour de février, alors que l'enfant était en train de dévorer *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet — un livre bien trop difficile pour une élève de CP, mais dont Céline avait néanmoins réussi à saisir l'essence, cette tristesse douce qui colle à l'enfance malheureuse comme une seconde peau.

Céline leva la tête. Ses yeux gris rencontrèrent le regard aigu de la vieille bibliothécaire, et elle sentit monter en elle cette panique familière — celle d'être *vue*, d'être obligée de parler, d'être forcée d'exister pour quelqu'un d'autre qu'elle-même.

« Oui », répondit-elle d'une voix si faible qu'elle semblait venir d'une autre pièce.

Madame Marc ne dit rien de plus, ce jour-là. Elle se contenta de regarder la petite fille blonde, avec ses taches de rousseur pâles sur les pommettes, ses doigts tachés d'encre, et ses yeux qui lisaient trop vite, trop profondément, trop *désespérément*. Il y avait dans ce regard quelque chose que Céline ne sut d'abord pas identifier — mais qu'elle reconnut plus tard pour ce qu'il était : de la reconnaissance. L'œil reconnaît toujours son semblable.

Les semaines passèrent. Céline devint une habituée de la bibliothèque. Elle y venait chaque récréation, chaque pause méridienne, chaque instant volé au programme scolaire. Madame Marc finit par lui réserver une petite place dans le coin le plus reculé — un fauteuil défoncé recouvert d'un velours grenat qui pelait par endroits, installé devant une fenêtre donnant sur le mur aveugle de l'école voisine. De cette place, Céline ne voyait rien du monde extérieur, et c'était précisément ce qu'elle désirait.

« Tu lis plus vite que n'importe quel enfant que j'aie connu, » lui dit un jour Madame Marc, en déposant sur ses genoux une pile de cinq nouveaux livres. « Et tu lis trois fois plus. À ce

rythme, tu auras dévoré toute la bibliothèque avant la fin de l'année. »

Céline sourit — un de ces sourires rares qui éclairaient son visage comme un rayon de soleil traverserait une église vide.

« Tant mieux », dit-elle.

C'était vers le mois d'avril que Céline commença à écrire.

Non pas ces devoirs laborieux que les maîtresses donnent pour le lendemain — mais de *vraies* histoires, des histoires qui naissaient du fond de son être comme des sources souterraines jaillissent brusquement à la surface de la terre.

Elle écrivait dans des cahiers d'écolier à petits carreaux, ceux dont la couverture en carton beige porte le nom de l'élève imprimé dans un encadré blanc. Le sien disait « Céline » en lettres capitales, sous lequel elle avait ajouté — en cachette, au stylo-bille noir — le mot « écrivaine ». Les pages se couvraient rapidement d'une écriture malhabile, pleine de ratures et de pâtés d'encre. Les fautes d'orthographe pullulaient comme des pissenlits dans une pelouse mal entretenue. Les verbes ne s'accordaient jamais avec leurs sujets. Les temps se mélangeaient dans une sarabande chronologique désespérée.

Mais il y avait autre chose dans ces pages. Quelque chose que les adultes, s'ils avaient pris la peine de les lire, auraient peut-être reconnu comme du *talent*.

Des créatures étranges peuplaient les histoires de Céline. Des bêtes mi-hommes mi-oiseaux qui vivaient dans des forêts où les arbres avaient des yeux. Des enfants transparents que personne ne voyait mais qui gouvernaient secrètement le destin des autres. Des royaumes situés au fond des bibliothèques, entre deux rayonnages, là où la lumière ne passe pas. Et dans toutes ces histoires — sans exception — il y avait une petite fille blonde qui finissait par trouver sa place, qui finissait par être aimée, qui finissait par *exister*. Elle dessinait aussi. Des dessins au stylo-bille qui débordaient des marges et envahissaient le texte comme des lianes sauvages. Des créatures aux formes impossibles — des dragons à trois têtes, des licornes aux yeux tristes, des arbres qui pleuraient des larmes d'encre. Tout ce monde intérieur qui ne trouvait pas d'exutoire dans la cour de récréation trouvait son chemin sur ces pages quadrillées.

« Montre-moi ce que tu écris. »

Céline sursauta. Elle n'avait pas entendu Madame Marc s'approcher — chose étrange, car d'ordinaire le bruit de ses pantoufles feutrées sur le parquet grinçant suffisait à l'alerter.

Instinctivement, elle referma le cahier et le pressa contre sa poitrine, comme si la vieille dame tentait de lui arracher un organe vital. Ses yeux gris s'élargirent d'effroi.

Madame Marc eut un sourire doux — un de ces sourires qui savent qu'il faut attendre, longtemps

s'il le faut, que la confiance s'installe comme une plante fragile.

« Je ne te forcerai pas, » dit-elle. « Mais je voudrais te dire quelque chose. »

Céline resta muette, ses doigts blanchissant sur la couverture cartonnée du cahier.

« Tu sais, ma petite, » reprit la vieille femme en s'asseyant lentement sur le banc en face d'elle (Céline entendit ses genoux craquer, ces bruits que font les corps âgés quand ils ne veulent plus tout à fait obéir), « je travaille dans cette bibliothèque depuis trente-sept ans. Trente-sept ans, ma petite. J'ai vu défiler des milliers d'enfants. Des milliers. » Elle marqua une pause, ajusta ses lunettes.

« Et je peux te dire une chose que tu n'entendras peut-être jamais de la bouche d'un autre adulte : les enfants qui lisent comme toi... ceux qui écrivent comme toi... ils ne sont pas comme les autres. Et c'est très bien comme ça. »

Dans le silence qui suivit, on n'entendait que le tic-tac de la vieille horloge accrochée au-dessus de la porte, et le bruissement des pages d'un dictionnaire que le vent faisait tourner quelque part sur une étagère.

Céline desserra son étreinte sur le cahier, sans pour autant le lâcher. Ses yeux gris s'étaient humectés — non de tristesse, mais de cette émotion particulière que l'on éprouve lorsqu'on réalise soudain qu'on n'est pas seule, qu'il existe dans l'univers quelqu'un qui nous *comprend*.

« C'est l'histoire d'une petite fille », dit-elle enfin, la voix à peine plus qu'un souffle. « Une petite fille que personne ne voit. Alors elle traverse un miroir. Et de l'autre côté du miroir, tout le monde la voit. » Madame Marc hocha la tête. Et dans ses yeux myopes grossis par les verres de lunettes, quelque chose brillait — une lueur que Céline ne savait pas encore nommer, mais qu'elle apprendrait bientôt à reconnaître comme l'approbation la plus précieuse qui soit : celle de quelqu'un qui a vu, dans l'obscurité, une lumière qu'elle-même croyait éteinte.

« Continue à écrire, ma petite, » murmura la vieille dame. « Continue à traverser des miroirs. »

Ce soir-là, en rentrant chez elle dans le froid de la fin d'avril — un froid qui n'en finissait pas de mourir, comme si l'hiver refusait de céder sa place au printemps — Céline marcha différemment. Ses petites chaussures noires frappaient le bitume humide d'un pas qu'elle ne connaissait pas encore : un pas qui avait quelque chose de *décidé*.

Dans son cartable, sous les manuels scolaires et la trousse à fermeture éclair qui grinçait, trois cahiers remplis d'histoires battaient contre son dos à chacun de ses mouvements. Leurs pages étaient sales, couvertes de ratures et de dessins bâclés. L'écriture en était maladroite, presque illisible par endroits. Les fautes s'y entassaient comme des cailloux sur un chemin.

Mais il y avait là, dans ces cahiers d'écolier à quarante centimes, le murmure de quelque chose que les dictionnaires ne savent pas définir.

Une voix.

Une voix qui venait de naître, et qui déjà refusait de se taire.

Céline leva les yeux vers le ciel — ce ciel de banlieue parisienne, gris et bas, où aucun nuage ne se distinguait vraiment des autres. Elle pensa à la cour de récréation vide, à la bibliothèque silencieuse, à Madame Marc et à ses cardigans de laine. Elle pensa aux créatures qui habitaient ses cahiers, ces bêtes étranges qui n'avaient jamais existé nulle part sauf dans sa tête.

Et pour la première fois, elle ne se sentit pas invisible.

Elle se sentit *ailleurs*.

Ce qui n'était pas tout à fait la même chose, mais qui — pour le moment — suffisait à la faire tenir jusqu'au lendemain.

Jusqu'au prochain livre.

Jusqu'à la prochaine histoire.

Chapitre 2 : Les cahiers sous le lit

Il y a dans certaines maisons un ordre invisible des choses, une hiérarchie que nul n'a jamais proclamée à voix haute mais que tous les habitants comprennent sans qu'on ait besoin de la leur expliquer. C'est une géographie secrète du cœur, une cartographie des attentions et des silences, qui se dessine dans la manière dont on accroche un dessin sur la porte du réfrigérateur ou dont on prépare le petit-déjeuner de l'un plutôt que de l'autre.

Chez les Durand — c'était le nom de famille de Céline, un nom sans éclat, un nom de gens modestes et fatigués — la place de chacun était clairement assignée, comme les rôles dans une pièce de théâtre dont personne n'aurait écrit le texte, mais dont tout le monde connaissait les répliques par cœur.

Victor était le fils. Le premier-né. Le garçon. Il avait quatre ans de plus que Céline. Quatre années de priorité sur l'attention parentale, quatre années de sourires et de câlins, quatre années à être *vu* avant même que sa sœur n'apprenne à ouvrir les yeux sur ce monde. Quatre années qui pesaient sur la petite fille blonde comme une condamnation à perpétuité.

À huit heures et demie du matin, quand Victor descendait pour le petit-déjeuner en frottant ses yeux encore gonflés de sommeil, sa mère lui préparait des tartines de pain beurré coupées en

triangles — parce que Victor n'aimait pas les carrés, disait-il, et personne ne songeait à contester cette lubie. Le bol de chocolat chaud était prêt avant même qu'il ne pose ses pieds nus sur le carrelage froid de la cuisine. Et tandis qu'il mangeait en racontant ses matchs de football ou les notes obtenues en mathématiques, sa mère écoutait — vraiment écoutait — comme si chaque parole de Victor avait le poids d'une révélation biblique.

Céline, elle, prenait son petit-déjeuner en silence. Elle versait elle-même ses céréales dans un bol ébréché — le bol bleu, celui dont la anse avait cassé l'année précédente — et elle les recouvrait de lait froid. Parfois, si elle avait de la chance, il restait un peu de chocolat en poudre dans le placard du haut, celui que sa mère réservait pour Victor. Elle n'en prenait jamais sans demander la permission. Et lorsqu'elle demandait, sa mère répondait — sans lever les yeux de la liste des courses qu'elle était en train de vérifier — « Oui, oui, prends-en un peu », d'un ton qui signifiait en réalité : *Ne me dérange pas pour ces détails, je prépare la journée de Victor.*

Les dessins du petit garçon ornaient la porte du réfrigérateur — une exposition permanente, soigneusement arrangée et renouvelée chaque semaine. Il y avait là des soleils jaunes aux rayons trop droits, des maisons carrées avec des fenêtres en forme de croix, des bonhommes bâton dont les

sourires s'étiraient d'une oreille à l'autre. Chaque œuvre était accrochée avec un aimant coloré — un aimant en forme de fruit, un aimant en forme d'animal, un aimant ramené des vacances en Bretagne — et chaque œuvre portait l'inscription « Victor, 6 ans » ou « Victor, 7 ans » ou « Victor, 8 ans », selon l'année de sa production.

Céline avait aussi dessiné, autrefois.

Elle se souvenait encore de ces après-midi d'hiver où elle barbouillait des feuilles blanches avec ses crayons de couleur, en prenant soin de ne pas dépasser les bords, en choisissant les nuances avec une gravité que seuls les enfants solitaires connaissent. Elle apportait ses dessins à sa mère, les mains tremblantes d'espoir.

« Regarde, maman. C'est une forêt magique. »

Sa mère levait les yeux de son livre de recettes ou de la facture d'électricité qu'elle essayait de comprendre. Elle regardait le dessin — vraiment, elle le regardait — pendant peut-être deux secondes, trois secondes tout au plus.

« C'est très joli, ma chérie. »

Et le dessin disparaissait.

Il ne rejoignait jamais le frigo. Il n'était jamais accroché à côté de ces soleils jaunes et de ces maisons carrées. Il glissait dans un tiroir, ou sous une pile de papiers, ou directement à la poubelle quand personne ne regardait. Céline avait appris à ne pas chercher ses créatures le lendemain. Elles n'étaient jamais là.

Sa mère n'était pas méchante. Il faut le dire clairement, pour que l'on ne se méprenne pas sur le sens de ce récit. Elle n'était pas de ces mères qui battent leurs enfants ou qui les privent de nourriture. Elle était simplement *distracte*. Distracte par Victor, distracte par le travail, distracte par la fatigue chronique des vies sans éclat. Elle aimait Céline — elle l'aimait du bout des lèvres, du bout des doigts, de cette portion congrue d'attention qui restait quand tout le reste avait été dévoré par le fils tant désiré.

Mais l'amour, lorsqu'il est distribué en si petites portions, finit par ressembler à de l'indifférence. Et Céline avait appris, à cinq ans, à six ans, à sept ans, à ne plus rien attendre.

La première fois qu'elle montra une de ses histoires à sa mère, c'était un soir de novembre. La pluie battait contre les fenêtres de l'appartement — ce petit trois-pièces du neuvième étage d'une tour de la banlieue est, là où les immeubles s'alignent comme des tombes verticales et où le vent s'engouffre entre les barres de béton en hurlant comme une âme damnée. Le chauffage cliquettait dans les radiateurs. Victor était déjà couché. Son père regardait la télévision dans le salon — le bruit étouffé des informations, ces voix de journalistes qui annoncent les malheurs du monde avec une impassibilité professionnelle. Céline s'approcha de sa mère, qui était assise à la table de la cuisine en train de fumer une cigarette.

La fumée montait en volutes grises vers le plafond jauni par des années de nicotine et de vapeurs de café. Dans la lueur blafarde du tube fluorescent, le visage de sa mère paraissait plus vieux que ses trente-deux ans — des cernes profonds sous les yeux, une bouche qui avait oublié le goût du sourire, des cheveux bruns qu'elle nouait toujours en queue-de-cheval parce que c'était plus pratique.

« Maman », dit Céline.

Sa mère souffla la fumée par les narines. « Oui, ma chérie. »

« J'ai écrit une histoire. »

« C'est bien. »

Dans la main de Céline, les feuilles du cahier tremblaient. Il y avait huit pages, huit pages entières recouvertes de cette écriture maladroite, huit pages qui racontaient l'histoire d'une petite fille qui découvrait un passage secret sous son lit — un passage menant à un royaume où les ombres parlaient et où les arbres avaient des yeux.

« Tu veux la lire ? »

Sa mère écrasa sa cigarette dans le cendrier en verre fumé, celui qui n'avait jamais été lavé depuis des semaines. Elle tendit la main, prit les feuilles, les parcourut du regard — Céline compta les secondes, une, deux, trois, quatre, cinq — puis les reposa sur la table.

« C'est très bien, ma chérie. Mais tu devrais faire attention à tes fautes d'orthographe. Regarde, là, tu as écrit "s'était" sans apostrophe. Et ici, tu as oublié le "e" à "petite". »

Céline ne répondit rien. Elle prit les feuilles, les replia soigneusement, et retourna dans sa chambre sans faire de bruit.

Ce soir-là, pour la première fois, elle cacha un cahier sous son lit.

Le lit de Céline était un lit d'enfant en bois blanc — ce blanc crasseux qu'ont les meubles bon marché après quelques années d'usage. Le matelas était trop mou, creusé au milieu par le poids de nuits agitées. Les draps, imprimés de petits motifs de fleurs roses, portaient les marques de nuits passées à rêver d'autres mondes.

Sous ce lit, l'obscurité régnait en maître absolu. C'était un espace étroit, bas de plafond, que la lumière du jour n'atteignait que dans ses marges. La poussière s'y accumulait en couches successives, fine et grise, comme un linceul qui aurait recouvert d'anciens royaumes. Et dans cette pénombre, Céline avait installé son véritable monde.

Les cahiers s'entassaient là. Des cahiers de toutes sortes — les grands cahiers à grands carreaux, les petits cahiers à spirale dont les ressorts métalliques se prenaient dans les franges du tapis, les cahiers de brouillon aux pages jaunies qu'elle avait récupérés dans le placard de l'école. Il y en avait des douzaines. Peut-être plus. Elle avait perdu le compte.

Elle les rangeait dans des boîtes à chaussures — les boîtes vert pâle de la marque de chaussures de

sport de Victor, qu'elle récupérait après qu'il les avait jetées. Sur chaque boîte, elle écrivait au feutre noir le titre du monde qu'elle y enfermait : « Le Royaume d'Ombre », « Les Enfants Invisibles », « La Bibliothèque des Âmes Perdues ». Des noms d'une gravité étrange pour une enfant de six ans, des noms qui sonnaient comme des promesses ou des menaces.

Elle avait aussi une boîte spéciale — une boîte en métal, autrefois destinée à contenir des biscuits, sur laquelle était imprimée l'image d'un chat noir assis sur une lune. Cette boîte, elle la gardait sous son oreiller, et elle contenait ses histoires *secrètes*. Celles qu'elle n'avait montrées à personne, pas même à Madame Marc. Celles où elle écrivait ce qu'elle n'osait pas dire — des phrases comme *parfois je voudrais être quelqu'un d'autre* ou *pourquoi est-ce qu'ils ne me voient pas* ou *je crois que je n'existe pas vraiment*.

Dans ces cahiers — ces cahiers qui vivaient une existence clandestine, à l'abri des regards adultes — naissaient des mondes.

Céline y consacrait toutes les heures qu'elle parvenait à voler. Après le dîner, quand ses parents regardaient la télévision et que Victor jouait à ses jeux vidéo dans le salon. Le samedi matin, quand sa mère l'emmenait faire les courses et qu'elle la laissait seule dans la voiture avec ses feuilles et ses crayons. La nuit, quand l'appartement s'endormait et que les seuls bruits

étaient ceux du réfrigérateur qui vibrait et des tuyaux qui gargouillaient dans les murs. Elle écrivait à la lampe de poche. Une petite lampe torche rouge, achetée au supermarché du quartier avec l'argent de son goûter économisé pendant des semaines. Sous sa couverture, lovée en boule comme un animal qui se protège du froid, elle laissait le faisceau lumineux danser sur les pages quadrillées, et les mots naissaient dans cette lumière tremblante comme des créatures nocturnes.

Les histoires qu'elle écrivait étaient peuplées de royaumes oubliés, de reines déchues, d'enfants qui gouvernaient des empires invisibles. Il y avait toujours une héroïne — une petite fille aux cheveux blonds et aux yeux trop grands — et cette héroïne était toujours *seule*. Seule dans un château vide. Seule dans une forêt sans fin. Seule au sommet d'une tour d'ivoire. Mais cette solitude, dans les histoires de Céline, n'était jamais une faiblesse. Elle était un pouvoir.

Car les héroïnes solitaires de Céline possédaient des dons que les autres n'avaient pas. Elles parlaient aux ombres, et les ombres leur répondaient. Elles traversaient les miroirs, et de l'autre côté du miroir, des royaumes entiers les attendaient. Elles lisaient dans les pensées des adultes, et elles découvraient ainsi que ces adultes étaient aussi seuls qu'elles, mais qu'ils avaient simplement oublié comment le dire.

C'était cela — il faut bien le noter, car cela deviendrait plus tard la signature de toute son œuvre — la marque de fabrique de ces premières histoires. Non pas la vengeance. Non pas l'amertume. Mais la *transformation* de la faiblesse en force, de la solitude en pouvoir, de l'invisibilité en une forme supérieure de vision.

Un soir, Victor entra dans sa chambre sans frapper. C'était une chose qu'il faisait souvent — ce garçon robuste aux joues rouges, aux cheveux bruns coupés court, aux mains toujours sales de quelque activité masculine. Il entrait sans frapper parce qu'il n'avait jamais appris que les autres avaient des territoires qu'il fallait respecter. Il entrait sans frapper parce qu'il était le roi de cet appartement, et que les rois n'ont pas besoin de permission pour entrer dans les chambres de leurs sujets.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda-t-il. Céline referma vivement son cahier. Trop tard. Victor avait vu.

« Rien », dit-elle.

« Tu écris encore, hein ? » Il ricana — ce rire épais des enfants qui se sentent supérieurs. « C'est débile, l'écriture. »

Il ne cherchait pas à être méchant. Pas vraiment. Il ne faisait qu'exprimer ce que tout le monde pensait autour de lui — que l'écriture était une activité sans importance, que les histoires étaient des jeux d'enfants dont on devait grandir, que Céline

passait trop de temps la tête dans ses cahiers et pas assez dans la réalité.

Céline ne répondit rien. Elle serra le cahier contre sa poitrine, comme elle l'avait fait avec Madame Marc, et regarda son frère avec ses yeux gris.

« Laisse-moi tranquille », dit-elle simplement.

Victor haussa les épaules et sortit. Il avait saisi, dans l'intensité de ce regard, qu'il ne gagnerait rien à insister. Il y avait chez sa sœur quelque chose qui le déconcertait — une profondeur qu'il ne comprenait pas, une résistance silencieuse qu'il ne parvenait pas à briser. Il retourna donc au salon, où l'attendait la télévision, et oublia immédiatement cette brève confrontation.

Céline, elle, resta longtemps immobile, écoutant les bruits de l'appartement. La voix de son père qui commentait un match de football. La réponse distraite de sa mère. Le cliquetis des touches du jeu vidéo de Victor. Tous ces sons qui formaient la trame sonore d'une vie dans laquelle elle n'avait pas vraiment sa place.

Elle glissa le cahier sous son lit, dans la boîte la plus éloignée, celle qui touchait presque le mur. Et elle se coucha.

Cette nuit-là, elle rêva du royaume d'Ombre. Elle voyait les tours de la Cité Invisible, construites en verre et en ténèbres. Elle voyait les rues pavées de souvenirs, les fontaines où coulait une eau qui guérissait les chagrins. Et elle voyait la Reine

Solitaire, assise sur un trône de silence, une couronne d'étoiles posée sur ses cheveux blonds.

La Reine lui sourit.

Et Céline se réveilla en sachant, avec une certitude absolue, que ce royaume était plus réel que l'appartement du neuvième étage, plus réel que la cour de récréation, plus réel que tous les Victors du monde.

Elle se leva sans faire de bruit, prit un nouveau cahier dans sa boîte — un cahier tout neuf, dont les pages étaient encore blanches comme une page de destin à écrire — et commença à raconter l'histoire de la Reine Solitaire.

Dehors, la nuit s'étirait sur la banlieue endormie, et les étoiles brillaient d'un éclat que personne ne voyait.

Personne, sauf elle.

Chapitre 3 : Les royaumes imaginaires

Il y a deux manières d'être absente de ce monde. La première est triste, une affaire de tête baissée et d'épaules voûtées, de regards fuyants et de silences qui pèsent comme des pierres. La seconde est plus subtile, presque insaisissable — les yeux sont ouverts, le corps est présent, mais l'esprit a voyagé vers d'autres contrées, a franchi des portes que les adultes ne savent plus voir.

Céline Durand, à huit ans, maîtrisait cette seconde manière avec une virtuosité qui déconcertait ses maîtresses.

« Céline ! À quoi penses-tu ? »

La voix de Madame Lefèvre traversait la salle de classe comme une flèche mal dirigée. C'était une voix qui avait perdu, au fil des décennies, cette douceur lassée qui la caractérisait autrefois. Elle s'était chargée d'une acidité nouvelle, d'une impatience mal contenue — les signes avant-coureurs de la retraite prochaine, de cette lassitude profonde qui gagne ceux qui ont passé trop d'années à enseigner les mêmes choses aux mêmes enfants.

Céline sursauta. Son cahier était ouvert devant elle, mais la page était vide. Pas tout à fait vide — un petit dessin occupait le coin supérieur droit, le portrait miniature d'une créature mi-femme mi-oiseau, avec des plumes noires et des yeux rouges. Elle avait tracé ce dessin sans y penser, pendant que Madame Lefèvre expliquait les mystères de la

multiplication, et maintenant le regard courroucé de l'institutrice pesait sur elle comme un couvercle de plomb.

« Je... je réfléchissais à l'exercice », mentit Céline. Dans la rangée de gauche, Sébastien Pouillard — un garçon aux cheveux roux et aux dents de lapin, spécialiste ès moqueries — ricana ostensiblement. Quelques enfants l'imitèrent, par cet instinct grégaire qui fait que les rires se propagent dans une cour d'école comme une épidémie de mauvais goût.

Madame Lefèvre soupira. Ce soupir était tout un discours, un jugement sans appel rendu à voix basse mais que tous entendaient. Il disait : *Cette enfant est dans la lune. Cette enfant ne fait pas d'efforts. Cette enfant est un cas.*

« Le monde ne tournera pas autour de tes petits dessins, Céline. Il va falloir te concentrer. »

Céline baissa la tête. Ses doigts, sous la table, se refermèrent sur le dessin de la créature ailée, froissant la page — une destruction rituelle, un sacrifice offert à la cruauté ordinaire du monde réel.

Mais dans sa tête, la créature lui souriait. Et ce sourire, elle le savait, valait bien tous les soupirs de toutes les maîtresses du monde.

Les bulletins trimestriels arrivaient à la maison comme des jugements derniers. Céline les redoutait avec une ferveur presque religieuse, ces feuilles de papier A4 pliées en trois, couvertes

d'appréciations rédigées dans cette écriture ronde et appliquée que les instituteurs français cultivent comme un art mineur.

« Céline est une élève intelligente mais distraite. »

« Céline passe trop de temps à dessiner au lieu de suivre le cours. »

« Céline manque de concentration. Elle semble parfois ailleurs. »

Sa mère lisait ces commentaires à la table de la cuisine, pendant que le café refroidissait dans sa tasse et que la cigarette se consumait lentement entre ses doigts. Son visage ne trahissait aucune émotion — ni déception, ni colère, ni encouragement.

« Tu devrais faire plus attention en classe », disait-elle, d'un ton qui ressemblait moins à une remontrance qu'à un constat météorologique. « Il pleut aujourd'hui. Tu devrais prendre un parapluie. »

Son père, lui, ne lisait jamais les bulletins. Il signait en bas de la page sans regarder, la tête déjà tournée vers le match de football qu'il allait regarder ou vers la bière qu'il allait ouvrir. Céline avait compris très tôt que son père l'aimait — d'un amour abstrait, théorique, du genre qu'on éprouve pour des concepts généraux comme la patrie ou la justice. Mais il n'avait jamais le temps, ni l'énergie, ni l'inclination à transformer cet amour en quelque chose de concret, comme une question sur sa journée ou un regard posé sur l'un de ses dessins.

« C'est bon, c'est signé », disait-il en repoussant le bulletin vers elle, avant de retourner à ses occupations d'homme fatigué.

Céline reprenait la feuille. Elle la lisait à son tour, lentement, comme elle lisait les livres de la bibliothèque — en cherchant un sens caché entre les lignes. « *Elle semble ailleurs.* » Si seulement ils savaient. Si seulement ils pouvaient voir où elle se trouvait, vraiment, quand ses yeux gris se fixaient sur un point invisible et que son corps d'enfant restait immobile parmi les tables et les chaises.

Elle était dans le royaume d'Everand.

Elle était dans la forêt des murmures.

Elle était dans la tour de cristal où vivait Rose, l'héroïne de ses histoires, cette jeune fille aux cheveux bruns et aux yeux verts qui lui ressemblait sans être tout à fait elle — plus courageuse, plus belle, plus *vivante* que Céline ne le serait jamais.

Rose était née un soir de mai, sur une page de cahier à petits carreaux, dans la lumière tremblante de la lampe de poche rouge.

Elle avait quinze ans dans les histoires — cet âge où l'on n'est plus tout à fait une enfant mais pas encore une femme, cet âge suspendu entre deux mondes que Céline idéalisait sans le comprendre.

Rose vivait dans un royaume nommé Verance, un pays de plaines venteuses et de forêts épaisses, gouverné par un roi cruel qui avait assassiné ses parents alors qu'elle n'avait que quatre ans.

Rose était seule. Elle avait toujours été seule.

Depuis la mort de ses parents, elle errait dans les couloirs du château comme une ombre délaissée. Les serviteurs ne la voyaient pas. Les courtisans l'évitaient. Le roi, son oncle, ne lui adressait la parole que pour lui rappeler sa chance d'être encore en vie — « une faveur que peu d'orphelines reçoivent », disait-il avec son sourire de serpent.

Mais la solitude de Rose n'était pas une faiblesse. C'était un creuset. Et dans ce creuset, quelque chose était en train de naître.

Céline écrivait ces phrases en grattant le papier avec son stylo-bille, la langue tirée entre ses dents par cette concentration absolue que seuls les artistes et les enfants connaissent. Les fautes d'orthographe étaient toujours là — elles dansaient sur les pages comme des invités indésirables mais familiers — mais qu'importe ! L'essentiel n'était pas dans la grammaire. L'essentiel était dans l'émotion, dans la musique des mots, dans cette vérité qui surgissait du fond de son être sans qu'elle ait besoin de la comprendre.

Rose allait rencontrer Mathym.

Céline le savait depuis le début, depuis la première ligne du premier cahier. C'était écrit quelque part dans son sang, dans cette partie d'elle-même qui connaissait les histoires avant même qu'elle ne les écrive.

Mathym était un démon.

Pas le démon des églises, avec ses cornes et ses sabots fendus, pas le diable des prédicateurs qui menace les enfants désobéissants. Mathym était

autre chose — une créature faite d'ombres et de murmures, né dans la fissure entre deux mondes, capable de lire dans les pensées et de parler dans les rêves.

La première fois que Rose vit Mathym, elle crut d'abord à une illusion.

Il se tenait au fond de sa chambre, dans l'angle où la lumière du couchant ne parvenait jamais tout à fait. Il avait la silhouette d'un adolescent de seize ans — mince, presque frêle — mais ses yeux étaient trop vieux pour son visage, et son sourire avait la profondeur d'un puits sans fond.

« Tu n'as pas peur de moi ? » demanda-t-il.

Rose secoua la tête. « Pourquoi aurais-je peur ? »

« Parce que je suis un démon. Parce que je pourrais te dévorer l'âme. Parce que je suis fait de ténèbres et que les ténèbres font peur aux petites filles. »

Rose s'approcha. Un pas. Deux pas. Trois pas. Ses pieds nus sur les dalles de pierre froide ne faisaient aucun bruit.

« Je connais les ténèbres », dit-elle. « Je vis dedans depuis toujours. Alors si tu dois me dévorer l'âme, dévore-la. Elle ne sert à rien, de toute façon. »

Mathym la regarda longuement. Et dans ses yeux d'ombre, quelque chose changea — une lueur nouvelle, une émotion que les démons n'étaient pas censés ressentir.

« Je crois, Rose, que nous allons devenir amis. »

Dans la cour de récréation de l'école Edmé Frémy, les autres enfants jouaient au loup-garou. Céline les regardait courir, crier, se toucher, se pousser —

cette proximité physique qu'elle ne comprenait pas, cette manière qu'ils avaient d'être *ensemble* sans que cela leur paraisse étrange.

Elle aurait pu les rejoindre. On ne l'en empêchait pas. Mais à quoi bon ? Elle ne connaissait pas les règles de ce jeu. Elle ne savait pas quand il fallait crier, quand il fallait courir, quand il fallait attraper les autres ou se laisser attraper. Et puis, les jeux des autres enfants lui semblaient si pauvres, si ternes, comparés aux mondes qui l'attendaient dans ses cahiers.

Alors elle s'asseyait sur le banc de pierre, près du mur de briques rouges, et elle sortait son dernier cahier.

« Tu dessines encore, Céline ? »

C'était la petite Maud — une fille rondelette aux nattes brunes, la seule de la classe qui ne se moquait pas d'elle. Maud s'asseyait parfois à côté d'elle, sans rien dire, simplement pour partager le silence. Elle ne comprenait pas vraiment ce que Céline faisait, mais elle avait compris — par cette intuition étrange que certains enfants possèdent — que Céline avait besoin de quelqu'un à côté d'elle, même en silence.

Céline leva les yeux de son dessin. Elle était en train de représenter Mathym — non pas comme un adolescent ordinaire, mais comme une créature mouvante, dont les contours se dissolvaient dans l'ombre, dont les yeux brillaient d'un éclat rouge qui semblait presque phosphorescent sur la page grise.

« Je ne dessine pas. J'écris. »

« C'est pareil. »

Céline réfléchit à cette affirmation. Non, ce n'était pas pareil. Le dessin montrait les choses telles qu'on les voyait. L'écriture, elle, montrait les choses telles qu'on les *ressentait*. Mais comment expliquer cela à une enfant de huit ans qui ne lisait que les bandes dessinées de sa collection Picsou ?

« Oui », dit-elle finalement, par économie de moyens. « C'est pareil. »

Maud sourit, satisfaite de cette confirmation. Elle sortit un paquet de gâteaux secs de sa poche et en proposa un à Céline, qui refusa d'un signe de tête. Dans le cahier, Rose et Mathym discutaient.

« Pourquoi es-tu seul ? » demanda Rose.

Mathym haussa les épaules, ce geste infiniment humain qui contrastait si étrangement avec sa nature démoniaque.

« Pourquoi es-tu seule, toi ? »

« Parce que personne ne me voit », dit Rose. « Et même quand on me voit, on ne me regarde pas. »

« Moi, je te vois », dit Mathym. « Et je te regarde. »

Et dans le silence de la chambre, quelque chose se noua entre eux — quelque chose qui n'était pas encore de l'amitié, pas encore de l'amour, mais qui était le début de tout, la promesse que la solitude pouvait être habitée.

Les professeurs disaient de Céline qu'elle manquait d'attention.

Ils disaient cela lors des conseils de classe, dans la salle des professeurs où l'odeur du café se mêlait à

celle de la craie et du désinfectant. Ils disaient cela en consultant ses notes — jamais mauvaises, jamais excellentes, toujours juste en dessous de ce qu'elle *pourrait* faire si elle se concentrait vraiment. « Une enfant intelligente, mais qui ne veut pas faire d'efforts », concluait le maître de CM1, un homme jeune aux lunettes cerclées d'acier, qui croyait encore que l'école récompensait les travailleurs et punissait les rêveurs.

Ils ne comprenaient pas.

Comment auraient-ils pu comprendre ? Pour eux, l'attention était une faculté qu'on dirigeait vers ce qu'ils jugeaient important — les mathématiques, la grammaire, l'histoire. Mais pour Céline, ces matières n'étaient que des distractions, des bruits parasites qui l'empêchaient d'entendre la vraie musique, celle qui venait des profondeurs de son être.

Elle ne manquait pas d'attention. Elle manquait d'intérêt pour ce qui ne méritait pas son attention. Et dans sa tête — dans ce labyrinthe infini où naissaient les royaumes, les démons, les héroïnes — Rose achevait de signer son pacte avec Mathym. « *Je te donnerai ma solitude,* » dit Rose. « *Prends-la. Elle te nourrira.* »

« *Et toi, que veux-tu en échange ?* » demanda Mathym. « *Je veux que tu me rendes visible. Je veux que tu me donnes une histoire. Je veux que tu fasses de moi quelqu'un que les gens ne peuvent pas ignorer.* »

Mathym sourit — ce sourire d'enfant et de créature millénaire, ce sourire qui contenait toutes les promesses et tous les dangers du monde.

« Marché conclu, Rose. Mais sache que la solitude que tu me donnes, tu la retrouveras toujours. Elle est en toi. Elle ne peut pas être retirée. »

« Je le sais », dit Rose. « C'est pour ça que j'en fais une arme. »

Céline posa son stylo. La page était pleine, entièrement couverte de cette écriture maladroite qui dansait entre les lignes. Dans le coin supérieur droit, elle dessina un petit cœur — un cœur brisé, mais qui tenait encore ensemble, maintenu par quelque chose d'invisible.

Elle relut le passage du pacte. Et quelque chose montait en elle — une chaleur, une lumière, une certitude absolue que ce qu'elle écrivait était *juste*. Sa solitude, elle ne la subissait plus. Elle la transformait.

Comme Rose transformait sa faiblesse en pouvoir, comme Mathym transformait l'ombre en substance, Céline transformait l'invisibilité en royaumes habitables.

Dehors, la nuit était tombée. Dans l'appartement du neuvième étage, tout le monde dormait — sa mère, son père, Victor — tous plongés dans l'inconscience heureuse de ceux qui n'ont pas besoin de créer des mondes pour exister.

Céline éteignit sa lampe de poche. L'obscurité l'enveloppa comme une couverture familière.

Chapitre 4 : « Je veux devenir écrivain »

Le collège Raymond Poincaré se dressait au bout de l'avenue Jean-Jaurès, dans cette zone grise où la banlieue commence à s'étirer vers la campagne sans jamais tout à fait y parvenir. C'était un bâtiment des années soixante-dix, construit dans ce style fonctionnaliste qui avait défrayé la chronique de l'architecture scolaire — des murs de béton brut, des fenêtres en bandeaux, une cour bitumée où les arbres plantés à intervalles réguliers avaient désespérément tenté de pousser sans jamais y parvenir. Les graffitis recouvraient les murs extérieurs comme une lèpre multicolore, et l'odeur de la cantine — cette odeur de choux rouges et de lait caillé — flottait dans les couloirs dès dix heures du matin.

Pour Céline, qui avait maintenant onze ans, ce collège représentait un monde nouveau. Un monde plus grand, plus bruyant, plus intimidant que l'école primaire Edmé Frémy. Les élèves y étaient plus nombreux, plus grands, plus *méchants*. Dans la cour, les groupes se formaient selon des règles tribales qu'elle ne comprenait pas — les garçons qui jouaient au foot près du mur du fond, les filles populaires qui se rassemblaient autour du banc devant le préau, les « intellos » qui restaient près des salles de classe en attendant la sonnerie. Céline n'appartenait à aucun de ces groupes. Elle flottait entre les mondes comme un fantôme — toujours présente, jamais vraiment là. Ses cheveux

blonds avaient foncé avec l'âge, virant à ce châtain clair qui ne retenait plus l'attention, et ses yeux gris s'étaient faits plus perçants, plus observateurs, comme si toutes ces années à être invisible lui avaient donné une vision supérieure de ce que les autres ne voyaient pas.

Elle avait emporté ses cahiers, bien sûr. Des dizaines de cahiers, rangés dans son cartable à roulettes — un cartable trop grand pour son corps mince, qui la faisait ressembler à une petite fille égarée dans la vie d'une adolescente. Sous ses manuels de maths et de français, sous sa trousse en toile déchirée, les cahiers s'entassaient en une bibliothèque clandestine, un empire de papier qu'elle seule connaissait.

Dans cet empire, Rose avait maintenant dix-sept ans. Mathym était toujours son démon-ami, mais leur relation avait évolué, s'était chargée de nuances que Céline ne savait pas encore nommer — de l'amour, peut-être, ou quelque chose qui ressemblait à l'amour sans en avoir tout à fait les contours.

Mais c'était un secret. Comme toujours. Comme depuis toujours.

Le cours de présentation avait lieu le troisième jeudi de septembre. C'était une innovation pédagogique de la nouvelle principale, une femme énergique aux cheveux courts et aux lunettes rouges, qui croyait que l'avenir de l'éducation

passait par ce genre d'exercices d'introspection collective.

La salle était trop petite pour vingt-huit élèves. Les chaises grattaient le sol en plastique. Les radiateurs claquetaient avec une énergie métronomique. Et l'odeur de transpiration adolescente — ce parfum âcre et inévitable des corps qui changent — flottait dans l'air comme une présence invisible.

Madame Bernstein, la professeure principale — une femme d'une cinquantaine d'années au visage doux et mélancolique, vêtue d'un tailleur gris qui avait connu des jours meilleurs — parcourait la liste des métiers que les élèves proposaient, écrivant chaque réponse au tableau avec une craie blanche qui grinçait sur le vert sombre.

« Médecin », dit un garçon aux cheveux noirs. « Footballeur professionnel », dit un autre. « Vétérinaire », dit une fille qui dessinait déjà des cœurs sur la marge de son cahier. « Avocat », « Pompier », « Sage-femme ». Les réponses se succédaient comme des perles sur un collier sans originalité.

Céline écoutait.

Ses doigts, sous la table, traçaient des arabesques invisibles sur la page de son cahier. Elle ne dessinait pas vraiment — elle ne pouvait pas se permettre d'être surprise en flagrant délit de rêverie dès la deuxième semaine — mais ses doigts dessinaient quand même, par cette mémoire musculaire qui ne connaissait pas le repos.

« Et toi, Céline ? Quel est ton métier de rêve ? »

La voix de Madame Bernstein la tira de sa semi-hypnose. Tous les regards se tournèrent vers elle. Vingt-sept paires d'yeux — curieux, moqueurs, indifférents — braqués sur la petite fille blonde au fond de la classe, celle dont personne ne se souvenait jamais du nom.

Céline sentit la chaleur monter à ses joues. Ce n'était pas de la timidité, vraiment — c'était autre chose, un sentiment plus ancien, celui d'être exposée au grand jour après avoir vécu si longtemps dans l'obscurité des bibliothèques.

« Je... », commença-t-elle.

Sa voix était faible. Elle la haussa, comme on soulève un poids trop lourd pour ses bras d'enfant.

« Je veux devenir dessinatrice. Ou écrivaine. »

Le silence, d'abord. Un de ces silences complets où l'on entend le radiateur cliqueter et le stylo de quelqu'un tomber sur le sol.

Puis le rire.

Ce n'était pas un rire méchant — pas vraiment. C'était ce rire particulier des enfants de cet âge, qui ne savent pas encore que certains rêves méritent d'être protégés. Un rire qui disait : *C'est mignon. C'est naïf. Tu crois vraiment qu'on peut vivre de ça ?*

« Dessinatrice ! » souffla Sébastien — le même Sébastien Pouillard qui se moquait d'elle déjà à l'école primaire, comme si leurs destins étaient liés par une ironie cruelle. « T'es sérieuse, Céline ? Tu vas dessiner des bandes dessinées toute ta vie ? »
« Et écrivaine, c'est encore pire », renchérit une fille rousse nommée Élodie, que Céline ne connaissait

pas mais qui semblait trouver dans cette moquerie un moyen d'asseoir sa propre popularité. « Faut être intelligent pour écrire des livres. »

Madame Bernstein frappa dans ses mains — deux claquements secs qui rétablirent un calme relatif.

« Ça suffit. Céline a le droit de rêver ce qu'elle veut. Et puis, » ajouta-t-elle avec un sourire qui se voulait encourageant, « on n'est jamais trop jeune pour savoir ce qu'on veut faire plus tard. »

Céline baissa la tête. Ses joues brûlaient. Sous la table, ses doigts s'étaient arrêtés de dessiner.

Mais au fond d'elle, quelque chose résistait. Une petite flamme têtue, nourrie par toutes ces heures passées à écrire sous la lampe de poche, par tous ces royaumes construits page après page, par tous ces personnages qui lui parlaient la nuit dans le silence de sa chambre.

Ils ne savent pas, pensa-t-elle. Ils ne savent rien.

Le cours d'arts plastiques avait lieu le vendredi après-midi — ce créneau horaire maudit que tous les élèves redoutent, où l'attention vacille et où les regards se tournent vers la fenêtre en comptant les minutes qui nous séparent de la liberté du week-end.

Mais pour Céline, le vendredi après-midi était devenu un sanctuaire.

Madame Vilaro, la professeure d'arts plastiques, n'avait rien des autres enseignants. C'était une femme d'une quarantaine d'années, au visage anguleux et aux cheveux noirs coupés à la

garçonne, toujours vêtue de vêtements amples dans des tons de noir et de pourpre. Elle portait à son poignet gauche des bracelets en argent qui cliquetaient quand elle parlait, et elle avait cette manière particulière de regarder les élèves — non pas comme des problèmes à résoudre ou des notes à attribuer, mais comme des *âmes* à comprendre. Son atelier — car elle refusait d'appeler cela une salle de classe — était situé au bout du couloir du premier étage, là où les fenêtres donnaient sur un petit jardin intérieur où personne ne venait jamais. Les tables étaient couvertes de taches de peinture séchée, accumulées sur des années, formant une cartographie colorée des travaux des anciens élèves. Des reproductions de tableaux célèbres — Van Gogh, Monet, Klimt — étaient punaisées sur les murs, mêlées à des œuvres d'élèves des années précédentes, comme si Madame Vilaro refusait de faire de distinction entre les grands maîtres et les jeunes apprentis.

Ce vendredi-là, le sujet était le portrait.

« Je veux que vous vous dessiniez vous-mêmes », avait expliqué Madame Vilaro, ses bracelets tintant au rythme de ses gestes. « Pas un autoportrait réaliste. Je veux que vous vous dessiniez comme vous vous *sentez*. Comme vous vous *voyez* à l'intérieur. Laissez parler votre main. Ne réfléchissez pas. »

Les élèves s'étaient mis au travail avec des degrés variables d'enthousiasme. Certains dessinèrent des visages souriants, des soleils, des cœurs. D'autres,

plus ambitieux, tentèrent des esquisses réalistes qui tournèrent rapidement au vinaigre.

Céline, elle, ne chercha pas à dessiner un visage. Elle prit son crayon à papier — un simple crayon HB, taillé à la perfection avec ce soin qu'elle réservait à ses outils — et elle laissa sa main glisser sur la feuille blanche.

Un contour, d'abord. Puis un autre. Puis une superposition de lignes, de courbes, de volutes. Peu à peu, une forme émergea — une silhouette féminine, à moitié cachée dans une forêt de traits, les cheveux mêlés aux branches des arbres, les mains ouvertes comme pour recevoir quelque chose d'invisible. Et dans le coin inférieur droit, elle dessina une petite créature — à peine visible, presque transparente — qui regardait la silhouette avec des yeux brillants.

C'était Mathym. C'était Rose. C'était elle-même, et ce n'était pas elle.

Le dessin achevé, Céline posa son crayon et recula la tête pour contempler son œuvre. Ses joues s'étaient colorées d'une légère rougeur — non de timidité, mais de cette émotion particulière qui accompagne la création réussie.

Elle ne vit pas Madame Vilaro s'approcher. Mais Madame Vilaro vit tout.

« C'est toi qui as fait ça ? »

La voix de la professeure était calme. Presque murmurée. Comme si elle avait peur de briser quelque chose de fragile.

Céline leva les yeux. Madame Vilaro se tenait derrière son épaule, ses bracelets immobiles pour une fois, ses yeux noirs fixés sur la feuille avec une intensité qui en disait long.

« Oui, madame », répondit Céline, la gorge serrée. Madame Vilaro ne dit rien pendant un long moment. Elle étudiait le dessin comme on étudie une carte au trésor — cherchant des détails que les autres ne verraient pas, découvrant des chemins que la gamine de onze ans avait tracés sans même s'en rendre compte.

« Tu dessines depuis combien de temps ? »

« Depuis que je sais tenir un crayon, je suppose. »

« Je suppose », répéta Madame Vilaro, avec un sourire qui n'était pas ironique. « Tu as beaucoup de talent, Céline. Beaucoup. Les ombres, ici... » elle désigna du doigt la zone où la silhouette se fondait dans la forêt de traits, « ... et la manière dont tu as intégré cette créature... c'est très maîtrisé pour ton âge. »

Céline sentit ses joues s'enflammer. Mais cette fois, ce n'était pas la honte. C'était autre chose — une chaleur différente, plus profonde, qui venait de l'intérieur.

« Ce sont mes personnages », dit-elle, les mots sortant presque malgré elle. « Je les invente depuis des années. J'écris des histoires avec eux. »

Madame Vilaro leva un sourcil. « Tu écris aussi ? »

« Oui. Beaucoup. »

La professeure marqua une pause. Dans l'atelier, les autres élèves continuaient à dessiner, absorbés

par leurs propres travaux, inconscients de cette conversation silencieuse qui se déroulait à quelques mètres d'eux.

« J'aimerais voir ce que tu écris, si tu veux bien », dit finalement Madame Vilaro. « Tes dessins, aussi. Tout ce que tu crées. Après le cours, reste quelques minutes. Nous parlerons. »

Céline hocha la tête, incapable de parler. Ses doigts tremblaient légèrement — non de peur, mais de cette excitation particulière qui précède les grandes rencontres, les tournants d'une vie.

Lorsque la sonnerie libéra les élèves, ce fut un chaos ordinaire — le bruit des chaises qu'on pousse, des cartables qu'on ferme, des voix qui s'élèvent dans une cacophonie joyeuse. Les élèves se ruèrent vers la porte, avides de week-end, de liberté, d'oubli.

Céline resta assise.

Elle regarda les autres partir — Élodie, Sébastien, tous ceux qui s'étaient moqués d'elle — et elle eut une pensée étrange, presque solennelle : *Ils ne savent pas ce qui va se passer. Ils ne savent pas que leur vie continue, et que la mienne, dans quelques instants, va peut-être changer.*

La porte se referma. Le silence retomba sur l'atelier. Plus que le bruit des radiateurs, plus que le grincement lointain d'un chariot de ménage dans le couloir, plus que le battement de son propre cœur.

Madame Vilaro s'assit en face d'elle. Sa chaise grinça sur le sol taché de peinture. Elle posa ses avant-bras sur la table, et ses bracelets d'argent tintèrent doucement — un son cristallin, presque musical, qui semblait appartenir à un autre monde. « Montre-moi », dit-elle simplement.

Céline ouvrit son cartable. Elle sortit un cahier — un seul, pour commencer, un des plus récents, celui qui contenait les aventures de Rose dans la Forêt des Murmures. Ses mains tremblaient en le posant sur la table. Ses doigts caressèrent la couverture cartonnée, ce geste qu'elle faisait toujours, comme pour s'assurer que son trésor était bien réel.

Madame Vilaro prit le cahier. Elle l'ouvrit à la première page. Et elle lut.

Le silence s'étira. Une minute. Deux minutes. Céline retenait son souffle, observant le visage de la professeure, cherchant sur ses traits un signe — n'importe lequel. Un sourire, une moue, une grimace. Mais Madame Vilaro lisait avec une concentration absolue, tournant les pages lentement, s'arrêtant parfois sur un passage, revenant en arrière pour relire une phrase.

Parfois, elle levait les yeux du cahier et les posait sur Céline — des regards rapides, comme pour s'assurer que l'auteure était toujours là, que cette voix qui émergeait des pages appartenait bien à cette petite fille blonde assise devant elle.

« Céline », dit finalement Madame Vilaro. Sa voix avait changé. Elle n'était plus la voix d'une

professeure s'adressant à un élève. Elle était autre chose — plus grave, plus personnelle, comme si un voile venait de tomber entre elles.

« Oui, madame ? »

« Il ne faut jamais arrêter d'écrire. Tu m'entends ? Jamais. »

Céline cligna des yeux. Ses cils étaient soudain humides, et elle ne savait pas pourquoi.

« Je... mes parents ne comprennent pas très bien », murmura-t-elle. « Ils disent que c'est une perte de temps. Mon frère aussi. »

Madame Vilaro ferma le cahier — délicatement, avec la même tendresse que Céline aurait eue — et le lui rendit. Elle prit la main de la petite fille, cette main tachée d'encre et de graphite, et la serra entre les siennes.

« Écoute-moi bien, Céline. Le monde est plein de gens qui te diront que ce que tu fais ne vaut rien. Que ce n'est pas sérieux. Que tu devrais faire des choses plus utiles. Mais ces gens — ces gens, ils ne savent pas de quoi ils parlent. Parce qu'ils n'ont jamais créé quelque chose. Parce qu'ils n'ont jamais eu un monde qui vivait dans leur tête et qui demandait à sortir. »

Elle marqua une pause. Ses yeux noirs brillaient étrangement.

« Ce que tu fais, ce n'est pas une perte de temps. C'est un don. Et les dons, on les protège. On les nourrit. On ne les laisse pas mourir sous les moqueries des imbéciles. »

Céline ne pleurait pas — elle avait trop l'habitude de retenir ses larmes pour se permettre de pleurer devant quelqu'un — mais ses yeux brûlaient, et sa gorge était si serrée qu'elle ne pouvait pas parler. Alors elle hocha la tête. Une seule fois. Un mouvement à peine perceptible.

Mais Madame Vilaro le vit.

Et dans ce hochement de tête, elle lut tout ce que Céline n'avait pas su dire — la reconnaissance, l'espoir, la peur, la joie, tout ce mélange d'émotions qui submergeait le cœur de cette enfant de onze ans, là, dans cet atelier d'arts plastiques où personne d'autre que sa professeure ne l'avait jamais vraiment regardée.

Ce soir-là, dans le bus qui la ramenait chez elle, Céline sortit son cahier et se mit à écrire.

Les mots coulaient plus vite que d'habitude, comme si quelque chose s'était débloqué en elle, comme si la conversation avec Madame Vilaro avait ouvert une vanne restée fermée trop longtemps.

Ce jour-là, Rose rencontra quelqu'un qui la regarda vraiment.

Pas Mathym. Pas cette fois. Quelqu'un d'autre. Une femme aux yeux noirs et aux bracelets d'argent, qui lui dit : « Ce que tu fais est important. Ne t'arrête jamais. » Et Rose, pour la première fois, crut que c'était peut-être vrai.

Dehors, le paysage défilait — les tours de la banlieue, les supermarchés, les panneaux

publicitaires. La nuit tombait sur le monde réel, ce monde qui ne la voyait pas.

Mais Céline s'en moquait.

Pour la première fois, quelqu'un l'avait regardée — vraiment regardée — et n'avait pas détourné les yeux.

Cela ne rendait pas sa solitude moins lourde. Mais cela la rendait *portable*.

Et pour l'instant, c'était tout ce dont elle avait besoin.

Chapitre 5 : Madame Vilaro

Il y a des êtres qui traversent notre vie comme des météores — brefs, éclatants, promettant un monde avant de disparaître dans la nuit. Et puis il y en a d'autres, plus rares, plus silencieux, qui s'installent dans l'ordinaire de nos jours avec la discrétion des racines. On ne les voit pas pousser. On ne mesure pas leur profondeur. Et puis un matin, on se réveille et l'on comprend que sans eux, on se serait effondré.

Madame Vilaro était de ceux-là.

Elle ne vint pas à Céline comme un sauveur de cinéma, avec des discours enflammés et des gestes théâtraux. Non. Elle vint comme une évidence silencieuse, comme une porte que l'on pousse sans savoir où elle mène, pour découvrir qu'elle ouvre sur un jardin.

Les premières semaines après leur conversation dans l'atelier d'arts plastiques, rien ne changea en apparence. Céline continuait d'assister aux cours, de s'asseoir au fond de la classe, de subir les moqueries des Sébastien et des Élodie. Mais quelque chose avait bougé dans l'air, quelque chose d'imperceptible, comme le changement de pression avant l'orage.

Madame Vilaro avait commencé à la regarder. Pas comme les autres professeurs regardaient leurs élèves — ce regard distrait, professionnel, qui parcourt une rangée de visages sans jamais s'arrêter sur aucun. Non. Madame Vilaro regardait

Céline comme on regarde un livre qu'on a ouvert et qu'on ne peut plus refermer.

« Tu es restée après la sonnerie, mardi dernier », dit un jour la professeure, alors que les autres élèves quittaient l'atelier en bousculade. « Tu travaillais sur quelque chose ? »

Céline hocha la tête, surprise que quelqu'un ait remarqué son absence. Elle restait souvent après les cours, dans cette salle d'arts plastiques devenue son refuge, quand personne ne venait l'y chercher. Son père travaillait tard. Sa mère oubliait de la récupérer. Victor avait ses entraînements de football. Alors Céline attendait — elle avait toujours été bonne pour attendre — et elle en profitait pour dessiner, pour écrire, pour *exister* dans l'intervalle entre les heures.

« J'ai terminé un dessin », dit-elle. « Une forêt. » Madame Vilaro s'approcha. Ses bracelets d'argent tintèrent, et Céline remarqua qu'elle en portait un nouveau — une fine chaîne avec un petit pendentif en forme de plume. Elle s'assit sur la chaise à côté d'elle, un geste simple qui transformait l'institution en intimité, la professeure en alliée.

« Montre-moi. »

Céline sortit le dessin de son cartable. C'était une forêt, en effet — mais quelle forêt ! Les arbres y poussaient dans toutes les directions, leurs racines s'enroulant autour des troncs, leurs branches s'entrelaçant pour former des voûtes gothiques. Des créatures minuscules — des oiseaux aux yeux humains, des renards à deux queues — se

faufilaient entre les ombres. Et au centre, à peine visible, il y avait une petite silhouette blonde, perdue dans cette immensité végétale, et pourtant pas effrayée. À ses côtés, une ombre plus grande, plus protectrice, une forme masculine aux contours incertains.

« C'est le royaume de Verance », expliqua Céline, la voix soudain plus assurée. « C'est là que vit Rose. Mon personnage. »

Madame Vilaro étudia le dessin longuement. Ses doigts — des doigts d'artiste, tachés de peinture séchée sous les ongles — effleurèrent la surface du papier, suivant les courbes, les ombres, les détails. « Tu sais ce que tu fais, Céline », dit-elle enfin. « Tu ne dessines pas seulement. Tu racontes. Chaque trait ici est une histoire. Regarde cette ombre... » elle désigna la silhouette masculine, « ... elle a une présence propre. Elle est presque plus vivante que la petite fille. C'est voulu ? »

Céline sentit son cœur faire une embardée.

Personne — personne au monde — n'avait jamais posé ce genre de questions sur ses dessins. Ses parents regardaient sans voir. Ses maîtres d'école corrigeaient la forme sans chercher le fond. Mais Madame Vilaro *voyait*.

« C'est Mathym, murmura Céline. C'est un démon. Enfin, pas vraiment un démon. C'est compliqué. »

« Les meilleures histoires sont toujours compliquées. »

À partir de ce jour, Madame Vilaro devint une présence régulière dans la vie de Céline — non pas une présence envahissante, non, mais une présence constante, comme une lampe qu'on laisse allumée dans un couloir sombre.

Elle lui prêta des livres.

Pas des manuels d'arts plastiques, pas ces encyclopédies poussiéreuses qui traînaient dans les placards du collège. Non. Des livres *vrais*. Des livres qu'elle sortait de son propre sac, qu'elle avait lus elle-même, dont les pages étaient cornées et les marges couvertes de notes manuscrites.

« Regarde ça, dit-elle un jour en déposant un épais volume sur la table de l'atelier. C'est une monographie sur Gustave Doré. Tu connais ? »

Céline secoua la tête, mais ses yeux s'étaient déjà élargis devant les gravures qui ornaient la couverture — des anges et des démons, des forêts fantastiques, des villes suspendues dans les nuages.

« Doré était un illustrateur, expliqua Madame Vilaro. Il a illustré la Bible, Dante, Poe, Perrault. Regarde comme il utilise l'ombre. Regarde comme le noir et le blanc deviennent des couleurs dans ses mains. »

Elle tourna les pages lentement, s'arrêtant sur chaque image, laissant à Céline le temps d'absorber chaque détail. La petite fille blonde retenait son souffle. Ces gravures lui parlaient dans une langue qu'elle reconnaissait sans l'avoir jamais apprise — la langue des cauchemars et des

merveilles, des créatures hybrides, des mondes qui se cachent derrière les apparences.

« C'est ça que tu fais, Céline, dit doucement Madame Vilaro. Tu ne fais pas que dessiner. Tu construis des mondes. Comme Doré. Comme les grands. »

Elle lui prêta aussi des bandes dessinées — des albums qui n'étaient pas ceux des super-héros américains que Victor regardait à la télévision, mais des œuvres étranges, venues de Belgique et du Japon, où les cases éclataient et se chevauchaient, où le temps n'était pas linéaire, où les personnages avaient des visages d'anges tristes et des corps d'insectes.

« Moebius, dit-elle en posant un album sur la table. Il a inventé des mondes entiers, peuplés de créatures que personne n'avait jamais imaginées. Il racontait des histoires sans mots, parfois. Juste des images. Et pourtant, on comprenait tout. »

Céline ouvrit l'album avec la même ferveur qu'elle ouvrait les livres de la bibliothèque d'Edmé Frémy — cette ferveur des affamés, des assoiffés, de ceux qui ont compris très tôt que l'art était la seule nourriture qui ne finirait jamais par manquer.

Pendant ce temps, à la maison, rien ne changeait. Le réfrigérateur affichait toujours les dessins de Victor — le garçon avait maintenant douze ans, mais sa mère continuait d'accrocher ses productions avec la même ferveur, comme si chaque trait de crayon de son fils était une œuvre

d'art digne du Louvre. Victor ne dessinait plus guère, d'ailleurs. Il passait ses soirées devant des jeux vidéo, des matchs de football à la télévision, des heures de conversations avec ses amis sur son téléphone portable. Mais les vieux dessins restaient accrochés, jaunis par le temps, témoins d'une époque révolue où l'attention de sa mère lui était encore acquise.

Céline, elle, ne montrait plus rien.

Elle avait cessé, après cette soirée de novembre où sa mère avait parcouru ses feuilles sans les regarder, de tendre ses cahiers vers les adultes. Ses créations étaient devenues des trésors clandestins, des secrets trop précieux pour être exposés à l'indifférence.

Sous son lit — le même lit en bois blanc, dans la même chambre aux murs couverts de posters de licornes qu'elle refusait d'enlever parce que cela lui rappelait une époque où elle croyait encore que la magie existait dans le monde réel — les boîtes à chaussures s'étaient multipliées.

Il y avait maintenant dix-sept boîtes.

Céline les rangeait par ordre chronologique, chaque boîte portant la mention d'une période, d'un royaume, d'une époque de sa vie d'écrivaine. *Verance — Années 1 et 2. Verance — La Guerre des Ombres. Verance — Le Pacte de Mathym.* Les titres s'étaient étalés sur le carton vert pâle, écrits de cette écriture appliquée qu'elle réservait aux choses importantes.

À l'intérieur, des dizaines de cahiers s'entassaient. Des centaines de pages. Des milliers de mots. Certains cahiers étaient entièrement remplis d'histoire — des récits linéaires, des chapitres numérotés, des dialogues qui claquaient comme des coups de fouet. D'autres étaient des chaos organisés — des fragments, des scènes isolées, des descriptions de paysages qui n'apparaîtraient peut-être jamais dans une histoire, mais qui existaient quelque part dans sa tête et demandaient à être couchés sur le papier.

Parfois, la nuit, quand l'appartement était silencieux et que la seule lumière était celle de son petit bureau — ce bureau d'enfant en bois blanc, trop petit pour ses onze ans, couvert de taches d'encre et de gommes à moitié usées — Céline relisait ce qu'elle avait écrit.

Elle retrouvait Rose, dans la tour de cristal. Elle retrouvait Mathym, tapi dans l'ombre, ses yeux rouges brillant dans l'obscurité.

« Tu as peur ? » demandait Mathym.

« Non », répondait Rose. « Avec toi, je n'ai jamais peur. »

« Même si je te dévore l'âme un jour ? »

« Même si tu me dévores l'âme. »

Céline souriait dans l'obscurité. Parfois, elle se demandait si Mathym n'était pas plus réel que la plupart des gens qu'elle croisait dans les couloirs du collège — plus réel que Sébastien, plus réel qu'Élodie, plus réel que ses parents quand ils la regardaient sans la voir.

Le concours artistique du collège eut lieu au mois de mars.

C'était une initiative de la principale — cette même femme aux lunettes rouges qui avait institué le cours de présentation — une tentative de donner aux élèves un projet fédérateur, de sortir le collège de sa torpeur ordinaire. Le thème était « Rêves et Cauchemars ». Il fallait produire une œuvre — dessin, peinture, collage — qui illustrait cette dualité.

« Tu devrais participer », dit Madame Vilaro. Céline leva les yeux de son dessin — elle était en train d'ajouter des plumes au dos d'une créature ailée, un oiseau-dragon qui servait de monture à Rose dans les dernières pages de son cahier.

« Je ne sais pas. »

« Pourquoi ? »

Céline haussa les épaules. « Les autres vont se moquer. »

Madame Vilaro s'assit à côté d'elle. Ce geste était devenu habituel — la professeure trouvait toujours le temps, après le cours, de s'asseoir un moment auprès de cette enfant silencieuse qui l'avait tant intriguée.

« Écoute-moi, Céline. Les autres se moqueront toujours. Si tu ne fais rien, ils se moqueront. Si tu fais quelque chose, ils se moqueront. Alors autant faire ce que tu as envie de faire. »

Elle prit une inspiration, et ses bracelets tintèrent doucement.

« Et puis, ce concours... ce n'est pas pour les autres. C'est pour toi. C'est l'occasion de voir ce que tu sais faire. De te confronter à ce que tu crées. De grandir, aussi. »

Céline réfléchit longuement. Ses doigts caressaient machinalement le bord de la feuille, ce geste qu'elle faisait toujours quand elle réfléchissait profondément.

« Et si je perds ? »

« Perdre n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est de participer. De montrer. De ne pas avoir peur. »

Le silence s'installa entre elles — un silence confortable, habité, pas cette absence de bruit qui pesait dans l'appartement familial.

« D'accord, dit finalement Céline. Je vais essayer. »

Madame Vilaro sourit. Ce n'était pas un sourire triomphant — juste un sourire doux, presque maternel, le sourire de quelqu'un qui sait qu'une porte vient de s'ouvrir et que l'enfant qui la franchit n'en sortira pas indemne.

« J'ai quelque chose pour toi, dit la professeure en fouillant dans son sac. »

Elle en sortit un carnet — un petit carnet à couverture noire, avec des pages épaisses, légèrement grainées, comme celles qu'utilisent les vrais artistes.

« C'est un cadeau. Pour que tu n'aies plus à cacher tes dessins dans tes cahiers d'écolier. Pour que tu aies un endroit à toi. Un endroit digne de ce que tu crées. »

Céline prit le carnet. Ses mains tremblaient. Elle caressa la couverture lisse, en ouvrit les premières pages, respira l'odeur du papier neuf.

« Merci, madame, murmura-t-elle. Merci. »

Il n'y avait rien d'autre à dire. Parfois, les mots ne suffisent pas. Parfois, c'est le silence qui porte le plus de sens.

Ce soir-là, dans sa chambre, Céline ne se coucha pas tout de suite. Elle s'assit à son petit bureau, ouvrit le carnet noir à la première page, et prit son plus beau stylo — un stylo-plume qu'elle avait trouvé dans un vide-grenier avec sa mère, des années plus tôt, et qu'elle n'osait jamais utiliser parce qu'il lui semblait trop précieux.

Elle écrivit en haut de la page, dans cette écriture appliquée qu'elle réservait aux commencements : *Verance. Le Journal de Rose.*

Elle dessina un petit portrait de Mathym dans le coin — un portrait minuscule, presque invisible, mais dont les yeux brillaient d'un éclat que le graphite ne pouvait pas tout à fait contenir. Dehors, la nuit était froide. L'immeuble était silencieux. Quelque part, très loin, un chien aboyait.

Céline se mit à écrire.

Et pour la première fois depuis très longtemps, elle ne se sentit pas invisible.

Elle se sentit *vue*.

Par Madame Vilaro, certes.

Mais aussi, plus profondément, par elle-même.

Par cette partie d'elle qui savait, depuis le début, que les histoires n'étaient pas une fuite. Qu'elles étaient, au contraire, la manière la plus vraie de se trouver.

Chapitre 6 : La professeure de français

Il y a des blessures que l'on porte en soi sans même savoir qu'elles saignent encore. Elles ne font pas mal tous les jours. Parfois, on les oublie pendant des semaines, des mois, des années. Et puis un mot, un regard, une phrase prononcée sur un certain ton rouvre la plaie, et l'on découvre avec horreur que le temps n'a rien cicatrisé, que la douleur est restée là, tapie dans l'ombre, attendant son heure.

Pour Céline, cette blessure s'appelait Madame Maunier.

La professeure de français du collège Raymond Poincaré était une femme d'une cinquantaine d'années, au visage étroit et pointu comme un coupé de papier, coiffée d'un chignon sévère qui tirait sur ses tempes grisonnantes. Elle portait des tailleurs stricts, des couleurs mornes — gris souris, brun terne, noir défraîchi — et des lunettes à monture dorée qui lui donnaient l'apparence d'une chouffe irritée perchée sur une branche.

Son regard était peut-être ce qu'il y avait de plus terrible chez elle. Un regard qui ne se posait pas sur les élèves comme sur des êtres humains, mais comme sur des copies à corriger, des problèmes à résoudre, des imperfections à éradiquer. Elle avait cette manière particulière de fixer un élève par-dessus ses lunettes, les sourcils froncés, la bouche pincée, qui transformait le moindre échange en interrogatoire.

Dès la première semaine, Céline avait senti que quelque chose clochait.

Les autres professeurs — même les plus stricts, même les moins intéressés — la traitaient avec cette indifférence polie qu'elle avait apprise à connaître et à préférer. Mais Madame Maunier la regardait autrement. Il y avait dans son regard quelque chose qui dépassait la simple évaluation professionnelle. Une animosité personnelle, presque viscérale, comme si la petite fille blonde au fond de la classe lui rappelait quelqu'un qu'elle avait détesté autrefois.

« Céline Durand, avait-elle dit le premier jour, en consultant la liste des élèves. Encore une qui va nous pondre des histoires à dormir debout. » Céline avait baissé la tête. Elle ne savait pas encore que cette première phrase était un présage.

Les rédactions furent le théâtre de la première escarmouche.

La première consigne était simple : « Racontez votre souvenir le plus marquant de l'été dernier. » Céline avait écrit une page et demie — une page et demie sur les après-midi passées à lire sous un tilleul du parc municipal, sur la lumière qui filtrait à travers les feuilles et qui faisait danser des ombres mouvantes sur les pages de son livre, sur l'odeur de l'herbe coupée et du soleil sur la peau. Ce n'était pas un récit d'aventures extraordinaires. C'était un récit de solitude apprivoisée, de silence

habité, de ces moments où l'on est seul sans en souffrir.

Madame Maunier lui rendit sa copie trois jours plus tard.

La note était inscrite en rouge, d'une écriture acérée — 12/20. Et dans la marge, des commentaires griffonnés au stylo rouge : « Style trop enfantin. Manque de structure. Trop de descriptions inutiles. »

Céline relut la phrase : « *Trop de descriptions inutiles.* » Les ombres qui dansaient sur les pages de son livre — ces ombres qu'elle avait trouvées si belles, si pleines de sens — étaient donc « inutiles » pour Madame Maunier. Le tilleul, avec son écorce craquelée et ses branches tendues vers le ciel — « inutile ». L'odeur de l'herbe coupée — « inutile ». Elle rangea la copie dans son cartable sans rien dire. Mais ses doigts tremblaient légèrement, et quelque chose se serrait dans sa poitrine, quelque chose qu'elle ne savait pas encore nommer : la honte.

La deuxième rédaction fut pire. Le sujet : « Décrivez un personnage que vous admirez. »

Céline, prise d'une audace qu'elle regretta presque immédiatement, choisit de décrire Mathym. Non pas comme un démon, non pas comme une créature fantastique, mais comme un personnage de fiction, un être de papier et d'encre qui l'avait accompagnée pendant des années.

« *Mathym n'existe pas vraiment, écrivait-elle. Mais il existe plus pour moi que beaucoup de personnes réelles.* »

Il a des yeux qui voient dans l'obscurité et un sourire qui dit qu'il comprend tout sans qu'on ait besoin d'expliquer. Il n'est pas gentil, pas vraiment. Il est juste là. Et parfois, c'est plus important que la gentillesse. »

Madame Maunier lui rendit la copie avec un 9/20.

Et dans la marge, un commentaire qui brûla les yeux de Céline comme de l'acide : « *Personnage absurde. Rédaction hors sujet. Vous semblez confondre réalité et fiction. Travaillez votre jugement.* »

Absurde. Hors sujet. Confondre réalité et fiction.

Céline relut ces mots une dizaine de fois, cherchant à comprendre ce qu'elle avait fait de mal. Elle avait simplement écrit ce qu'elle ressentait. Elle avait simplement essayé de dire la vérité — sa vérité, celle qui comptait pour elle. Et cette vérité, selon Madame Maunier, était « absurde ».

Elle ne montra pas la copie à ses parents. À quoi bon ?

Le devoir libre arriva au mois de novembre.

Madame Maunier avait annoncé l'exercice avec un sourire qui n'augurait rien de bon. « Vous avez carte blanche, avait-elle dit. Un récit, une description, une poésie — ce que vous voulez. Je jugerai la qualité littéraire, pas le sujet. »

Carte blanche. Ce soir-là, en rentrant chez elle, Céline sentit son cœur battre plus vite. C'était l'occasion qu'elle attendait — la chance de montrer à Madame Maunier ce qu'elle savait vraiment faire, la preuve que ses histoires n'étaient pas « absurdes

», qu'elles avaient une valeur, une beauté, une légitimité.

Elle passa trois soirées entières sur ce devoir. Trois soirées à écrire, raturer, réécrire, chercher les mots justes, les tournures élégantes, les descriptions qui feraient comprendre à sa professeure ce que les autres n'avaient jamais voulu voir.

L'histoire s'intitulait « La Dernière Reine de Verance ». Elle racontait comment Rose, après des années d'exil, revenait dans son royaume pour le sauver d'un sortilège qui plongeait ses habitants dans un sommeil éternel. Mathym l'accompagnait, bien sûr, et c'était leur dialogue — leurs conversations nocturnes sous les étoiles, leurs disputes, leurs silences partagés — qui formait le cœur du récit.

Céline écrivit l'histoire en faisant attention à tout ce que Madame Maunier lui avait reproché. Elle soigna la structure, équilibra les descriptions et les dialogues, veilla à ce que chaque phrase ait une raison d'être. Elle relut sa copie trois fois, corrigea les fautes d'orthographe avec un soin maniaque, et rangea les feuilles dans une pochette transparente — comme les vrais écrivains, se dit-elle.

Le jour de la remise, elle déposa sa copie sur le bureau de Madame Maunier avec des mains qui tremblaient d'espoir.

Elle n'aurait pas dû espérer.

La lecture en classe eut lieu une semaine plus tard.

Madame Maunier entra dans la salle avec une liasse de copies sous le bras. Son visage était fermé, comme toujours, mais il y avait dans ses yeux quelque chose de différent — une lueur d'impatience, presque d'excitation, qui aurait dû alerter Céline.

« J'ai choisi une copie particulièrement représentative des défauts que je dénonce depuis le début de l'année », annonça la professeure en posant ses lunettes sur son nez. « Je vais vous la lire, pour que vous compreniez ce qu'il ne faut pas faire. »

Céline sentit son sang se glacer.

Madame Maunier déplia les feuilles. C'était la pochette transparente. C'était « La Dernière Reine de Verance ». C'était *son* texte.

« Écoutez bien », dit la professeure, et elle se mit à lire.

Sa voix était neutre au début, presque monocorde. Mais au fil des phrases, elle prit un ton différent — un ton moqueur, théâtral, qui transformait chaque mot de Céline en ridicule. Elle soulignait les tournures qu'elle jugeait pompeuses en levant les yeux au ciel. Elle ralentissait sur les passages les plus émouvants pour en faire des bouffonneries.

« "*Les étoiles, cette nuit-là, brillaient comme des larmes de cristal suspendues dans le velours du ciel.*" »

Madame Maunier marqua une pause. « *Des larmes de cristal. Du velours du ciel. C'est du Ponsard, mes enfants. Du Ponsard de pacotille.* »

Les élèves riaient. Pas tous — certains, comme Maud, regardaient leur bureau d'un air gêné — mais la majorité, emportée par la cruauté facile du groupe, se tordait sur sa chaise en pouffant.

Céline ne bougeait pas.

Elle était assise bien droite, les mains posées à plat sur la table, les yeux fixés sur le tableau noir où personne n'avait écrit. Son visage était blanc — plus blanc que d'habitude, d'un blanc maladif, comme si tout le sang avait déserté ses joues pour se réfugier quelque part au fond d'elle-même.

« "Mathym posa sa main sur l'épaule de Rose. Sa main était froide, comme la mort, mais Rose n'eut pas peur, parce que la mort, quand on la connaît depuis toujours, cesse d'être effrayante." » Madame Maunier referma la copie. *« Vous voyez ce que je veux dire ? Du mélodrame. Du faux-semblant. De l'écriture qui se prend au sérieux sans en avoir les moyens. Et je ne parle même pas des invraisemblances — un démon ami ? Une reine de quinze ans ? C'est non seulement mal écrit, c'est aussi profondément immature. »*

Elle posa la copie sur son bureau et regarda Céline par-dessus ses lunettes.

« Céline, je te conseille vivement de revenir à des choses plus simples. Le fantastique, ce n'est manifestement pas ton domaine. »

Dans la classe, quelques rires étouffés.

Céline ne répondit pas. Elle ne pouvait pas répondre. La honte lui nouait la gorge comme un garrot, l'empêchait de respirer, de parler, de penser. Tout ce qu'elle avait construit — toutes ces

années à écrire, à croire, à espérer — venait de s'effondrer en cinq minutes de lecture publique. Elle baissa la tête. Et dans l'obscurité de son cœur, quelque chose se brisa.

Ce soir-là, dans sa chambre, Céline ne sortit pas ses cahiers.

Elle resta assise sur son lit, les bras autour des genoux, à regarder par la fenêtre les lumières de la banlieue qui s'allumaient une à une dans la nuit tombante. Dehors, les immeubles alignaient leurs fenêtres éclairées comme les cases d'un damier — des vies entières résumées à des rectangles de lumière jaune, des existences qu'elle ne connaîtrait jamais.

Sous son lit, les dix-sept boîtes à chaussures l'attendaient. Les centaines de pages. Les milliers de mots. Verance. Rose. Mathym. Tout ce monde qu'elle avait construit pierre par pierre, nuit après nuit, avec la patience des bâtisseurs de cathédrales. « *Le fantastique, ce n'est manifestement pas ton domaine.* »

La phrase résonnait dans sa tête comme une cloche fêlée, un son faux qui ne voulait pas s'éteindre. Pour la première fois, Céline associa l'écriture à la honte.

Ce n'était plus un refuge. Ce n'était plus un royaume. C'était une source de moqueries, une faiblesse à cacher, un vice honteux dont il fallait avoir honte. Madame Maunier avait réussi là où tous les Sébastien et toutes les Élodie du monde

avaient échoué : elle avait touché l'endroit le plus vulnérable, le plus fragile, le plus sacré.

L'endroit où Céline avait rangé ses rêves.

Elle ne pleura pas. Les larmes seraient venues trop tard, ou peut-être ne viendraient-elles jamais. Elle resta simplement immobile, dans le silence de sa chambre, à écouter le bruit de la télévision dans le salon — son père qui regardait un match, sa mère qui faisait la vaisselle, Victor qui hurlait devant son jeu vidéo.

Tous ces bruits d'une vie normale, d'une vie où personne ne savait ce qui venait de se passer.

Personne, sauf elle.

Le lendemain, à l'atelier d'arts plastiques, Madame Vilaro la regarda longuement.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Céline haussa les épaules. Elle avait passé la matinée à éviter les regards, à se faire aussi petite que possible, à espérer que le sol s'ouvrirait sous ses pieds. Mais le sol était resté obstinément solide.

« Rien. Ça va. »

Madame Vilaro ne la crut pas. C'était évident. Mais elle ne força pas — elle était de ces êtres qui savent que la confiance ne se provoque pas, qu'elle vient quand elle est prête, comme une fleur qui s'ouvre à sa propre heure.

« Tu sais où me trouver si tu veux parler », dit-elle simplement.

Céline hocha la tête. Elle voulait parler. Elle voulait tout raconter — le devoir, la lecture publique, les

rires, la phrase sur le fantastique. Mais les mots refusaient de sortir. Ils étaient coincés quelque part entre sa gorge et son cœur, prisonniers de la honte. Elle ouvrit son carnet noir — celui que Madame Vilaro lui avait offert — et se mit à dessiner.

Elle dessina une professeure au visage pointu, transformée en chouette cruelle, les yeux brillants d'une lueur jaune. Elle dessina une petite fille blonde, réduite à une ombre, à peine visible, qui se fondait dans l'obscurité. Et elle dessina, dans le coin inférieur droit, une main qui se tendait vers cette ombre — une main aux doigts fins, ornée de bracelets d'argent.

Ce n'était pas encore la guérison.

Ce n'était même pas le début de la guérison.

Mais c'était un geste. Un geste minuscule, presque insignifiant, qui disait : *je suis encore là. Je dessine encore. J'existe encore.*

Et c'était tout ce qui comptait, pour l'instant.

Chapitre 7 : Les couloirs gris

Il y a un âge où le monde, qui n'avait jamais vraiment été accueillant, devient franchement hostile. Un âge où les couloirs se rétrécissent, où les regards se font plus lourds, où le silence que l'on porte en soi cesse d'être une protection pour devenir une prison.

Pour Céline, cet âge était maintenant.

Le collègue Raymond Poincaré s'étendait devant elle chaque matin comme un territoire ennemi. Ses couloirs — ces longs boyaux de béton peint en gris, éclairés par des tubes fluorescents qui bourdonnaient d'une lumière malade — lui semblaient chaque jour plus longs, plus froids, plus hostiles. Les affiches punaisées sur les murs — rappels des sorties scolaires, règlements intérieurs, publicités pour le club de théâtre — se détachaient par endroits, leurs coins recourbés formant des ombres qui ressemblaient à des grimaces.

Les bruits y résonnaient étrangement. Les claquements de porte, les éclats de rire, les chuchotements — tout se réverbérait sur les murs nus, démultiplié, déformé, comme si le bâtiment lui-même prenait plaisir à amplifier l'hostilité ambiante. Et au milieu de cette cacophonie, Céline avançait en silence, son cartable à roulettes traînant derrière elle comme un boulet, la tête baissée, les épaules rentrées.

Elle avait appris à se faire petite.

Très petite.

Si petite que parfois, elle espérait devenir invisible. Non pas cette invisibilité douloureuse de l'enfance où l'on souffre de n'être pas vu — non, une autre invisibilité, plus désirable, celle qui permettrait de traverser les couloirs sans être bousculée, de s'asseoir à la cantine sans que personne ne vienne s'installer à côté d'elle en rechignant, de lever la main en classe sans que la main d'un autre élève ne se lève plus vite pour occulter la sienne.

Les autres élèves de sixième avaient formé leurs clans. Les garçons se regroupaient autour des jeux de ballon dans la cour. Les filles se rassemblaient par affinités électives — celles qui aimaient la mode près du banc près du préau, celles qui préféraient les secrets dans l'angle du mur sud, celles qui s'intéressaient déjà aux garçons un peu plus loin, près du portail. C'était un écosystème complexe, avec ses codes, ses rites, ses trahisons. Céline n'appartenait à aucun de ces mondes.

Elle errait entre les groupes comme une âme en peine, trop consciente de sa différence pour tenter de la dissimuler, trop timide pour espérer la faire accepter. Alors elle mangeait seule. C'était devenu un rituel — s'asseoir à l'écart, dans l'angle de la cantine où la lumière du jour n'atteignait pas tout à fait, et faire durer son repas le plus longtemps possible. Elle grignotait lentement son sandwich, buvait son yaourt à petites gorgées, comptait les carreaux des fenêtres pour ne pas regarder les tables pleines de rires.

Parfois, Maud venait s'asseoir à côté d'elle. La petite fille aux nattes brunes avait changé, elle aussi. Ses cheveux étaient maintenant coupés court, et elle portait des lunettes rondes qui lui donnaient un air de chouette sérieuse. Elle n'avait jamais été très populaire, Maud, mais elle n'était pas non plus une paria. Elle flottait en quelque sorte, elle aussi, à la lisière des groupes, trop gentille pour être méchante, trop discrète pour être remarquée.

« Tu veux goûter mes gâteaux ? » proposait-elle parfois, sortant de son sac des petits biscuits secs enrobés de chocolat.

Céline acceptait, par politesse, par besoin aussi de cette petite attention. Elles ne parlaient pas beaucoup, toutes les deux. Les silences de Maud n'étaient pas pesants — ils étaient simplement là, partagés, comme une couverture qu'on étend sur deux épaules pour se protéger du froid.

Mais ce n'était pas de l'amitié. Pas vraiment. C'était une trêve. Un répit. Un îlot de calme dans l'océan de l'indifférence générale.

Madame Maunier, elle, ne lui accordait aucune trêve.

La professeure de français semblait avoir fait de la vie de Céline une mission personnelle. Non pas une mission de destruction — du moins, c'était ainsi que Céline l'interprétait, et peut-être avait-elle raison — mais une mission de *redressement*, comme si elle s'était juré de « guérir » cette petite

filles de ses « travers » littéraires, de la ramener de force dans le droit chemin de l'orthographe et de la grammaire.

Chaque cours était un calvaire.

« Céline, lis-nous le paragraphe trois de la leçon. » Céline se levait, prenait son manuel, commençait à lire. Sa voix était claire, bien articulée — elle avait toujours lu à voix haute avec une aisance que les autres élèves lui enviaient secrètement. Mais Madame Maunier trouvait toujours quelque chose à redire.

« Tu lis trop vite. On ne comprend pas les liaisons. Recommence. »

Ou bien : « Tu lis trop lentement. On s'ennuie. Il faut trouver le juste milieu, Céline. Un milieu que tu sembles décidément incapable de trouver. »

Les récitations étaient pires. Céline apprenait ses poèmes par cœur, chaque soir, dans le silence de sa chambre, répétant les vers jusqu'à ce qu'ils s'impriment dans sa mémoire comme des tatouages. Et pourtant, le moment venu, sa voix tremblait. Ses mains moites froissaient les bords de sa jupe. Les mots se bouscullaient dans sa bouche, certains s'échappaient, d'autres se cognaient.

Madame Maunier l'interrompait systématiquement.

« Tu n'as pas assez travaillé. On sent que tu récites mécaniquement, sans comprendre le sens. Un 7/20, Céline. Je te conseille de reprendre les cours particuliers du mercredi après-midi. »

Les devoirs — chaque devoir rendu était une nouvelle blessure. Madame Maunier ne se contentait plus de noter sévèrement. Elle ajoutait des commentaires dont la cruauté semblait calculée avec une précision chirurgicale. « *Construction bancale* », écrivait-elle. « *Vocabulaire pauvre.* » « *On dirait un élève de primaire.* » « *Travail bâclé. Peut mieux faire — mais le veut-il vraiment ?* » Cette dernière phrase, Céline la relut si souvent qu'elle la connut par cœur. « *Mais le veut-il vraiment ?* » Comme si son échec n'était pas dû à un manque de talent, mais à un manque de *volonté*. Comme si elle choisissait délibérément de mal écrire, de mal lire, de mal réciter. Comme si elle voulait délibérément décevoir.

À la maison, l'atmosphère n'était ni hostile ni chaleureuse. Elle était simplement *distracte* — cette distraction chronique des familles où l'un des enfants absorbe toute l'attention, où les autres apprennent à vivre dans les interstices. Victor, maintenant au collège aussi, était devenu un adolescent. Il avait grandi, ses traits s'étaient affirmés, et il était entré dans cette période de la vie où les garçons ne regardent plus leurs petites sœurs que pour s'assurer qu'elles ne leur volent pas la place. Il avait ses propres soucis — les copains, les notes, le football, les premières histoires de cœur qui se murmuraient dans les couloirs. Il n'était pas méchant avec Céline. Il était simplement *absent*, comme tout le monde.

Le réfrigérateur ne montrait plus de dessins. Victor avait arrêté de dessiner depuis des années, et personne n'avait pris la relève. Les aimants colorés restaient accrochés à la porte blanche, retenant des notes de service — listes de courses, rappels de rendez-vous médicaux, numéros de téléphone griffonnés sur des post-it jaunis. La vie s'était installée dans cette cuisine, une vie grise et routinière, faite de habitudes plus que de désirs, de survie plus que d'épanouissement.

Sa mère travaillait plus maintenant. Elle était devenue assistante de gestion dans une petite entreprise de plomberie, et elle rentrait souvent épuisée, les pieds gonflés, le regard vide. Elle posait son sac sur la table de la cuisine, allumait une cigarette, et restait là à regarder le mur sans rien dire.

« Comment s'est passée ta journée ? » demandait parfois Céline, par cette forme d'espoir obstiné que les enfants maltraités par l'indifférence continuent de nourrir bien après qu'il aurait été raisonnable d'y renoncer.

« Bof. Toujours pareil », répondait sa mère. « Et toi ? »

« Ça va. »

C'était le rituel. La question posée par habitude, la réponse donnée par automatisme. Personne n'y croyait vraiment, mais personne ne proposait d'autre scénario.

Son père, pourtant... son père était différent.

Patrick Durand était un homme silencieux. Grand, dégingandé, avec des mains d'ouvrier et des yeux fatigués de quarante ans passés à se lever tôt pour aller travailler dans un entrepôt. Il aimait sa famille — Céline n'en avait jamais douté — mais il ne savait pas comment le montrer. Les gestes affectueux lui venaient mal, les mots doux encore plus. Il exprimait son amour par l'absence de violence, par la régularité de son travail, par sa présence silencieuse sur le canapé du salon chaque soir.

Mais il avait un regard que les autres n'avaient pas. Un soir — c'était un mardi, Céline s'en souvenait parce que Victor était à l'entraînement et que sa mère faisait des heures supplémentaires — son père entra dans sa chambre sans frapper. C'était si rare qu'elle sursauta, refermant vivement le carnet noir qu'elle était en train de remplir.

« Tu dessines ? » demanda-t-il.

Sa voix était douce. Une douceur un peu rauque, rouillée par le manque d'usage, mais authentique. Céline hocha la tête. « J'écris aussi. »

Son père s'approcha. Il ne s'assit pas — il ne savait pas s'asseoir dans la chambre de sa fille, cela aurait été trop intime, trop inhabituel — mais il s'arrêta à quelques pas de son bureau, les bras ballants, comme un visiteur dans un musée.

« Montre-moi », dit-il.

Céline hésita. Les souvenirs de Madame Maunier étaient encore trop frais, trop douloureux. Mais c'était son père. Son père qui ne lui demandait

presque jamais rien, qui vivait dans son coin, qui ne la dérangeait pas. Et soudain, ce soir-là, il avait franchi le seuil.

Elle ouvrit le carnet noir à la première page.

Il y avait là un dessin qu'elle avait fait la semaine précédente — une forêt, encore une forêt, mais différente des autres. Les arbres y étaient plus sombres, leurs branches se tordaient comme des doigts crispés par la douleur, et au milieu, une petite silhouette blonde levait les yeux vers un ciel sans étoiles.

« C'est joli », dit son père. Il ne connaissait pas les mots des critiques d'art. Il ne savait pas parler de composition ou de clair-obscur. Mais il disait « joli » d'une voix qui ne mentait pas, qui ne cherchait pas à être polie ou indulgente. Il disait « joli » comme il aurait dit « bon » devant un repas bien cuisiné — avec une satisfaction simple, non sophistiquée, réelle.

« Tu fais ça depuis longtemps ? »

« Depuis que je suis petite. »

Il hocha la tête. Ses yeux parcouraient les pages du carnet — ces pages qu'il n'avait jamais vues, ces secrets qu'elle avait gardés sous son lit pendant des années. Il ne comprenait peut-être pas tout. Il ne saisissait peut-être pas l'importance de Mathym, ou la complexité du royaume de Verance. Mais il voyait quelque chose. Il voyait *elle*. « Tu devrais continuer », dit-il simplement. « C'est bien. »

Puis il sortit de la chambre, refermant la porte derrière lui avec une douceur inhabituelle. Céline resta un long moment immobile, le carnet ouvert sur ses genoux. Ce n'était pas une reconnaissance éclatante. Ce n'était pas l'enthousiasme de Madame Vilaro, ou l'encouragement passionné de quelqu'un qui comprenait son art. C'était mieux, peut-être. C'était plus rare. C'était l'attention discrète d'un père qui ne savait pas exprimer les choses, mais qui avait franchi le seuil quand même, pour dire une phrase simple et vraie.

« *Tu devrais continuer. C'est bien.* »

Elle tourna la page du carnet et se remit à dessiner.

Les jours passèrent. Les semaines.

Le collège restait un lieu d'épreuves, un défilé de couloirs gris et de regards hostiles. Madame Maunier continuait ses attaques, plus subtiles parfois — un regard par-dessus les lunettes, une remarque glissée entre deux exercices, une note sévère sur une copie que Céline avait pourtant travaillée avec soin. Mais quelque chose avait changé.

Céline ne s'effondrait plus.

Elle ne savait pas d'où lui venait cette nouvelle force — peut-être des mots de son père, peut-être des encouragements de Madame Vilaro, peut-être de cette voix intérieure, plus ancienne, qui avait refusé de mourir malgré toutes les tentatives d'extermination. Elle ne le savait pas. Mais elle

sentait, au fond d'elle, que quelque chose tenait bon.

Elle mangeait toujours seule à la cantine. Elle errait toujours entre les groupes dans la cour. Elle baissait toujours la tête dans les couloirs pour éviter les bousculades. Mais ses doigts, sous la table, continuaient de dessiner. Son esprit, dans le silence des heures mornes, continuait de construire des royaumes.

Mathym était toujours là. Rose aussi.

Et tant que ces personnages vivraient en elle, tant qu'elle pourrait ouvrir un cahier et les retrouver, les couloirs gris du collège ne seraient que des couloirs. Ils ne seraient jamais son univers.

Son univers était ailleurs.

Dans une forêt sans fin.

Dans une tour de cristal.

Dans les pages d'un carnet noir, entre les lignes d'une écriture maladroite, là où personne ne pouvait l'atteindre.

Personne, sauf ceux qu'elle choisissait d'y laisser entrer.

Chapitre 8 : La maladie

Les maladies ne frappent jamais comme on les imagine dans les livres. Il n'y a pas de coup de tonnerre, pas de diagnostic proclamé à voix haute dans une chambre d'hôpital éclairée aux néons, pas de ces scènes mélodramatiques où les personnages s'effondrent en pleurant des larmes qu'on ne savait pas qu'ils possédaient.

Non. Les maladies réelles s'infiltrèrent. Elles se glissent dans les interstices des jours ordinaires, modifiant d'abord des détails si infimes que personne ne les remarque. Une toux, d'abord. Juste une toux. Rien de plus qu'une irritation passagère, un reste d'hiver qui s'attarde, une faiblesse sans importance.

C'est ainsi que cela commença pour Patrick Durand.

Une toux.

Au début, personne n'y prêta attention. Patrick toussait depuis toujours — le tabac, l'entrepôt poussiéreux, les hivers humides de la banlieue parisienne. Il avait ce genre de toux d'homme fatigué, rauque et profonde, qui semblait venir du plus bas de ses poumons.

« T'as encore toussé toute la nuit », remarqua sa femme un matin, sans lever les yeux de son café.

« C'est rien. Juste un refroidissement. »

Il partit travailler comme d'habitude. La journée fut normale. Puis il y en eut une autre. Et une autre encore. Et bientôt, la toux devint si familière qu'elle

se fondit dans la bande-son de l'appartement — ce bruit de fond permanent, comme le cliquetis du radiateur ou le bourdonnement du réfrigérateur. Mais quelque chose changeait. Céline le sentait sans pouvoir le nommer. Son père, cet homme grand et silencieux qui traversait les pièces comme une ombre bienveillante, se déplaçait désormais un peu plus lentement. Il mettait un temps inhabituel à monter les escaliers, marquait une pause après chaque étage, posait une main sur la rampe pour reprendre son souffle.

« Tu vas bien, papa ? » demanda-t-elle un soir, alors qu'il rentrait du travail.

Il se força à sourire. Ce sourire ressemblait à ceux des vieilles photos — un peu jauni, un peu fragile, comme si le papier commençait à se déchirer sur les bords.

« Bien sûr que oui. Juste un peu fatigué. C'est le boulot. »

Céline aurait voulu le croire. Elle voulait le croire de toutes les forces de ses onze ans, de cette énergie désespérée que les enfants déploient pour maintenir l'illusion que le monde est sûr, que leurs parents sont solides, que rien ne peut les briser. Mais dans le silence de sa chambre, cette nuit-là, elle eut peur.

Une peur qu'elle ne connaissait pas encore. Pas la peur des moqueries, pas la peur d'être invisible, pas la peur de Madame Maunier. Une peur plus ancienne, plus viscérale, logée quelque part entre son estomac et son cœur. La peur de perdre.

Les semaines passèrent. La toux empira. Patrick consulta un médecin généraliste d'abord — un homme pressé, lunettes sur le nez, qui écouta ses poumons avec un stéthoscope avant de prescrire des antibiotiques sans conviction. « Si ça ne passe pas, on fera une radio », avait-il dit, d'un ton qui laissait entendre que ça passerait.

Ça ne passa pas.

La radio montra quelque chose. Quelque chose que les adultes commentèrent à voix basse, dans la cuisine, la porte fermée, en prenant soin de ne pas être entendus. Céline colla son oreille contre le bois, mais elle ne saisit que des bribes — « taches », « examens complémentaires », « hôpital ».

Le mot « cancer » ne fut pas prononcé ce jour-là. Pas devant elle, en tout cas.

Mais les enfants ont des antennes que les adultes oublient. Ils captent les non-dits, les silences chargés de sens, les regards qui s'évitent. Ils savent, parfois avant même qu'on ne leur dise, que quelque chose a basculé.

Céline n'était pas une enfant ordinaire. Ses antennes, nourries par des années d'observation silencieuse, étaient plus fines que celles de la plupart des adultes. Elle vit la cigarette que sa mère alluma d'une main tremblante, l'écrasa après deux bouffées, en ralluma une autre aussitôt. Elle vit son père assis sur le bord du canapé, le regard fixé sur la télévision éteinte, les mains pendantes entre ses genoux. Elle vit l'absence de Victor, parti

jouer au football comme si de rien n'était, parce que Victor, lui, avait appris à ne pas voir ce qui dérange.

Cette nuit-là, elle écrivit.

Elle écrivit comme on se jette à l'eau pour survivre à un incendie — sans réfléchir, sans peser les mots, sans chercher la beauté ou la justesse. Elle écrivit parce que l'écriture était la seule chose qui pouvait contenir l'angoisse, la digérer, la transformer en quelque chose de moins destructeur.

Elle n'avait pas sa lampe de poche rouge — elle avait grandi, maintenant, et sa mère lui avait offert une petite lampe de bureau pour son anniversaire — mais le principe était le même. La lumière jaune et tremblante sur les pages blanches. Le silence de l'appartement, troué seulement par les bruits lointains de la circulation et, parfois, par la toux de son père à travers le mur.

Elle ne savait pas encore quelle histoire elle allait écrire. Elle savait seulement qu'il fallait écrire, que ne pas écrire serait accepter de penser, et que penser, en ce moment, était la dernière chose qu'elle souhaitait faire.

L'histoire vint d'elle-même, comme viennent les rêves quand on cesse de lutter contre le sommeil. Elle s'intitulait « Le Roi Malade ». C'était l'histoire d'un souverain nommé Aldéric, roi d'un royaume dont elle n'avait pas encore décidé le nom, qui tombait peu à peu victime d'une maladie étrange — une pâleur qui gagnait ses membres, un souffle

qui s'étranglait dans sa poitrine, une faiblesse qui le clouait sur son trône.

Le roi Aldéric n'avait jamais été un homme démonstratif. Il gouvernait son royaume avec une justice silencieuse, parcourant les couloirs du château comme une ombre bienveillante. Ses sujets le respectaient. Ses ennemis le craignaient. Mais personne ne le connaissait vraiment.

Quand la maladie vint frapper à la porte du château, elle ne fit pas de bruit. Une toux, d'abord. Puis une fatigue. Puis une lassitude si profonde que le roi, qui autrefois chevauchait des journées entières, pouvait à peine se lever pour signer les décrets du matin.

Sa fille, la princesse Elyne – seize ans, des cheveux blonds et des yeux gris – regardait son père dépérir avec une impuissance déchirante.

« Que puis-je faire ? » demandait-elle aux médecins. Les médecins secouaient la tête, parlaient de plantes rares, de remèdes oubliés, d'incantations venues des confins du royaume. Mais dans leurs yeux, elle lisait la vérité qu'ils n'osaient pas prononcer : la mort approchait, et ils ne pouvaient rien pour l'arrêter.

Céline écrivit cela en une heure, penchée sur son bureau, la langue tirée entre les dents, la main cramponnée à son stylo comme à une corde de salut. Les mots se bouscuaient, se chevauchaient, certains presque illisibles tant ils étaient tracés à la hâte. Mais elle ne s'arrêta pas pour se relire.

S'arrêter serait retomber dans le réel.

Alors la princesse Elyne prit une décision. Si les médecins ne pouvaient rien, si les remèdes n'existaient pas, si les incantations n'étaient que paroles en l'air,

alors elle partirait elle-même chercher la guérison. Elle traverserait la Forêt des Murmures, braverait les créatures qui y habitent, et trouverait l'Antidote – cette fleur légendaire qui ne pousse que là où la lumière du soleil n'a jamais touché le sol.

Mathym l'accompagnait. Mathym, son démon-ami, son ombre familière, celui qui voyait dans l'obscurité ce que les autres ne pouvaient pas voir.

« Tu sais que c'est dangereux », lui dit-il.

« Je sais. »

« Tu sais que tu pourrais ne pas revenir. »

« Je sais. »

« Tu sais que cette fleur n'existe peut-être pas. »

Elle leva ses yeux gris vers lui. Dans ces yeux, il y avait quelque chose qu'il n'avait jamais vu chez elle – une détermination si absolue qu'elle en était presque terrifiante.

**« Alors je l'inventerai. »*

Dans l'appartement du neuvième étage,
l'atmosphère s'était alourdie comme un ciel
d'orage qui n'éclate jamais.

Les adultes parlaient à voix basse. C'était la chose
la plus frappante – cette manière qu'ils avaient
soudain de baisser le ton, comme si le silence
pouvait conjurer le malheur. Les conversations
téléphoniques se déroulaient dans la cuisine, porte
fermée. Les rendez-vous médicaux s'enchaînaient,
ponctués de diagnostics partiels, d'hypothèses
qu'on ne partageait pas avec les enfants.

Céline n'était pas stupide. Elle entendait les mots
qu'on ne disait pas. Elle lisait sur les visages ce

qu'on ne lui confiait pas. Et chaque jour, l'angoisse montait un peu plus, comme une marée lente et inexorable.

Elle ne pleurait pas. Elle ne pouvait pas pleurer, cela aurait été reconnaître la réalité, l'accepter, la rendre vraie. Tant qu'elle ne pleurait pas, tout restait possible. Son père pouvait encore guérir. Les médecins pouvaient encore se tromper. La toux pouvait encore n'être qu'une toux.

Alors elle écrivait. Frénétiquement. Comme si le rythme des mots sur la page pouvait couvrir le bruit de ses pensées.

Elle écrivait le matin, avant de partir pour le collège, posant les dernières phrases de la nuit précédente dans l'urgence du réveil. Elle écrivait dans le bus, le cahier posé sur ses genoux, ignorant les regards curieux des autres passagers. Elle écrivait pendant les cours, dans les marges de ses cahiers de texte, sous les yeux mécontents de Madame Maunier — qu'importaient désormais les remarques de cette femme, ses notes sévères, son mépris affiché ? Il y avait plus grave que Madame Maunier, dans la vie. Il y avait la toux de son père. Elle écrivait le soir, après le dîner, quand la fatigue rendait tout supportable et que le reste de la famille s'endormait dans une léthargie pesante. Elle écrivait jusqu'à ce que ses doigts lui fassent mal, jusqu'à ce que ses yeux brûlent, jusqu'à ce que l'histoire de la princesse Elyne et du roi malade devienne plus réelle que sa propre vie.

Et dans cette histoire, elle trouvait quelque chose qui ressemblait à la paix.

Un soir, son père s'assit à côté d'elle.

C'était si rare qu'elle manqua refermer son cahier par réflexe. Mais quelque chose — dans sa fatigue, dans son visage creusé — la retint.

« Tu écris encore », dit-il. Ce n'était pas une question.

Céline hocha la tête. Le carnet noir — le cadeau de Madame Vilaro — était ouvert devant elle, rempli de l'histoire du roi malade. Son père ne pouvait pas lire ce qu'elle avait écrit d'ici, pas dans la pénombre de la chambre, pas avec ses yeux fatigués. Mais il regardait ses doigts tachés d'encre, la ligne courbée de son épaule, ce signe extérieur du monde intérieur qu'elle construisait.

« Tu écris sur quoi ? »

Céline hésita. Elle ne pouvait pas lui dire la vérité. Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle écrivait l'histoire d'un roi qui mourait, d'une princesse qui partait chercher une fleur impossible, d'une maladie qui rongerait un homme que sa fille aimait sans savoir comment le dire. Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle écrivait *lui*.

« Sur des histoires », dit-elle. « Rien d'important. »

Son père posa sa main sur son épaule. La main était chaude, lourde, un peu tremblante. Cette main qui avait travaillé tant d'années, soulevé tant de charges, réparé tant de choses cassées dans l'appartement — cette main maintenant incertaine,

moins sûre d'elle, comme si quelque chose à l'intérieur commençait déjà à se détacher.

« Ce que tu fais est important », dit-il. « Plus que tu ne crois. »

Il se leva. La toux le reprit, cette toux qui le pliait en deux, qui lui tirait des sons rauques et profonds comme des aboiements. Il sortit de la chambre en refermant la porte, et Céline l'entendit traverser le couloir, s'arrêter devant la salle de bains, tousser encore, puis le bruit de l'eau qui coule pour camoufler ce qu'elle n'avait pas besoin d'entendre.

Elle resta immobile un long moment, les mains posées sur les pages du carnet, les mots de l'histoire du roi malade dansant devant ses yeux.

« La princesse Elyne savait que le temps était compté. Chaque matin, elle descendait au chevet de son père, et chaque matin, il était un peu plus faible, un peu plus pâle, un peu plus loin d'elle. Elle ne pleurait pas. Pleurer aurait été accepter. Et elle ne pouvait pas accepter. Pas encore. »

Elle ajouta une phrase, la dernière de cette longue nuit : *« Alors elle écrivit. Elle écrivit l'histoire de ce qu'elle ferait pour le sauver. Et en l'écrivant, elle crut, une seconde, que cela suffirait à rendre la mort impossible. »*

Elle referma le carnet.

Dans la chambre d'à côté, son père toussait encore.

La télévision était éteinte — un signe, parmi d'autres. Sa mère ne disait rien. Victor non plus.

L'appartement tout entier retenait son souffle, comme en attendant quelque chose.

Céline éteignit sa lampe. L'obscurité l'enveloppa, la même obscurité qui avait accueilli toutes ses nuits d'écriture, toutes ses peurs, tous ses rêves.

Mais cette nuit-là, l'obscurité était différente. Elle était plus dense. Plus lourde.

Elle avait le goût de ce qui allait venir.

Et Céline, blottie sous sa couverture, le carnet serré contre sa poitrine, pria — bien qu'elle ne crût pas en Dieu — pour que l'histoire de la princesse Elyne ait une fin heureuse.

Parce que si la princesse échouait, alors rien, plus rien, ne pourrait sauver personne.

Chapitre 9 : Le vide après

La mort n'arrive jamais au moment où on l'attend. Non pas qu'on l'attende vraiment — on espère, on prie, on déplace des meubles dans sa tête pour faire de la place à l'impossible, mais au fond, le cœur humain est ainsi fait : il ne croit jamais vraiment que l'irréparable va se produire. Il y a toujours une dernière lueur d'espoir, un traitement qu'on n'a pas encore essayé, un médecin qui n'a pas encore donné son avis, une nuit où la toux s'apaise et où l'on se dit que, peut-être, tout n'est pas perdu.

Pour Céline, l'irréparable se produisit un mardi de septembre. La rentrée en cinquième avait eu lieu huit jours plus tôt. Huit jours de cours qu'elle avait traversés comme un fantôme — présente dans les salles de classe, absente de tout ce qui comptait vraiment.

Son père était mort à l'hôpital, dans une chambre aseptisée qui sentait le désinfectant et la mort imminente. Elle n'avait pas été là. Sa mère avait jugé préférable qu'elle reste à la maison, avec Victor. « Ce n'est pas un spectacle pour des enfants », avait-elle dit, comme si la mort n'était jamais un spectacle pour personne, comme si la protéger de cette vision pouvait l'empêcher de souffrir.

Le téléphone avait sonné à six heures du matin. Céline s'en souvenait parce que le bruit l'avait arrachée à un rêve — un rêve où son père était jeune, où il courait dans un champ en riant, où il

n'y avait ni toux ni fatigue ni cancer. La sonnerie avait brisé ce rêve comme on brise un verre fragile, et la réalité s'était engouffrée dans les fissures. Sa mère avait décroché. Elle n'avait pas crié. Elle n'avait pas pleuré, pas tout de suite. Elle avait écouté, le visage blanchissant à vue d'œil, puis elle avait reposé le combiné et s'était assise sur la chaise de la cuisine, les mains pendant le long de son corps, les yeux fixés sur le mur.

Céline était restée sur le seuil, en pyjama, ses cheveux blonds emmêlés par le sommeil. « Maman ? »

Sa mère avait levé les yeux vers elle. Et dans ce regard, Céline avait vu quelque chose qu'elle ne lui connaissait pas — un vide, une absence, comme si une partie d'elle-même venait de mourir aussi, là, dans la cuisine, au son de la voix anonyme au bout du fil.

« Papa est mort », avait dit sa mère.

Céline n'avait rien répondu. Elle était restée là, immobile, à regarder sa mère regarder le mur, et quelque chose s'était brisé en elle — quelque chose de silencieux, d'invisible, que personne ne verrait jamais mais qui changerait tout.

L'enterrement eut lieu quatre jours plus tard. Quatre jours d'une lenteur infernale, où le temps s'étirait comme du caramel brûlé, où les heures passaient sans qu'on sache comment les remplir. L'église était petite, une de ces églises de banlieue sans caractère, construite dans les années soixante-

dix avec des matériaux économiques et une absence totale de beauté. Les bancs de bois clair grinçaient quand on s'asseyait. L'odeur de l'encens flottait dans l'air, lourde et douceâtre, se mêlant à celle des fleurs — des gerbes de chrysanthèmes blancs que des inconnues avaient envoyées, des connaissances du travail, des voisins, des gens dont Céline n'avait jamais entendu parler. Elle portait une robe noire que sa mère lui avait achetée la veille dans une boutique du centre commercial — une robe trop grande, parce qu'elle avait pris une taille au-dessus « pour que tu puisses la remettre », et le tissu bon marché grattait sa peau à chaque mouvement.

Victor pleurait. Pas bruyamment — il était trop grand pour cela, trop fier — mais des larmes silencieuses coulaient sur ses joues, et il les essuyait d'un geste brusque, comme s'il avait honte. Sa mère était assise au premier rang, droite comme un piquet, le visage masqué, les mains jointes sur ses genoux. Elle ne pleurait pas non plus. Peut-être avait-elle déjà épuisé toutes ses larmes dans le secret de la nuit, quand elle pensait que personne ne l'entendait.

Céline ne pleura pas.

Elle resta assise entre Victor et une tante venue de province qu'elle ne connaissait pas, les mains posées à plat sur ses cuisses, les yeux fixés sur le cercueil recouvert d'un drap blanc. À l'intérieur de ce cercueil, il y avait son père. L'homme qui l'avait regardée dessiner, qui avait posé sa main sur son

épaule, qui lui avait dit que ce qu'elle faisait était important. Il y avait là, sous ce drap blanc, la seule personne de sa famille qui avait pris le temps de s'asseoir à côté d'elle et de regarder ses dessins. Le prêtre parlait. Il disait des choses sur Dieu, sur la résurrection, sur la vie éternelle. Céline n'écoutait pas. Elle pensait à la main de son père sur son épaule, à sa voix rauque disant « *C'est bien* », à cette dernière nuit où il était venu s'asseoir à côté d'elle dans sa chambre.

Elle pensait à toutes les choses qu'ils n'avaient pas eu le temps de se dire.

Quand la cérémonie fut terminée, quand les gens défilèrent devant la famille pour présenter leurs condoléances — ces visages inconnus qui serraient la main de sa mère et murmuraient des paroles convenues — Céline se tenait en retrait, invisible comme toujours, regardant le spectacle de sa propre vie sans y participer.

Une vieille dame s'approcha d'elle. « Tu es la petite Céline ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante. « Ton père parlait souvent de toi. Il disait que tu étais une artiste. »

Céline ne répondit rien. Elle regarda la vieille dame s'éloigner, puis elle se retourna vers le cercueil que des hommes en costume noir portaient vers la sortie.

Une artiste. C'était ce que son père disait d'elle. Pas « une petite fille qui dessine », pas « une enfant qui a de l'imagination ». *Une artiste.*

C'était peut-être la plus belle chose qu'on lui eût jamais dite. Et elle ne l'avait apprise qu'après sa mort.

Les jours suivants furent les plus étranges de sa vie.

La maison était silencieuse — un silence différent de celui qu'elle avait connu. Ce n'était pas le silence apaisant d'une bibliothèque ou la solitude choisie d'une chambre la nuit. C'était un silence chargé d'absence, un silence qui criait, qui hurlait presque, parce que ce qui manquait était plus bruyant que tout ce qui restait.

Les vêtements de son père étaient encore dans l'armoire. Sa brosse à dents traînait encore dans la salle de bains, les poils usés, un peu de dentifrice séché sur le manche. Sa place était encore vide sur le canapé du salon, l'assise légèrement creusée par des années de télévision regardée en silence. Rien n'avait changé en apparence, et pourtant tout était différent.

Céline continuait d'aller au collège. Il le fallait bien. La vie — cette vie absurde, indifférente, qui n'avait pas reçu le message que le monde venait de s'arrêter — continuait comme avant. Les bus passaient aux mêmes heures. La cantine servait les mêmes plats insipides. Madame Maunier faisait ses remarques acides. Les élèves riaient dans la cour.

Rien n'avait changé. Rien, sauf elle.

Elle ne mangeait plus, ou presque. Sa mère ne s'en rendait pas compte — elle-même ne mangeait guère, passant ses soirées seule dans sa chambre, la porte fermée, à regarder des émissions de télévision qu'elle n'écoutait pas. Victor s'était réfugié dans ses jeux vidéo, dans le football, dans tout ce qui pouvait l'empêcher de penser. Chacun pleurait à sa manière, dans son coin, sans le dire.

Céline écrivait. Elle écrivait toujours, avec cette frénésie qui était devenue sa seule respiration. Mais l'histoire du roi malade était restée inachevée. Elle ne pouvait pas la finir. Comment finir une histoire dont la réalité venait de lui offrir la conclusion la plus cruelle ? Le roi Aldéric était mort, lui aussi. La princesse Elyne avait cherché la fleur légendaire, avait traversé la Forêt des Murmures, avait bravé tous les dangers — et elle était revenue trop tard.

C'était trop vrai. Trop réel. Trop *elle*.

Alors Céline avait commencé une autre histoire. Une histoire sans roi, sans princesse, sans quête. Une histoire vide, comme elle se sentait vide. Les pages restaient blanches la plupart du temps. Elle les remplissait de gribouillis, de taches d'encre, de dessins qu'elle déchirait aussitôt.

L'écriture, pour la première fois, ne suffisait plus.

Monsieur Wanecq, le professeur principal, était un homme jeune. Trente ans à peine, peut-être — un de ces enseignants idéalistes qui arrivent dans

l'éducation nationale avec des rêves de changement, avant que la machine ne les broie. Il avait des cheveux bruns en bataille, des lunettes cerclées de métal, et une manière de parler aux élèves comme à des égaux que certains trouvaient rafraîchissante et d'autres simplement naïve. Il avait remarqué le changement chez Céline. Comment ne l'aurait-il pas remarqué ? La petite fille blonde, déjà discrète, s'était effacée jusqu'à n'être plus qu'une ombre. Ses copies, autrefois passables, étaient devenues catastrophiques. Elle ne levait plus la main. Elle ne participait plus. Parfois, en pleine heure de cours, elle fixait le vide avec des yeux si absents qu'on aurait dit qu'elle avait quitté son corps.

Il la fit venir dans son bureau un après-midi de novembre. La pluie battait contre les fenêtres de l'administration, et le chauffage poussif peinait à réchauffer la petite pièce.

« Céline, asseois-toi. »

Elle s'assit. Ses mains étaient posées sur ses genoux, immobiles. Elle portait encore des vêtements noirs — pas par choix, mais parce que sa mère n'avait pas eu le courage de lui acheter autre chose, et qu'elle-même n'avait pas eu l'énergie de demander.

« Je sais que tu as vécu quelque chose de très difficile », commença monsieur Wanecq. Sa voix était douce, cette douceur que les adultes prennent quand ils parlent de la mort. « La perte d'un parent... c'est très dur. Surtout à ton âge. »

Céline ne répondit rien. Elle regardait ses chaussures — des chaussures noires, elles aussi, achetées pour l'enterrement, qu'elle continuait de porter parce qu'elle ne savait pas quoi mettre d'autre.

« Il existe des psychologues scolaires, poursuivit-il. Des professionnels qui sont formés pour aider les jeunes dans ta situation. Ce pourrait être bien que tu ailles en voir un. Juste pour parler. Pour extérioriser un peu ce que tu ressens. »

Ce que tu ressens. C'était drôle, cette expression. Comme si elle savait ce qu'elle ressentait. Comme si ce vide immense qui avait pris la place de son cœur pouvait se traduire en mots, se ranger dans une case, se soigner par des séances de cinquante minutes dans un bureau aux murs pastel.

« Je ne sais pas », murmura-t-elle. « Il faut demander à ma mère. »

Monsieur Wanecq hocha la tête. « Je vais lui téléphoner. »

La conversation téléphonique eut lieu le soir même. Céline ne l'entendit pas — elle était dans sa chambre, le carnet noir ouvert sur une page blanche, incapable d'y tracer la moindre ligne — mais elle en devina la teneur aux bruits qui filtrent à travers les murs : la voix de sa mère, d'abord basse et polie, puis plus sèche, puis franchement tranchante.

« Non. Ce n'est pas nécessaire. Ma fille n'a pas besoin de psychologue. »

Puis, après un silence : « Elle va très bien. C'est une enfant forte. Elle va surmonter ça toute seule. »

« Elle va surmonter ça toute seule. »

Céline entendit sa mère raccrocher. Elle entendit ses pas dans le couloir — des pas lourds, décidés — puis le bruit de la porte de sa chambre qui se refermait.

Elle resta immobile, le carnet sur les genoux.

Toute seule.

Elle allait devoir traverser ça toute seule.

Ce n'était pas une surprise, au fond. Elle avait toujours été seule. Seule à la bibliothèque. Seule dans la cour de récréation. Seule devant ses cahiers, la nuit, quand le reste du monde dormait. La solitude était son territoire, son royaume, sa condition. Elle connaissait ses paysages mieux que personne.

Mais cette solitude-là — celle qui venait après la mort — était différente. Ce n'était pas l'absence des autres. C'était l'absence d'elle-même.

Elle pensa à Madame Vilaro, qui lui avait dit un jour : « Ce que tu crées est important. Ne t'arrête jamais. »

Mais que faire quand on ne peut plus créer ?

Quand chaque mot semble faux, chaque dessin vide, chaque histoire un mensonge que l'on se raconte pour ne pas regarder le vide en face ?

Elle pensa à son père. À sa main sur son épaule. À sa voix disant « Ce que tu fais est important ».

Elle pensa à tous ces cahiers sous son lit. À toutes ces histoires inachevées. À toutes ces nuits passées

à écrire sous la lampe de poche, à inventer des mondes où elle n'était pas seule.

Et elle comprit, dans ce moment de lucidité cruelle, qu'elle n'avait pas le choix. Elle ne pouvait pas s'arrêter. Parce que s'arrêter, c'était mourir un peu plus — et elle avait déjà perdu assez de choses dans sa courte vie.

Elle prit son stylo. La page était toujours blanche. La blancheur lui faisait peur — cette immensité vide qui attendait d'être remplie, comme l'appartement sans son père, comme sa vie sans sa présence.

Elle écrivit, lentement, une seule phrase :

« Il y a des silences qui pèsent plus lourd que tous les mots du monde. »

C'était un début. Ce n'était pas grand-chose. Mais c'était quelque chose.

Et quelque chose, en ce moment, valait mieux que rien.

Chapitre 10 : Prendre sur soi

La métamorphose ne s'annonça par aucun signe extérieur. Pas de cri, pas de larme, pas de ces effondrements spectaculaires que le cinéma et les romans aiment à décrire. Céline changea comme changent les saisons — lentement, presque imperceptiblement, jusqu'au jour où l'on ouvre les yeux et l'on découvre que l'été a laissé place à l'automne, que les feuilles sont tombées, que le monde n'est plus tout à fait le même.

Elle avait douze ans maintenant. Douze ans et un père mort. Douze ans et une mère qui ne la regardait plus. Douze ans et un frère qui s'éloignait chaque jour un peu plus dans l'égoïsme de l'adolescence.

Le collègue Raymond Poincaré lui semblait plus gris que jamais. Les couloirs s'étaient allongés, les journées s'étaient étirées, et chaque heure passée en classe était une petite mort qu'il fallait traverser sans bruit. Ses notes avaient chuté — pas brutalement, mais régulièrement, comme une pente douce qu'on descend sans s'en rendre compte, jusqu'au moment où l'on comprend que remonter sera presque impossible.

11/20 en maths. 9/20 en français — Madame Maunier avait noté en marge : « De moins en moins d'efforts. » 10/20 en histoire. 8/20 en allemand.

Sa mère signait les bulletins sans les lire. Leurs regards ne se croisaient plus, ou si rarement, dans

ces moments furtifs de la vie quotidienne où l'on ne peut pas tout à fait éviter l'autre. Le matin, dans la cuisine, pendant que sa mère buvait son café et fumait sa première cigarette, Céline se versait un bol de céréales sans un mot. Le soir, quand sa mère rentrait épuisée de son travail, elles échangeaient des phrases mécaniques — « Ça va ? », « Ça va » — qui ne trompaient personne.

Il n'y avait pas de colère entre elles. Pas de disputes, pas de reproches ouverts. Il y avait simplement un fossé qui s'était creusé, imperceptible d'abord, puis infranchissable, une distance que ni l'une ni l'autre ne savait comment combler. La mort de Patrick avait gelé quelque chose dans cette maison, et personne ne possédait les outils nécessaires pour faire fondre la glace.

La nuit, Céline ne dormait plus.

Elle s'allongeait dans son lit, sous la couverture fleurie qu'elle aurait dû remplacer depuis des années, et elle regardait le plafond. Le plafond de sa chambre — ce plafond blanc craquelé, parcouru de fissures fines comme des toiles d'araignée — était devenu son confident, son écran de cinéma, son miroir. Elle y projetait ses pensées, ses peurs, ses souvenirs. Elle voyait son père assis sur le canapé, sa main posée sur l'accoudoir. Elle l'entendait tousser à travers le mur. Elle se rappelait cette dernière nuit où il était venu s'asseoir à côté d'elle, où il avait posé sa main sur

son épaule, où il avait dit « *Ce que tu fais est important* ».

Elle ne pleurait pas. Ses yeux restaient secs, brûlants, fixés sur ces fissures du plafond comme si elles contenaient le secret de l'univers. Les larmes viendraient peut-être plus tard, quand elle aurait appris à pleurer. Pour l'instant, il n'y avait que ce vide — un trou béant quelque part dans sa poitrine, entre ses côtes, là où battait autrefois quelque chose qui ressemblait à la joie.

Alors elle écrivait.

La lampe de son bureau — une petite lampe halogène à col de cygne, achetée chez Ikea — veillait tard dans la nuit. Parfois jusqu'à une heure, deux heures du matin. Elle écrivait jusqu'à ce que ses yeux la brûlent, jusqu'à ce que ses doigts lui fassent mal, jusqu'à ce que les mots ne viennent plus.

Et les mots qui venaient étaient noirs.

Plus de forêts enchantées. Plus de princesses courageuses. Plus de démons-amis aux yeux brillants. Les histoires de Céline avaient pris une teinte sombre, comme si l'encre de son stylo s'était chargée de tout le chagrin qu'elle ne pouvait pas exprimer autrement.

Le cimetière s'étendait à perte de vue, ses pierres tombales inclinées comme des dents cariées. Un brouillard épais rampait entre les tombes, et dans ce brouillard, des formes se mouvaient — des silhouettes transparentes, à peine visibles, qui n'étaient plus tout à fait des vivants mais pas encore tout à fait des morts.

L'une de ces silhouettes s'appelait Élise. Elle avait douze ans, comme moi. Elle était morte depuis cent ans, mais elle errait encore entre les tombes, incapable de trouver le chemin de la lumière.

« Pourquoi tu restes là ? » lui demandai-je.

Elle tourna son visage transparent vers moi. Dans ses yeux vides, il y avait une tristesse si ancienne qu'elle semblait avoir toujours existé.

« Parce que personne ne m'a dit que je pouvais partir », répondit-elle. « Parce que les vivants m'ont oubliée.

Alors je reste. Je reste parce que je ne sais pas faire autrement. »

Céline écrivit cette histoire en une nuit, sans presque s'arrêter. Quand elle eut fini, elle relut les pages, et quelque chose en elle se reconnut dans les mots. Élise, le fantôme oublié, incapable de trouver la lumière. Élise, qui restait parce qu'elle ne savait pas faire autrement.

C'était elle. C'était son père. C'était tout le monde, dans cette maison où la vie continuait sans que personne ne sache vraiment pourquoi.

Victor, lui, avait droit à la psychologue.

Sa mère l'avait décidé ainsi. Victor était jeune — treize ans, un an et demi de plus que Céline, mais c'était différent, parce que Victor « ne comprenait pas ». Victor était « sensible ». Victor avait « besoin d'aide ».

Céline entendait sa mère prononcer ces phrases au téléphone, le soir, quand elle croyait que personne ne l'écoutait. « Victor est tellement affecté par la

mort de son père. Il a besoin d'un suivi. Céline, elle, est plus forte. Elle prend sur elle. »

Elle prend sur elle.

C'était ainsi que sa mère la voyait. Une enfant « forte », capable de « prendre sur elle », de porter le chagrin sans broncher, de continuer à avancer alors que tout en elle s'effondrait. Une enfant qui n'avait pas besoin d'aide parce qu'elle ne demandait rien, parce qu'elle ne se plaignait jamais, parce qu'elle avait appris depuis trop longtemps que ses besoins ne comptaient pas.

Victor alla donc voir la psychologue. Une fois par semaine, le mercredi après-midi. Sa mère l'y emmenait, l'attendait dans la salle d'attente, lui achetait un goûter sur le chemin du retour — un pain au chocolat, une brioche, des petits gâteaux. Victor rentrait à la maison mâchonnant sa pâtisserie, l'air satisfait de lui-même, comme si cette attention exclusive lui était due.

Il ne parlait jamais de ses séances. Céline ne lui demandait rien. Ils avaient cessé de se parler depuis longtemps, tous les deux. Pas par hostilité — pas vraiment — mais par cette indifférence qui s'installe entre des enfants qui n'ont jamais appris à être proches. Ils vivaient sous le même toit, mangeaient à la même table, mais traversaient leurs existences sur des plans parallèles qui ne se rencontraient jamais.

Victor était devenu égoïste. C'était le mot juste — Céline le reconnaissait sans amertume, comme on reconnaît une vérité météorologique. Il prenait la

plus grande part du gâteau sans demander. Il monopolisa la télévision sans consulter. Il réclamait des vêtements de marque, des jeux vidéo, des sorties entre copains, et sa mère, épuisée, coupable, consentait à tout.

« Laisse-le, disait-elle. Il traverse une période difficile. »

Céline ne disait rien. Elle aurait pu dire : *Et moi ?* Elle aurait pu dire : *Je traverse aussi une période difficile.* Mais à quoi bon ? Les mots n'avaient pas le pouvoir de traverser le mur d'indifférence que sa mère avait érigé autour d'elle.

Le vide intérieur grandissait.

Ce n'était pas de la tristesse — du moins, Céline ne l'appelait pas ainsi. La tristesse, elle connaissait. La tristesse, c'était cette émotion qu'elle ressentait quand elle repensait à son père, quand elle voyait sa brosse à dents encore dans la salle de bains, quand elle ouvrait l'armoire et respirait l'odeur de ses vêtements qui disparaissait jour après jour. La tristesse avait une forme, une couleur, une présence.

Le vide était autre chose. Le vide était l'absence de tout — d'émotion, de désir, de motivation, d'espoir. Le vide, c'était se lever le matin sans savoir pourquoi. C'était traverser la journée en pilote automatique, le cerveau en veille, le cœur en hibernation. C'était arriver le soir, s'asseoir devant son bureau, et ne plus savoir pourquoi elle écrivait.

Elle écrivait pourtant. Elle écrivait parce que c'était devenu un réflexe, un tic, une dépendance plus forte qu'elle. Mais les mots ne lui apportaient plus la même joie. Les mondes qu'elle construisait ne la consolait plus comme avant. L'écriture était devenue un automatisme, une manière de remplir le temps, de ne pas penser.

Elle n'appelait pas cela une dépression. Elle n'avait pas les mots pour le dire. À douze ans, on ne sait pas que le vide qui vous dévore de l'intérieur a un nom, que ce nom est « dépression », que des millions de gens le portent comme un fardeau invisible. On croit simplement que l'on est cassée, irréparable, condamnée à vivre ainsi pour toujours.

Madame Vilaro l'avait remarqué, bien sûr. Comment ne l'aurait-elle pas remarqué ? La petite fille blonde qui dessinait des forêts enchantées, qui écrivait des histoires de princesses et de démons, était devenue une ombre. Ses dessins s'étaient assombris. Ses couleurs avaient viré au noir, au gris, au bleu nuit. Les créatures qu'elle traçait maintenant avaient des yeux vides et des bouches fermées.

« Tu veux parler ? » avait proposé Madame Vilaro un après-midi, après l'atelier d'arts plastiques.

Céline avait secoué la tête. Elle n'avait pas les mots. Elle n'avait rien.

« Tu sais où me trouver, avait dit la professeure. Quand tu seras prête. »

Mais Céline n'était pas prête. Elle ne le serait peut-être jamais. Parler aurait signifié mettre des mots sur ce qu'elle ressentait, et mettre des mots sur ce qu'elle ressentait aurait signifié l'affronter. Et elle ne pouvait pas l'affronter. Pas encore.

Une nuit, elle retrouva dans une boîte à chaussures les premiers cahiers — ceux d'avant. Ceux où elle avait écrit les aventures de Rose, les dialogues avec Mathym, les descriptions du royaume de Verance. Les pages étaient jaunies, les coins cornés, et cette écriture maladroite qu'elle avait dépassée depuis longtemps lui sembla soudain appartenir à une autre personne — une enfant plus jeune, plus heureuse, qui croyait encore que les histoires pouvaient tout guérir.

Elle feuilleta les pages lentement, retrouvant des passages qu'elle avait oubliés.

« Rose s'arrêta au bord de la falaise. En contrebas, la mer de Verance s'étendait à perte de vue, ses vagues d'argent se brisant contre les rochers avec un bruit de verre brisé. Mathym se tenait à côté d'elle, ses yeux rouges brillant dans la lumière du couchant.

— Tu as peur ? demanda-t-il.

— Non, répondit Rose. Avec toi, je n'ai jamais peur. »

Céline referma le cahier. Ses mains tremblaient.

Elle ne savait pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle avait été cette enfant, autrefois, cette enfant qui n'avait pas peur. Peut-être parce qu'elle ne la reconnaissait plus.

Elle rangea le cahier dans la boîte, poussa la boîte sous le lit, et retourna s'asseoir à son bureau. La page blanche l'attendait. La lampe halogène éclairait le vide.

Elle écrivit, sans savoir où elle allait, sans savoir ce qu'elle cherchait.

« Le fantôme ne savait pas pourquoi il était encore là. La vie avait continué sans lui, comme les rivières continuent de couler après la pluie. Les gens qu'il avait aimés étaient partis, ou avaient vieilli, ou l'avaient oublié. Il restait parce qu'il ne savait pas où aller. Il restait parce que partir aurait été une forme de trahison. Il restait parce que c'était tout ce qu'il savait faire. »

Elle posa son stylo.

Dans la chambre d'à côté, sa mère dormait. Victor dormait aussi, dans sa chambre au bout du couloir. L'appartement était silencieux — ce silence familial, pesant, qui était devenu le seul compagnon de Céline.

Elle éteignit sa lampe.

Dans l'obscurité, elle pensa à la phrase de sa mère : *« Elle prend sur elle. »*

Oui. C'était ce qu'elle faisait. Elle prenait sur elle. Elle prenait la douleur, le vide, l'absence, tout ce qu'on ne voulait pas voir. Elle prenait sur elle parce que personne d'autre ne le ferait. Parce que c'était ainsi depuis toujours.

Elle se retourna dans son lit, ferma les yeux, et attendit que le sommeil vienne — ce sommeil qui ne venait jamais tout à fait.

Dehors, la nuit s'étirait, infinie et grise, comme
tous les jours à venir.

Comme toutes les pages qu'elle écrirait encore.

Comme tout ce vide qu'elle apprendrait à porter,
seule, jour après jour.

Elle prend sur elle.

C'était peut-être la définition la plus juste de sa vie.

Et pour l'instant, c'était tout ce qu'elle avait.

Chapitre 11 : Le refus

L'espoir est une chose cruelle. Il vient sans qu'on l'invite, s'installe dans les interstices du cœur comme une plante grimpante, et l'on se surprend à nouveau à rêver — à croire que le monde pourrait être différent, que les murs pourraient s'ouvrir, que la lumière pourrait enfin filtrer à travers les fentes.

Céline avait cessé d'espérer depuis longtemps. Pas consciemment. Pas par choix. Mais la mort de son père, l'indifférence de sa mère, les humiliations de Madame Maunier, le vide permanent qui s'était installé en elle — tout cela avait peu à peu étouffé cette petite flamme qui, autrefois, brûlait dans sa poitrine. Elle écrivait toujours, dessinait toujours, mais sans cette ferveur des débuts, sans cette croyance presque mystique que ses histoires pourraient un jour la sauver.

Et puis Madame Vilaro était entrée dans son bureau d'arts plastiques un après-midi de février avec une lueur dans les yeux — cette lueur particulière des adultes qui ont décidé quelque chose et qui ne reculeront devant rien.

« Céline, asseois-toi. Il faut qu'on parle. »

La petite fille blonde — elle avait quatorze ans maintenant, mais on lui en donnait douze tant son visage était resté enfantin, tant son corps refusait de s'épanouir — obéit sans poser de question. Elle s'assit sur la chaise en face du bureau de Madame Vilaro, ses mains posées sur ses genoux, son

regard gris fixé sur les bracelets d'argent qui tintaient à chaque mouvement de la professeure.

« J'ai préparé un dossier pour toi, dit Madame Vilaro. Une école d'art. Une vraie. »

Céline cligna des yeux, incrédule. « Une école d'art ? »

« L'École des Arts Décoratifs de Paris. Ce n'est pas n'importe quoi, Céline. C'est l'une des meilleures écoles d'art de France. Peut-être d'Europe. »

Elle sortit d'une chemise cartonnée une liasse de papiers — des formulaires administratifs, des recommandations, des tirages des meilleurs dessins de Céline. Il y avait là une forêt enchantée, un portrait de Mathym, une série de croquis représentant des créatures hybrides mi-hommes mi-oiseaux. Madame Vilaro avait passé des heures à sélectionner ces œuvres, à les photographier, à les imprimer sur du papier de qualité.

« J'ai écrit une lettre de recommandation », poursuivit-elle. « Je dis que tu es l'élève la plus talentueuse que j'aie eue en quinze ans d'enseignement. Je dis que tu as une vision unique, un univers graphique cohérent, une maîtrise du trait que je n'ai vue que chez des étudiants de troisième cycle. »

Sa voix tremblait légèrement — non pas d'émotion, mais de cette intensité particulière que l'on a quand on croit profondément en quelque chose.

« J'ai aussi réussi à débloquent une bourse. Une bourse pour les élèves à besoins spécifiques. Tu

n'auras pas à payer les frais de scolarité, Céline. Ni les fournitures. Ni le matériel. »

Céline regardait les papiers sans les voir. Ses mains tremblaient. Quelque chose montait en elle – quelque chose d'étrange, d'inconnu, qui ressemblait à de la chaleur et qui lui nouait la gorge.

« Pourquoi ? » murmura-t-elle. « Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ? »

Madame Vilaro posa ses mains sur le bureau. Ses bracelets d'argent tintèrent doucement, ce son cristallin que Céline aimait tant.

« Parce que j'y crois », dit simplement la professeure. « Parce que je crois en toi. Parce que tu as quelque chose que les autres n'ont pas. »

Elle marqua une pause, cherchant ses mots.

« Je suis professeure depuis quinze ans, Céline.

Quinze ans à voir passer des centaines d'élèves.

Des enfants qui dessinent parce que c'est un loisir.

Des adolescents qui prennent des cours parce

qu'ils n'ont rien d'autre à faire. Des jeunes qui

copient ce qu'ils voient sans jamais rien inventer de nouveau. Et puis il y a toi. »

Sa voix s'était faite plus grave.

« Toi, tu ne copies pas. Tu crées. Tu as un univers intérieur si riche, si dense, si *vivant*, que tes dessins semblent respirer. C'est rare, Céline. C'est très rare.

Et c'est pour ça que je veux t'aider. Pas par charité.

Parce que le monde a besoin de ce que tu fais.

Parce que ta voix mérite d'être entendue. »

Céline ne pleura pas. Elle avait trop l'habitude de retenir ses larmes pour les laisser couler maintenant. Mais ses yeux brûlaient, et sa gorge était si serrée qu'elle ne pouvait pas parler. Elle hocha la tête. Une seule fois. Un mouvement à peine perceptible. Mais Madame Vilaro le vit.

Pendant les semaines qui suivirent, Céline recommença à espérer. C'était une sensation étrange, presque douloureuse, comme un membre engourdi qui se réveille et qu'on doit réapprendre à faire fonctionner. Elle s'y abandonnait par à-coups, la nuit, quand elle écrivait dans son carnet noir, ou le jour, quand elle dessinait à l'atelier d'arts plastiques, entourée des encouragements silencieux de Madame Vilaro. Elle imaginait l'École des Arts Décoratifs. Elle se voyait dans ces salles de classe qu'elle ne connaissait pas, entourée d'autres jeunes artistes, de professeurs qui la prendraient au sérieux. Elle s'imaginait apprenant de nouvelles techniques, découvrant de nouveaux médiums, poussant son art plus loin qu'elle n'avait jamais osé l'imaginer. Elle se surprit à sourire. Vraiment sourire — pas ce rictus mécanique de politesse qu'elle affichait depuis des années, mais un vrai sourire, qui partait du ventre et montait jusqu'aux yeux, creusant ses joues pâles de fossettes qu'elle avait oublié qu'elle possédait.

Ses dessins changèrent. Les ombres restaient présentes — elles faisaient partie d'elle, désormais, elles ne la quitteraient jamais tout à fait — mais une lumière nouvelle filtrait à travers elles. Des touches de couleur apparaissaient dans ses croquis : du bleu profond, du vert émeraude, du rouge vermillon. Comme si une porte venait de s'ouvrir quelque part dans son cœur, laissant entrer une brise venue d'ailleurs.

Elle écrivit plusieurs pages de l'histoire de Rose et Mathym, qu'elle avait délaissée depuis si longtemps. Rose avait survécu. Rose avait trouvé la force de continuer. Rose avait rencontré quelqu'un qui croyait en elle.

« La femme aux yeux noirs et aux bracelets d'argent lui avait dit : "Tu as quelque chose que les autres n'ont pas. Ne le gâche pas." Et Rose, pour la première fois, avait cru que c'était vrai. »

Céline relut ces phrases, et son cœur battit plus vite. C'était elle. C'était Madame Vilaro. C'était tout ce qu'elle avait toujours voulu entendre et qu'elle n'avait jamais osé espérer.

Il fallait l'accord des parents.

Céline le savait. Elle avait repoussé ce moment depuis des semaines, se raccrochant à l'illusion que l'évidence du projet suffirait à convaincre sa mère, que la force de la recommandation de Madame Vilaro parlerait d'elle-même, que la bourse — une bourse ! — rendrait tout possible.

Elle se trompait.

Ce fut un soir de mars, après le dîner. La cuisine sentait encore la sauce du plat réchauffé — une sauce trop épaisse, trop salée, que sa mère avait préparée sans conviction. Les assiettes traînaient dans l'évier, et la télévision bourdonnait dans le salon, diffusant un jeu télévisé que personne ne regardait vraiment.

Céline s'assit en face de sa mère. Celle-ci fumait une cigarette — sa troisième depuis le début du repas — le regard perdu dans la fumée qui montait vers le plafond jauni. Victor était dans sa chambre, absorbé par ses jeux vidéo, indifférent à ce qui se jouait dans la cuisine.

« Maman, il faut que je te parle. »

Sa mère leva les yeux. Ils étaient vides, ces yeux — vides de la fatigue chronique d'une femme qui travaille trop, qui dort mal, qui porte le deuil sans savoir comment le déposer.

« Quoi ? »

Céline sortit le dossier que Madame Vilaro avait préparé. Ses mains tremblaient en le posant sur la table, entre les miettes du pain et les taches de sauce séchée.

« Madame Vilaro, ma professeure d'arts plastiques, a préparé un dossier pour moi. Pour entrer dans une école d'art. Les Arts Déco. C'est une très bonne école. Il y a une bourse. Je n'aurai rien à payer. »

Elle parla vite, comme si parler vite pouvait conjurer le désastre, comme si déverser tous les arguments en une seule phrase pouvait empêcher sa mère de dire non.

Sa mère ne toucha pas au dossier. Elle tira une longue bouffée de sa cigarette, souffla la fumée par les narines, et fixa sa fille avec un regard que Céline ne lui connaissait pas — un regard dur, presque hostile, comme si elle venait de l'insulter.

« Les écoles d'art ? »

Sa voix était plate. Neutre. Mais il y avait quelque chose en dessous — quelque chose qui grondait, qui menaçait d'éclater.

« Oui. Je veux être artiste. Dessinatrice.

Illustratrice. C'est ce que je veux faire de ma vie. »

Le silence s'installa. Un silence lourd, épais, chargé de tout ce que Céline ne comprenait pas encore.

Sa mère écrasa sa cigarette dans le cendrier. Puis elle en alluma une autre, d'une main qui tremblait légèrement.

« Non. »

Un seul mot. Tombe qui se referme.

« Mais maman... »

« J'ai dit non, Céline. »

Sa mère se leva. Elle alla vider son cendrier dans la poubelle, les gestes brusques, saccadés, comme si elle tentait de maîtriser une colère qu'elle ne s'autorisait pas à exprimer.

« Les métiers artistiques, ça ne mène à rien. Tu vas finir à l'usine comme tout le monde, ou au chômage. C'est ça que tu veux ? Passer ta vie à mendier des miettes ? »

« Mais la bourse... Madame Vilaro dit que... »

« Je me fous de ce que dit Madame Vilaro. » Sa mère se retourna, les poings serrés, le visage

déformé par une émotion que Céline ne savait pas identifier. « Tu crois que la vie, c'est quoi ? Des jolies images ? Des histoires à dormir debout ? Tu crois que ton père... »

Elle s'arrêta. Sa voix se brisa. Elle porta la main à sa bouche, comme pour retenir des mots qui auraient été trop loin.

Céline resta immobile, le dossier posé devant elle, les mains à plat sur la table. Ses doigts étaient glacés.

« Ton père est mort, Céline. Il est mort à force de travailler comme un chien dans un boulot qu'il détestait. Et toi, tu voudrais faire quoi ? De l'art ? » Sa voix était montée, trop forte, et dans le salon, l'animateur du jeu télévisé continuait de rire, indifférent.

« Tu iras au lycée général. Tu passeras ton bac. Et après, on verra. Mais pas d'école d'art. Pas de bourse. Pas de rêves idiots. Tu m'as comprise ? »

Céline ne répondit pas.

Elle resta assise à la table de la cuisine, immobile, le dossier encore posé devant elle. Sa mère avait quitté la pièce, emportant sa cigarette et sa colère, laissant derrière elle une odeur de tabac froid et de sauce réchauffée.

Elle entendit la télévision s'éteindre dans le salon. La porte de la chambre de sa mère se ferma. Le silence retomba sur l'appartement — ce silence qu'elle connaissait si bien, ce silence des morts et des vivants qui ne savent plus se parler.

Elle prit le dossier. Ses mains ne tremblaient plus, maintenant. Elles étaient parfaitement immobiles, comme le reste de son corps, comme son visage où aucune larme ne coulait.

Elle feuilleta les pages. La lettre de recommandation de Madame Vilaro. Les formulaires de bourse. Les tirages de ses dessins — cette forêt enchantée qu'elle avait dessinée à douze ans, ce portrait de Mathym, ces créatures hybrides qui semblaient prêtes à s'envoler hors du papier. Tout cela ne servirait à rien.

Tout cela irait dans une boîte à chaussures, sous son lit, avec tous les autres rêves avortés.

Elle se leva. Ses jambes la portèrent jusqu'à sa chambre sans qu'elle ait à y penser. Elle ouvrit la porte. Referma la porte. S'assit sur son lit, le dossier toujours serré contre sa poitrine.

Sous son lit, les boîtes à chaussures l'attendaient. Dix-sept boîtes. Dix-sept fragments d'elle-même, de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle aurait voulu devenir.

Elle ajouta le dossier à la collection. Elle le glissa sous une pile de cahiers, dans la boîte la plus récente — celle qu'elle avait commencée après la mort de son père, celle qui contenait les histoires sombres, les fantômes et les cimetières.

Puis elle s'allongea sur son lit, face au plafond, les mains croisées sur son ventre.

La lampe halogène était éteinte. La nuit était noire. Quelque part dans l'appartement, sa mère toussait

— une toux sèche, nerveuse, qui ressemblait étrangement à celle de son père.

Céline ferma les yeux.

Elle n'écrit pas, cette nuit. Pas demain non plus.

Peut-être plus jamais.

Le rêve était mort. Et cette fois, il n'y aurait pas de résurrection.

Le lendemain, à l'atelier d'arts plastiques, Madame Vilaro la regarda entrer et sut immédiatement.

Les épaules de Céline étaient plus voûtées que d'habitude. Son visage était blanc — d'un blanc maladif, sans vie, comme si tout le sang s'en était retiré. Elle ne portait pas son carnet noir. Elle avait les mains vides.

« Céline ? »

La petite fille s'arrêta devant le bureau de sa professeure. Elle ne pleurait pas. Elle ne pleurerait pas. Elle avait dépassé ce stade, depuis longtemps.

« Ma mère a refusé. »

Deux mots. Deux mots qui contenaient toutes les larmes qu'elle ne versait pas.

Madame Vilaro resta silencieuse un long moment. Ses bracelets d'argent ne tintaient pas — pour une fois, elle les avait enlevés, et ses poignets nus semblaient vulnérables, presque nus.

« Je suis désolée, Céline. Vraiment désolée. »

Céline hocha la tête. Qu'y avait-il à dire ? Les mots ne changeaient rien. Les regrets non plus. L'espoir était mort, et aucun discours ne pourrait le ressusciter.

« Je vais continuer à écrire, dit-elle soudain. Même si je n'entre pas aux Arts Déco. Même si je ne deviens jamais artiste. Je continuerai. »

Sa voix était calme. Étrangement calme. Comme si, en prononçant ces mots, elle scellait un pacte avec elle-même — un pacte que personne d'autre ne pourrait briser.

Madame Vilaro la regarda longuement. Et dans ses yeux noirs, il y avait quelque chose qui ressemblait à de l'admiration — ou peut-être à de la tristesse, cette tristesse particulière que l'on ressent devant une beauté qui se sait condamnée.

« Fais-le, Céline. Continue à écrire. Continue à dessiner. Peu importe ce que ta mère dit. Peu importe ce que le monde dit. Tu as quelque chose à dire. Ne les laisse pas te faire taire. »

Céline sourit. Un sourire fragile, presque transparent, qui s'effacerait dès qu'elle tournerait le dos.

« Je ne les laisserai pas », dit-elle.

Elle n'était pas sûre de croire à ces mots. Mais en les prononçant, elle leur donnait une chance d'exister — une toute petite chance, minuscule, à peine plus qu'un battement d'aile de papillon. Et parfois, c'est avec cela que les rêves survivent. Avec presque rien.

Chapitre 12 : Le lycée professionnel

Le lycée professionnel Jean Perrin se dressait à l'autre bout de la ville, là où les immeubles résidentiels laissaient place à une zone industrielle grise, peuplée d'entrepôts et de parkings déserts. C'était un bâtiment bas, construit dans les années quatre-vingt, dont la façade de béton brut était maculée de tags rageurs et de traces de mousse. Les fenêtres, protégées par des grilles métalliques, laissaient filtrer une lumière avare, comme si le bâtiment lui-même avait honte de ce qui se passait à l'intérieur.

Céline y entra un matin de septembre, un sac à dos neuf sur l'épaule — noir, utilitaire, acheté dans un hypermarché — et le cœur si lourd qu'elle avait l'impression de traîner chaque pas comme une chaîne de forçat.

Sa mère avait choisi cette voie. « Secrétariat, c'est sérieux, avait-elle dit. Ça te permettra de trouver du travail facilement. Tu pourras toujours dessiner à côté, si ça te chante. »

Si ça te chante. Comme si l'art était un passe-temps, une distraction, un violon d'Ingres qu'on pratique le dimanche entre deux lessives. Céline n'avait pas répondu. Les réponses étaient inutiles, désormais. Le refus de l'école d'art avait tranché quelque chose en elle — pas sa volonté d'écrire, non, mais sa croyance que le monde des adultes pourrait un jour la comprendre.

Le hall d'entrée sentait le désinfectant et le tabac froid. Un panneau d'affichage égrenait les filières proposées : Secrétariat, Comptabilité, Vente, Logistique. Des mots sans poésie, des mots de plomb, des mots qui résumaient tout ce qu'elle ne voulait pas être.

Elle monta l'escalier jusqu'au premier étage, suivit le couloir peint en gris — toujours du gris, décidément, le monde était gris, et elle ne s'en était jamais autant rendu compte — et poussa la porte de la salle de classe.

Les autres filles étaient déjà là.

Elles étaient quinze dans la section secrétariat — quinze filles, pas un seul garçon — rassemblées par grappes autour des tables, discutant à voix haute avec cette familiarité des gens qui se connaissent depuis des années. Certaines venaient du même collège, d'autres du même quartier. Toutes semblaient savoir exactement comment se comporter, quoi porter, quoi dire.

Céline s'assit près de la fenêtre, au fond de la classe. Par habitude. Par instinct. Par ce besoin viscéral de se faire oublier.

Les regards se tournèrent vers elle, rapides, indifférents. Une nouvelle. Rien de plus. Quelques secondes d'attention, puis les conversations reprirent, plus animées qu'avant.

« T'as vu son pull ? » chuchota une fille aux cheveux longs et blonds méchamment décolorés.

« Ouais, moche », répondit une autre, plus petite, plus ronde, le visage enfoui dans un téléphone portable qu'elle ne lâchait jamais.

Céline baissa la tête. Son pull — un pull en laine grise, trop grand, hérité de son père — lui semblait soudain grotesque, une relique d'une autre vie.

Mais elle n'avait rien d'autre à mettre. Sa mère n'achetait plus de vêtements pour elle. « Tu vas grandir encore, disait-elle. Ça serait du gaspillage.

»

La sonnerie retentit. Une professeure entra — une femme d'une cinquantaine d'années, les cheveux courts grisonnants, le visage marqué par ce désenchantement professionnel qu'acquièrent ceux qui ont passé trop d'années à enseigner des matières que personne ne veut apprendre.

« Bonjour. Je suis Madame Ledoux, votre professeure principale. Bienvenue en première année de secrétariat. »

Sa voix était monocorde, comme lue sur un prompteur. Elle énonça le programme de l'année, les horaires, les stages, le règlement intérieur. Des mots qui se déroulaient dans le vide, que personne n'écoutait vraiment.

Céline essaya de prêter attention. Elle le pouvait, quand elle le voulait. Son cerveau était encore capable de se concentrer, de mémoriser, d'analyser. Mais à quoi bon ? Ce n'était pas des mathématiques ou de la littérature qu'on lui enseignait ici. C'était la dactylographie. La comptabilité. La gestion administrative.

Des mots sans âme. Des chiffres sans histoire. Un avenir de classeur et de photocopieuse.

Les premières semaines furent un cauchemar silencieux.

Les cours se succédaient, mornes et mécaniques. Apprendre à taper sur un clavier d'ordinateur à la vitesse requise — quarante mots par minute, pas moins, sous peine d'être « recalée en stage ». Maîtriser les logiciels de traitement de texte, de tableur, de base de données. Connaître les règles de la correspondance commerciale — les formules de politesse, la présentation des devis, la gestion des factures.

Rien de tout cela n'avait de sens pour Céline. Elle apprenait par cœur, récitait aux évaluations, obtenait des notes suffisantes sans jamais exceller. C'était tout ce qu'on lui demandait. Être suffisante. Pas trop, pas trop peu. Juste assez pour ne pas attirer l'attention.

Pendant les pauses, les autres filles se rassemblaient dans le couloir ou près du distributeur de boissons. Leurs conversations tournaient autour des mêmes sujets — les garçons, évidemment, les rumeurs sur ceux qui sortaient avec celles-ci ou celles-là, les soirées du week-end, les maquillages achetés en promotion chez Sephora.

« T'as vu le nouveau au BTS ? Il est canon, j'te jure.
»

« Moi, ce week-end, je vais à cette fête chez Karim. Paraît qu'il y aura tout le monde. »

« J'ai craqué, j'ai acheté la palette Urban Decay. Ça m'a coûté un bras mais ça valait le coup. »

Céline écoutait ces conversations comme on écoute une langue étrangère — en reconnaissant les mots, mais sans en saisir le sens profond. Elle n'avait rien à dire sur les garçons, rien à dire sur les fêtes, rien à dire sur le maquillage. Ces sujets lui semblaient appartenir à un autre monde, un monde auquel elle n'avait jamais eu accès.

Parfois, une des filles lui adressait la parole. Une banalité, une remarque, une question polie.

« T'as des amis ici, toi ? »

« Tu sors le week-end ? »

« T'as un copain ? »

À chaque fois, Céline répondait par un haussement d'épaules, un murmure, une phrase inaudible. Les filles finissaient par se lasser, par retourner à leurs conversations, par l'oublier.

Elle était invisible, comme toujours.

Mais cette invisibilité-là était différente. Au collège, elle avait été l'élève bizarre, la rêveuse, celle qui ne jouait pas avec les autres. Ici, elle n'était rien. Juste une fille de plus, trop silencieuse pour être remarquée, trop terne pour être distinguée.

Le soir, en rentrant chez elle, Céline trouvait refuge dans sa chambre.

C'était toujours la même pièce — le même lit en bois blanc, la même vue sur les immeubles d'en face, la même pile de boîtes à chaussures sous le lit. Rien n'avait changé, et pourtant tout était différent.

Elle sortait son carnet noir — le cadeau de Madame Vilaro, qu'elle n'ouvrait plus aussi souvent qu'avant — et s'asseyait à son bureau. La lampe halogène éclairait les pages blanches, et elle écrivait.

Elle écrivait pour ne pas penser aux cours de dactylographie. Pour ne pas penser aux conversations des autres filles. Pour ne pas penser à ce que sa vie aurait pu être, si sa mère avait accepté, si l'école d'art avait été possible.

Elle écrivait des histoires sombres. Des histoires de prisons invisibles, de cages dorées, d'oiseaux dont on avait coupé les ailes pour les empêcher de s'envoler.

Elle s'appelait Alix. Elle avait quinze ans, et elle vivait dans une tour d'ivoire.

La tour était belle, il faut le reconnaître. Ses murs étaient incrustés de nacre et d'argent, et la lumière y entrait par des fenêtres si hautes qu'on ne voyait jamais le bas. Alix avait tout ce dont elle pouvait rêver — des livres, des vêtements, de la nourriture en abondance.

Mais les portes de la tour étaient verrouillées.

Elle pouvait regarder le monde à travers les fenêtres — les forêts, les rivières, les villages lointains — mais elle ne pouvait pas y descendre. Elle était prisonnière de la beauté, prisonnière du confort, prisonnière de tout ce

qu'on lui avait donné sans jamais lui demander son avis.

« Tu es ingrate, lui disaient les gardiens. Tu as tout ce dont on peut rêver. Pourquoi veux-tu partir ? »

Alix ne répondait pas. Elle regardait les oiseaux voler au-dessus des forêts, et elle sentait ses propres ailes – atrophiées, inutiles, trop faibles pour la porter – battre faiblement contre ses omoplates.

« Je ne suis pas ingrate, pensait-elle. Je suis juste vivante. Et les vivants ont besoin de liberté. »

Céline relut ces pages, et quelque chose en elle se brisa un peu plus. Alix, c'était elle. La tour d'ivoire, c'était le lycée professionnel, c'était sa chambre, c'était sa vie entière – ce monde trop petit, trop étroit, trop fermé.

Elle referma le carnet et le rangea sous son lit, avec les autres.

Sous son lit, maintenant, il y avait vingt-trois boîtes à chaussures. Vingt-trois fragments de son histoire. Vingt-trois tentatives de s'échapper.

Aucune n'avait réussi.

Madame Vilaro n'était plus là.

Céline y pensait parfois, le soir, quand l'absence se faisait trop lourde. L'ancienne professeure d'arts plastiques avait pris sa retraite l'année précédente, juste avant que Céline ne quitte le collège. Elles avaient échangé quelques messages, au début – des SMS, des appels – mais la distance s'était installée, comme toujours. Madame Vilaro avait sa

vie. Céline avait la sienne. Et leurs vies n'étaient plus connectées.

Parfois, pourtant, Céline relisait la lettre de recommandation. Madame Vilaro lui en avait donné une copie, « pour que tu n'oublies pas ce que tu vaux ». Les mots étaient encore là, imprimés sur le papier déjà jauni :

« Je soussignée, Isabelle Vilaro, professeure d'arts plastiques au collège Raymond Poincaré, recommande chaleureusement Céline Durand pour son admission à l'École des Arts Décoratifs de Paris. En quinze ans d'enseignement, je n'ai rencontré que deux élèves possédant un talent comparable au sien. Sa maîtrise du trait, sa compréhension des ombres, et surtout la singularité de son univers graphique en font une candidate exceptionnelle. Je suis convaincue qu'elle apportera beaucoup à votre établissement, et que votre établissement lui apportera beaucoup en retour. »

Céline lisait ces lignes et essayait de se souvenir de la fille dont parlait Madame Vilaro. Cette fille au talent exceptionnel, à la maîtrise du trait, à l'univers graphique singulier. Où était-elle ? Qu'était-elle devenue ?

Elle ne savait plus.

La fille qu'elle était aujourd'hui tapait sur un clavier d'ordinateur à quarante mots par minute, apprenait la comptabilité, et passait ses pauses à écouter les autres filles parler de garçons et de maquillage. La fille qu'elle était aujourd'hui n'avait plus d'univers graphique. Elle avait un classeur. Des factures. Un avenir de secrétaire.

Elle se leva de son bureau. La lampe halogène était encore allumée, éclairant la page blanche où elle n'avait pas écrit ce soir.

Elle éteignit la lampe.

Dans l'obscurité, elle entendit sa mère tousser dans sa chambre. Victor, quelque part, parlait au téléphone avec une voix trop forte, riant à une blague que Céline n'entendait pas.

Elle se coucha.

Le plafond était toujours le même — ces fissures fines comme des toiles d'araignée, ces craquelures qu'elle connaissait par cœur. Elle les regarda longtemps, cherchant dans leurs formes aléatoires quelque chose qui ressemblerait à un chemin, à une issue, à une porte.

Il n'y avait rien.

Juste le plafond. Juste la nuit. Juste le silence.

Et au fond d'elle, quelque part, un petit battement — à peine perceptible — qui refusait de s'éteindre.

Malgré tout. Malgré le lycée professionnel. Malgré les cours sans âme. Malgré l'isolement. Malgré sa mère. Malgré les vingt-trois boîtes à chaussures sous son lit, remplies d'histoires que personne ne lirait jamais.

Quelque chose tenait bon.

Quelque chose attendait.

Elle ne savait pas quoi. Elle ne savait pas pourquoi.

Mais c'était là, tapi dans l'ombre, patient comme une bête qui guette sa proie.

Continue, murmura une voix dans sa tête. Une voix qu'elle n'avait pas entendue depuis longtemps —

douce, grave, un peu rauque. La voix de Mathym. La voix de son père. La voix d'elle-même, peut-être.

Continue. Même ici. Même maintenant. Même si personne ne te voit. Continue.

Céline ferma les yeux.

Demain, il y aurait encore des cours de dactylographie. Demain, il y aurait encore les conversations vides des autres filles. Demain, il y aurait encore ce sentiment d'étouffement, cette impression de s'enfoncer lentement dans un marécage sans fin.

Mais demain, il y aurait aussi son carnet noir.

Demain, il y aurait l'écriture. Demain, il y aurait Alix, la prisonnière de la tour d'ivoire, qui chercherait encore une porte de sortie.

Et peut-être — peut-être — qu'un jour, elle la trouverait.

En attendant, elle continuait.

C'était tout ce qu'elle pouvait faire. C'était tout ce qu'elle avait toujours fait. Et pour l'instant, cela suffisait.

Chapitre 13 : L'écran lumineux

L'ordinateur arriva un samedi après-midi, dans un carton beige dont les coins s'effritaient. Céline le trouva sur le palier, déposé là par la mère d'un camarade de Victor qui « s'en débarrassait » — un vieux portable qui avait vu des jours meilleurs, dont l'écran était rayé et la batterie ne tenait plus que deux heures. Mais il fonctionnait. C'était l'essentiel.

Sa mère avait fini par céder après des mois d'insistance.

« Si ça peut te faire travailler », avait-elle dit d'un ton las, sans même lever les yeux de sa cigarette. « Mais tu ne t'en sers que pour les cours. Pas pour traîner sur Internet à regarder n'importe quoi. » Céline avait hoché la tête, comme elle hochait toujours la tête quand sa mère énonçait une règle qu'elle savait pertinemment qu'elle ne respecterait pas.

Elle monta l'appareil dans sa chambre, posa le carton sur son bureau, et resta un long moment à contempler son contenu. L'ordinateur était laid — un vieux PC gris, épais comme une brique, dont le clavier avait jauni par endroits. Le chargeur était maintenu par un élastique, et le ventilateur émettait un bourdonnement étrange, comme un insecte mourant. Mais c'était *le sien*.

Elle brancha l'appareil, attendit que l'écran s'allume — une éternité, sembla-t-il, chaque

seconde s'étirant dans l'attente — et laissa ses doigts courir sur le clavier.

L'écran s'éclaira. Un fond d'écran bleu, une icône de corbeille, quelques dossiers vides. Rien d'extraordinaire. Mais pour Céline, c'était comme si une fenêtre venait de s'ouvrir sur un monde qu'elle n'avait jamais connu.

Elle installa la connexion Internet — une petite clé 3G que sa mère avait accepté de prendre, « juste pour les recherches scolaires » — et regarda le navigateur s'ouvrir.

La barre de recherche blanche clignotait, impatiente.

Céline ne savait pas par où commencer. L'Internet, elle en avait entendu parler, bien sûr — au collège, au lycée, dans les rares conversations qu'elle captait au vol. Mais c'était un territoire inconnu, une terra incognita peuplée de promesses et de dangers.

Elle tapa, hésitante, les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit : « écriture créative ».

Ce fut une révélation.

Des milliers de pages. Des millions de mots. Des forums entiers dédiés à l'écriture, des blogs d'auteurs amateurs, des sites où des inconnus partageaient leurs histoires, recevaient des commentaires, s'encourageaient mutuellement.

Céline resta scotchée devant l'écran pendant des heures, absorbant tout comme un assoiffé boirait après des jours dans le désert.

Elle découvrit les fanfictions — ces récits écrits par des fans, pour des fans, qui prolongeaient les univers des livres, des films, des jeux vidéo. Des histoires inventées par des gens ordinaires, des gens comme elle, qui n'avaient aucun autre titre que leur passion. Elle découvrit les communautés artistiques, où des illustrateurs du monde entier postaient leurs œuvres, recevaient des critiques, vendaient parfois leurs créations.

Elle découvrit que le monde était plus vaste qu'elle ne l'avait jamais imaginé.

Des nuits entières, elle explora ces territoires inconnus. Assise sur sa chaise de bureau, le dos courbé, les yeux rivés sur l'écran lumineux, elle dévorait les tutoriels, les conseils d'écriture, les analyses de personnages. Elle téléchargeait des logiciels gratuits de dessin — des programmes rudimentaires, bien loin des outils professionnels, mais suffisants pour ses besoins. Elle apprenait, elle expérimentait, elle *grandissait*.

Les heures s'écoulaient sans qu'elle les voie passer. Parfois, elle sursautait en entendant la porte de sa mère s'ouvrir dans le couloir, et elle basculait rapidement sur un site de cours — un écran de sauvegarde précautionneusement préparé — le cœur battant comme celui d'un contrebandier pris en flagrant délit.

Mais sa mère ne venait jamais. Sa mère avait cessé de venir depuis longtemps.

Elle s'inscrivit sur un forum — le premier de sa vie. « Plumes Vagabondes », ça s'appelait. Un site où des écrivains amateurs postaient leurs textes, recevaient des critiques, participaient à des défis d'écriture. L'interface était datée, les couleurs criardes, la modération laxiste. Mais il y avait là quelque chose que Céline n'avait trouvé nulle part ailleurs : une communauté.

Elle choisit un pseudo — « Silhouette », comme la forme féminine qu'elle dessinait toujours, celle qui se fondait dans l'ombre — et se lança.

Son premier post fut un extrait de l'histoire de Rose et Mathym, celui où Rose faisait le pacte avec le démon. Elle le relut plusieurs fois avant de cliquer sur « Publier ». Ses mains tremblaient. Son cœur battait à tout rompre. Toutes ces années à cacher ses cahiers sous son lit, toutes ces années à écrire dans le secret, toutes ces années à craindre le regard des autres — et soudain, elle offrait ses mots à des inconnus, sans savoir ce qu'ils en feraient.

La réponse arriva le lendemain.

« J'aime beaucoup ton style. C'est sombre, poétique. On sent que tu as une vraie voix. Continue ! »

Céline relut ce message une douzaine de fois. Une *vraie voix*. Quelqu'un — quelque part dans le monde, une personne qu'elle ne connaîtrait jamais — avait lu ses mots et les avait trouvés beaux. Pas « absurdes ». Pas « enfantins ». Pas « mal structurés ». Beaux.

Elle pleura.

Pas de longs sanglots — elle ne savait plus pleurer ainsi — mais des larmes silencieuses qui coulèrent sur ses joues pendant qu'elle regardait l'écran lumineux, le message encore affiché, les lettres blanches sur fond bleu.

Quelqu'un l'avait vue.

Quelqu'un l'avait comprise.

Et ce quelqu'un n'était ni sa mère, ni Madame Maunier, ni aucun de ceux qui avaient traversé sa vie en laissant des cicatrices. C'était un inconnu sur un forum — peut-être un autre adolescent isolé, peut-être un adulte, peut-être une personne âgée qui écrivait pour tromper la solitude.

Cela n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était que ses mots avaient traversé l'espace, avaient touché quelqu'un, et que quelqu'un avait répondu.

L'ordinateur devint son complice, son confident, son amant.

Elle l'allumait dès qu'elle rentrait du lycée, avant même de retirer son manteau. Elle l'emportait dans son lit, les soirs d'insomnie, pour lire des histoires postées par d'autres « plumes vagabondes ». Elle l'utilisait pour dessiner, pour écrire, pour rêver.

La petite chambre, si étroite, si grise, s'ouvrait sur l'infini. Elle pouvait voyager en Australie, au Japon, au Canada, sans jamais quitter sa chaise.

Elle pouvait lire des textes écrits par des adolescents de son âge, aux États-Unis ou en Russie, qui partageaient ses doutes et ses espoirs.

Elle pouvait regarder des œuvres d'artistes brésiliens, coréens, sud-africains, et sentir son propre art s'enrichir de leurs découvertes. Elle découvrit les vidéos de dessin — des artistes qui filmaient leur processus, expliquaient leurs techniques, donnaient des conseils. Elle découvrit les tutoriels d'écriture — des écrivains confirmés qui partageaient leur expérience, leurs erreurs, leurs réussites. Elle découvrit les concours en ligne, les défis thématiques, les événements d'écriture collective. Elle écrivit plus en un mois qu'en une année entière. Ses histoires changeaient, aussi. Elles s'ouvraient sur le monde. Les royaumes qu'elle inventait devenaient plus vastes, plus complexes, plus peuplés. Ses personnages avaient des origines diverses, des voix différentes, des histoires qui se croisaient et s'entremêlaient. Elle expérimentait avec les genres — fantastique, bien sûr, mais aussi réalisme, science-fiction, parfois même poésie. Sur le forum, elle devint une habituée. Les gens la reconnaissaient, commentaient ses textes, lui demandaient des conseils. Elle se lia d'amitié avec quelques membres — des relations virtuelles, fragiles, mais précieuses. « BleuNuit », une fille de son âge qui vivait en Belgique et écrivait des histoires d'amour tragiques. « CorbeauSolitaire », un garçon plus âgé, quelque part en France, dont les textes étaient si sombres qu'ils lui faisaient froid dans le dos. « LuneRousse », une femme d'une

trentaine d'années, mère de famille, qui écrivait des contes pour ses enfants.

Ils ne se connaissaient pas vraiment. Ils ne s'étaient jamais vus. Mais ils se lisaient, se répondaient, se soutenaient. Dans ce monde virtuel, Céline n'était plus invisible. Elle était une voix parmi d'autres — reconnue, respectée, aimée.

Bien sûr, il y avait toujours le lycée professionnel. Les cours de dactylographie. Les évaluations de comptabilité. Les stages en entreprise où elle rangeait des dossiers et répondait au téléphone avec une voix qu'elle ne reconnaissait pas. Les filles qui parlaient de garçons et de maquillage, et qui ne la voyaient toujours pas.

Mais tout cela semblait soudain moins lourd. Moins définitif.

Ce n'était qu'un passage. Une étape. Une parenthèse dans sa vie.

L'écran lumineux lui avait montré autre chose. Il lui avait montré qu'il existait des milliers de gens, dans le monde, qui vivaient comme elle — qui écrivaient la nuit, qui dessinaient dans leur chambre, qui rêvaient d'un ailleurs. Il lui avait montré que l'art n'était pas une voie condamnée, qu'il existait des communautés entières dédiées à la création, que des gens ordinaires réussissaient à faire de leur passion un métier, une vie.

Il lui avait montré qu'elle n'était pas seule.

Un soir, elle écrivit un long message sur le forum. Elle parlait de son père, de sa mère, de Madame

Vilaro, de l'école d'art refusée, du lycée professionnel. Elle parlait de ce sentiment d'étouffement, de ce vide en elle, de ces nuits passées à écrire pour ne pas sombrer. Elle ne reçut pas de réponses immédiates. Mais le lendemain matin, en se connectant avant de partir pour les cours, elle trouva trente-sept messages. Trente-sept inconnus qui lui disaient « moi aussi ». Trente-sept voix qui lui disaient « je te comprends ». Trente-sept mains tendues à travers l'écran, pour l'aider à se relever. Elle ne pleura pas, cette fois. Elle sourit. Un vrai sourire. Pas un rictus. Pas une grimace. Un sourire qui partait du ventre, qui montait jusqu'aux yeux, qui lui réchauffait le cœur. Elle ferma l'ordinateur, le rangea dans son sac, et partit pour le lycée. Les cours seraient toujours aussi mornes. Les filles toujours aussi indifférentes. Sa mère toujours aussi absente. Mais ce soir, en rentrant, elle rouvrirait l'écran lumineux. Et elle retrouverait son monde — celui qu'elle construisait, mot à mot, ligne à ligne, dans l'éclat bleuté de l'ordinateur. Un monde où elle n'était plus seule. Un monde où elle pouvait être elle-même. Un monde qui, peu à peu, devenait plus réel que tout le reste.

Chapitre 14 : Lunariss

Le choix du pseudo fut une épreuve en soi. Céline passa des heures devant l'écran lumineux, le curseur clignotant dans la case d'inscription du forum « Plumes Vagabondes ». Il y avait déjà « Silhouette », bien sûr — son premier pseudo, celui qu'elle utilisait pour lire et commenter. Mais pour poster ses propres histoires, pour s'engager vraiment dans cette communauté, elle voulait autre chose. Quelque chose de nouveau. Quelque chose qui serait *elle*, mais pas tout à fait elle. Elle essaya « Rose » en premier. C'était évident, presque trop évident — l'héroïne de ses histoires, celle qui l'accompagnait depuis des années, celle qui portait sa solitude et la transformait en courage. Mais le formulaire lui retourna un message sec : « *Ce pseudonyme est déjà utilisé.* » Bien sûr. Comment aurait-elle pu croire que ce nom si simple, si beau, n'appartiendrait déjà à quelqu'un d'autre ? Quelque part, une autre Rose écrivait ses propres histoires, peuplait ses propres royaumes, luttait contre ses propres démons. Céline ressentit une étrange piquûre de jalousie — non pas contre cette inconnue, mais contre l'univers qui permettait à deux personnes de porter le même nom sans jamais se rencontrer. Elle essaya « Elyne » — la princesse de l'histoire du roi malade. Pris. « Verance » — le royaume. Pris également. « Ombre ». Pris. « Noctis ». Pris. « Selenis ». Pris.

Chaque tentative était une petite mort, un rappel que les mots qui lui semblaient si personnels, si intimes, si *siens* appartenaient en réalité à tout le monde — que des milliers d'autres écrivains, avant elle, avaient eu les mêmes idées, les mêmes rêves, les mêmes aspirations.

Elle allait abandonner quand son regard tomba sur un fichier, au fond de son dossier « Écriture en cours ». Le titre clignotait dans la lumière bleutée de l'écran : « *Lunaris — Chapitre 1* ».

Lunaris.

C'était l'histoire qu'elle écrivait en ce moment — une histoire de fantasy, différente de Rose et Mathym, plus ambitieuse peut-être. Lunaris était une demi-elfe, née d'un père humain et d'une mère elfe, rejetée par les deux mondes. Elle vivait dans une cité-forteresse perchée sur une falaise, dressée contre le ciel comme un défi aux dieux eux-mêmes. Et elle voulait devenir paladin, comme son père avant elle — un père mort au combat, dont le souvenir la hantait chaque nuit.

Lunaris. Le nom sonnait comme un sortilège, un murmure de lune sur l'eau calme, un éclat argenté dans l'obscurité.

Céline tapa les lettres lentement, savourant chaque touche.

L — U — N — A — R — I — S

Elle cliqua sur « Vérifier la disponibilité ».

« *Ce pseudonyme est libre.* »

Son cœur battit plus vite. C'était étrange — cette réaction presque viscérale, comme si elle venait de

signer un pacte, de franchir un seuil, de se dépouiller d'une vieille peau pour en revêtir une neuve.

Elle confirma le choix. Et soudain, elle n'était plus Céline.

Elle était Lunaris.

La métamorphose était plus profonde qu'elle ne l'avait imaginée.

Ce n'était pas seulement un nom sur un forum.

C'était une identité, une permission d'être autre — plus forte, plus libre, plus *vraie* que la jeune fille silencieuse qui traversait les couloirs du lycée professionnel sans que personne ne la remarque.

Lunaris pouvait écrire des choses que Céline n'aurait pas osé écrire. Lunaris pouvait s'engager dans des discussions, donner son avis, défendre ses idées. Lunaris pouvait rire, pleurer, se fâcher — toutes ces émotions que Céline avait appris à réprimer, à dissimuler, à étouffer.

Elle créa un avatar — une illustration qu'elle avait dessinée des années plus tôt, représentant une silhouette féminine drapée dans une cape de nuit, les cheveux flottant comme des algues dans l'obscurité. Une épée était accrochée dans son dos, la lame brillant d'un éclat qui semblait venir d'ailleurs.

Sous l'avatar, elle écrivit une petite phrase de présentation : « *J'écris pour ne pas disparaître.* »

C'était vrai. Elle n'avait jamais pensé à le formuler ainsi, mais c'était la vérité la plus nue qu'elle eût

jamais exprimée. L'écriture n'était pas un passe-temps, ni une ambition, ni même une passion. C'était une bouée. Un radeau. Le seul rempart contre le néant qui menaçait de l'engloutir. Elle passa les deux jours suivants à peaufiner son premier chapitre. Pas celui de Lunariss l'héroïne — celui de Lunariss l'écrivaine. Le texte qu'elle allait offrir au monde, poser sur la place publique, exposer aux regards et aux jugements. Elle le relut dix fois. Vingt fois. Elle changea des mots, des virgules, des tournures de phrase. Elle supprima des paragraphes entiers, les réécrivit, les supprima à nouveau. Elle eut peur. Une peur panique, viscérale, qui lui nouait l'estomac et lui faisait trembler les doigts sur le clavier. C'était l'histoire de Lunariss la demi-elfe. *Lunariss n'avait jamais connu son père. Il était mort au combat, tué par une flèche empoisonnée, alors qu'elle n'avait que trois ans. Sa mère, une elfe des forêts du Nord, l'avait élevée seule dans la citadelle d'Argenthal, parmi les murs de pierre grise et les drapeaux déchirés par le vent.* « Tu ressembles à ton père », lui disait sa mère parfois, avec ce sourire triste qu'elle portait comme un vêtement de deuil. *Lunariss ne savait pas si c'était un compliment. Son père était un héros — on lui avait élevé une statue sur la place principale, une statue de bronze où il figurait en armure, l'épée levée vers le ciel. Mais les héros mouraient jeunes. Les héros laissaient derrière eux des*

femmes qui souriaient tristement et des enfants qui ne les connaissaient pas.

Elle voulait devenir paladin comme lui. Non pas parce qu'elle croyait aux idéaux des paladins — la justice, la lumière, la protection des faibles — mais parce que c'était la seule façon de le rejoindre. De comprendre qui il était. De découvrir si le sang qui coulait dans ses veines la destinait à la même gloire, ou à la même mort. L'entraînement commençait à l'aube. Les recrues se levaient avant le soleil, enroulaient leurs mains dans des bandelettes de cuir, et frappaient les mannequins de paille jusqu'à ce que leurs jointures saignent. Lunariss était la seule fille parmi eux. La seule demi-elfe. La seule dont le père figurait sur une statue de bronze, et dont la mère attendait chaque soir, une bougie à la main, que sa fille rentre vivante.

« Pourquoi tu fais ça ? » lui demanda un jour un garçon nommé Aldéric — un grand roux aux dents de cheval, qui était le plus fort de la brigade.

Lunariss ne répondit pas tout de suite. Elle détacha ses bandelettes de cuir et regarda ses mains. Elles tremblaient. Elles tremblaient toujours, après l'entraînement.

« Parce que je n'ai rien d'autre », dit-elle enfin.

Publier fut un acte de foi.

Céline — non, Lunariss — cliqua sur le bouton « Nouveau sujet ». Elle colla le texte qu'elle avait préparé. Relut une dernière fois. Son cœur battait si fort qu'elle entendait les pulsations dans ses tempes, un tambour sourd qui rythmait l'angoisse.

Elle aurait pu renoncer. Elle aurait pu fermer l'ordinateur, ranger le texte dans un dossier, et faire semblant que cette tentative n'avait jamais eu lieu. Personne n'aurait su. Personne ne l'aurait jugée. Elle serait restée Céline, la fille invisible du lycée professionnel, celle qui ne prenait aucun risque.

Mais quelque chose la poussa — peut-être la voix de Mathym, peut-être le souvenir de Madame Vilaro, peut-être cette petite flamme têtue qui refusait de s'éteindre malgré toutes les tempêtes. Elle cliqua sur « Publier ».

Le message apparut sur le forum, visible à tous. Un titre : « *Lunaris – Chapitre 1 – Le Serment du Matin* ». Un extrait. Une signature : *Lunaris*.

Elle resta un long moment à regarder l'écran. Les mots qu'elle avait écrits étaient là, figés, exposés. Elle ne pouvait plus les rattraper. Ils appartenaient au monde, maintenant. Des inconnus allaient les lire, les juger, peut-être les détruire.

Elle ferma l'ordinateur.

Elle n'y toucherait pas de la soirée. Peut-être pas de la semaine. Elle attendrait. Elle avait appris à attendre. La vie ne lui avait jamais rien donné sans qu'elle ait d'abord attendu, patienté, espéré contre toute raison.

Les heures qui suivirent furent les plus longues de sa vie.

Elle alla dîner en silence — des pâtes au beurre, réchauffées au micro-ondes, que sa mère avait

laissées sur la table avec un mot griffonné : « Je rentre tard. Victor dort chez un copain. » Céline mangea sans goût, les yeux fixés sur le mur de la cuisine, comptant les secondes qui la séparaient du moment où elle pourrait rouvrir l'ordinateur.

Elle se doucha. Se brossa les dents. Enfila son pyjama — un vieux t-shirt trop grand, souvenir d'un été passé avec son père, des années avant qu'il ne tombe malade. Elle s'allongea sur son lit, face au plafond, les mains croisées sur son ventre. L'ordinateur était posé sur son bureau. L'écran noir. Silencieux.

Elle aurait pu se lever. Elle aurait pu l'allumer. Mais elle ne le fit pas. Elle resta là, à regarder les fissures du plafond, à écouter le bourdonnement du réfrigérateur, à penser à Lunariss la demi-elfe et à Lunariss l'écrivaine.

« Parce que je n'ai rien d'autre. »

C'était vrai. Pour la demi-elfe comme pour elle. L'écriture était tout ce qu'elle avait. Tout ce qu'elle serait jamais.

Elle finit par s'endormir, épuisée, le visage encore tourné vers le bureau, vers cet ordinateur qui contenait son avenir — ou son échec. Elle ne savait pas lequel. Elle ne pouvait pas savoir.

Le lendemain matin, elle se réveilla avant l'aube. Le ciel était encore noir, les rues désertes, l'appartement silencieux. Sa mère n'était pas rentrée — elle avait dû s'endormir chez une amie, ou peut-être au travail, les heures supplémentaires

s'accumulaient depuis des mois. Victor n'était pas là non plus.

Céline était seule.

Elle s'assit devant l'ordinateur. Ses mains tremblaient en appuyant sur le bouton d'allumage. Le vieux portable mit une éternité à démarrer — le ventilateur qui bourdonnait, l'écran qui clignotait, le fond d'écran bleu qui finit par apparaître.

Elle ouvrit le navigateur. Se connecta au forum. Et là, dans la lumière blafarde de l'écran, elle vit les notifications.

Trois messages.

Trois réponses à son histoire.

La première : *« J'aime beaucoup le début. Hâte de lire la suite. »*

La deuxième : *« Lunar, c'est un personnage très attachant. J'adore la phrase "Parce que je n'ai rien d'autre". Ça m'a parlé. »*

La troisième, plus longue : *« Je suis prof de français à la retraite, et je dois dire que ton écriture m'a impressionnée. Tu as une maîtrise du rythme et des dialogues que je vois rarement chez les jeunes auteurs. Continue. Ne t'arrête pas. Tu as du talent. »*

Céline relut ces messages une dizaine de fois. Une inconnue. Un prof de français à la retraite. Des gens qui avaient pris le temps de lire ses mots, d'y réfléchir, d'y répondre.

Elle n'était plus invisible.

Lunar existait. Et Lunar avait une voix.

Elle se leva, alla se faire un café — un geste d'adulte qu'elle s'autorisait depuis peu — et revint

s'asseoir devant l'ordinateur. Il était six heures du matin. Le jour commençait à peine à poindre à l'horizon, une ligne de lumière rose entre les immeubles gris.

Elle ouvrit le dossier « Écriture en cours ». Cliqua sur « *Lunaris – Chapitre 2* ».

Une page blanche s'ouvrit.

Le curseur clignotait.

Elle posa ses doigts sur le clavier.

Et elle se mit à écrire.

Chapitre 15 : « J'attends la suite »

L'écran lumineux était devenu une fenêtre ouverte sur un monde que Céline n'avait jamais soupçonné. Ce matin-là, alors que le jour se levait à peine sur la banlieue grise, elle s'assit devant l'ordinateur avec la fièvre d'un enfant la veille de Noël — cette fièvre qu'elle n'avait pas ressentie depuis des années, depuis l'époque lointaine où elle croyait encore que la magie existait.

Le ventilateur bourdonna. L'écran clignota. Le fond bleu apparut, puis le navigateur, puis le forum.

Céline retint son souffle.

Six notifications.

Six.

Elle avait posté son premier chapitre la veille, dans un état de panique si intense qu'elle avait failli tout effacer avant même de cliquer sur « Publier ». Elle s'était forcée, s'était dit que le pire qui pouvait arriver était l'indifférence — et l'indifférence, elle connaissait. Elle en avait fait son manteau, sa carapace, sa raison de vivre dans l'ombre.

Mais ce n'était pas l'indifférence qui l'attendait.

La première notification était un commentaire d'un utilisateur nommé « BleuNuit » — la fille de Belgique avec qui elle avait échangé quelques messages. « *Lunaris ! J'ai adoré ton premier chapitre. L'héroïne est tellement... vraie. J'ai hâte de lire la suite.*

»

Céline sourit. BleuNuit était toujours enthousiaste, toujours généreuse dans ses éloges. C'était une amie, peut-être — ou du moins une connaissance bienveillante, une voix amie dans le tumulte du forum.

La deuxième notification venait d'un inconnu. « *Je suis tombé sur ton texte par hasard. Beau travail. L'ambiance est sombre mais pas désespérée. Continue.* » C'est la troisième qui la fit pleurer.

Le commentaire était long, plusieurs paragraphes, signé d'un pseudo qu'elle ne connaissait pas — « VieillePlume ». L'écriture était soignée, presque littéraire, comme si l'auteur du commentaire avait l'habitude d'écrire lui-même.

« *J'ai lu ton chapitre ce matin, avec mon café. Je ne m'attendais pas à être autant touché. La scène où Lunariss parle de son père — cette phrase : "Il était mort au combat, tué par une flèche empoisonnée" — m'a rappelé quelque chose de personnel. Mon père est mort quand j'avais ton âge. Pas d'une flèche, mais d'un cancer. La douleur est la même, je crois. Cette impression de vide, d'inachevé, de mots qu'on n'a jamais eu le temps de dire.*

Tu as réussi à mettre des mots sur quelque chose que je n'avais jamais réussi à exprimer. Merci pour ça. Merci pour ce texte. J'attends la suite avec impatience. »

Céline relut ce message une fois. Deux fois. Trois fois.

« *J'attends la suite.* »

Quelqu'un — un inconnu, quelque part en France, un être de chair et de sang qui avait perdu son

père comme elle avait perdu le sien — avait été touché par ses mots. Touché assez pour pleurer. Touché assez pour prendre le temps d'écrire un long commentaire. Touché assez pour *attendre la suite*.

Ses doigts tremblaient sur le clavier. Les larmes coulaient silencieusement sur ses joues, sans sanglots, sans bruit — ces larmes qu'elle retenait depuis si longtemps, ces larmes qu'elle n'avait jamais su verser pour son propre père.

Les autres commentaires étaient tout aussi précieux.

Un quatrième, plus court : « *Ton style est magnifique. On dirait du Anne Rice (c'est un compliment).* »

Céline ne connaissait pas Anne Rice — elle le découvrirait plus tard, plongerait dans ses romans gothiques avec une avidité dévorante — mais le compliment la fit rougir. On comparait son écriture à celle d'une vraie écrivaine. Une écrivaine publiée, reconnue, célèbre. C'était absurde, bien sûr. C'était disproportionné. Mais c'était *beau*.

Un cinquième, plus critique, mais bienveillant : « *Quelques petites maladresses dans les dialogues, mais l'ensemble est très prometteur. Travailles un peu tes transitions. Et surtout, ne lâche rien.* »

Ne lâche rien.

C'était ce que Madame Vilaro lui avait dit. C'était ce que son père lui avait dit, d'une certaine manière. C'était ce que cette inconnue sur Internet

lui disait maintenant. Comme si l'univers entier, soudain, se mettait d'accord pour lui murmurer la même chose : *continue, ne t'arrête pas, ce que tu fais a du sens.*

Le sixième commentaire était le plus simple, et peut-être le plus important.

« *J'ai pleuré. Merci.* »

Trois mots. Trois petits mots qui contenaient toute la magie du monde. Quelqu'un avait pleuré en lisant ses mots. Quelqu'un avait été ému, remué, transformé par ce qu'elle avait écrit.

Céline ferma les yeux. Elle revit son père, assis sur le canapé du salon, sa main posée sur l'accoudoir. Elle revit son sourire fatigué, ses yeux qui la regardaient comme si elle était la chose la plus précieuse au monde. Elle revit cette nuit où il était venu s'asseoir à côté d'elle, où il avait posé sa main sur son épaule, où il avait dit « *Ce que tu fais est important* ».

Aujourd'hui, elle comprenait enfin pourquoi. Ce n'était pas important pour elle. Ce n'était pas important pour sa mère, ou pour Victor, ou pour Madame Maunier. C'était important pour *eux*. Pour tous ces inconnus sur le forum, pour BleuNuit, pour VieillePlume, pour tous ceux qui liraient ses mots et se sentiraient moins seuls. L'écriture n'était pas une fuite. C'était un pont.

Elle passa l'après-midi entière à répondre aux commentaires.

Chaque réponse était un petit chef-d'œuvre d'humilité et de gratitude. Elle remerciait les lecteurs, prenait note des critiques, promettait de travailler ses transitions. À VieillePlume, elle écrivit un message plus long, plus personnel, où elle parlait de son propre père — de sa toux, de ses mains tremblantes, de cette dernière nuit où il était venu s'asseoir à côté d'elle.

VieillePlume répondit dans l'heure.

« Tu as de la chance d'avoir eu ce moment avec lui. Moi, je n'ai pas eu cette chance. Mon père est mort à l'hôpital, dans une chambre aseptisée, entouré de machines. Je n'étais pas là. J'ai toujours regretté de ne pas avoir été là. Alors garde ce souvenir. Il est précieux. »

Céline relut ce message et sentit son cœur se serrer. Elle n'avait pas été là non plus, quand son père était mort. Le téléphone avait sonné à six heures du matin. Sa mère avait décroché. Et tout avait basculé.

Elle ne regrettait pas, elle — elle n'avait pas eu le choix. Mais elle comprenait la douleur de VieillePlume, ce sentiment d'inachevé, cette impression d'avoir manqué le dernier rendez-vous. Elle écrivit : *« Je n'étais pas là non plus. Mais je crois qu'ils le savent. Qu'ils savent qu'on les aimait. Même sans les mots. Même sans les derniers adieux. »*

Ce soir-là, elle n'écrivit pas.

Elle relut les commentaires encore et encore, les yeux fatigués par l'éclat bleuté de l'écran, le cœur

gonflé d'une émotion qu'elle n'arrivait pas à nommer. Ce n'était pas de la fierté — elle avait trop souffert des humiliations de Madame Maunier pour se laisser aller à la vanité. Ce n'était pas de la joie non plus — la joie était une émotion trop vive, trop éphémère, pour survivre dans l'atmosphère confinée de sa chambre.

C'était autre chose. Une certitude. Une évidence.

Comme si tous ces messages — six petits paragraphes, six inconnus qui tendaient la main — venaient de confirmer quelque chose qu'elle avait toujours su au fond d'elle, sans jamais oser y croire.

Ses mots comptaient.

Elle comptait.

Elle n'était pas une anomalie, une rêveuse, une éternelle déçue de la vie. Elle était une écrivaine.

Une vraie. Et les écrivaines, cela existait — cela existait même si leur mère ne les comprenait pas, même si leurs professeurs les humiliaient, même si le monde les ignorait.

Elle existait.

Lunaris existait.

Et Lunaris avait des lecteurs.

Elle repensa à Madame Maunier, à ses commentaires acides, à son mépris affiché pour le « fantastique ». Et pour la première fois, elle ne ressentit ni colère ni tristesse — seulement une forme de pitié. Cette femme ne comprendrait jamais. Cette femme passerait sa vie à décourager des enfants, à étouffer des vocations, à nier la

beauté du monde parce qu'elle ne savait pas la voir.

C'était triste, en fin de compte. Plus triste que tout ce que Céline avait traversé.

Elle éteignit l'ordinateur, se leva, et s'approcha de la fenêtre.

Dehors, la nuit était tombée sur la banlieue. Les immeubles alignaient leurs fenêtres éclairées — des rectangles de lumière jaune, comme autant de petits théâtres où se jouaient des vies qu'elle ne connaîtrait jamais.

Mais quelque part, dans une de ces fenêtres, il y avait peut-être quelqu'un qui lisait son histoire.

Quelqu'un qui était ému par les mots de Lunariss.

Quelqu'un qui attendait la suite.

Cette pensée la réchauffa plus que n'importe quel feu.

Elle retourna s'asseoir devant son bureau, ralluma l'ordinateur, et ouvrit le chapitre deux.

L'écran était blanc. Le curseur clignotait. Les mots n'étaient pas encore là — mais ils viendraient. Ils viendraient parce qu'ils devaient venir. Parce qu'elle les écrirait. Parce que c'était tout ce qu'elle savait faire, et que c'était assez.

Elle écrivit la première phrase.

« Lunariss se réveilla avant l'aube, comme elle le faisait chaque matin depuis qu'elle avait prêté serment. »

La suite s'écrirait d'elle-même. Elle le savait maintenant. L'écriture n'était pas un combat, une lutte contre le vide et le silence. C'était une respiration. Une évidence. Une nécessité.

Et pour la première fois de sa vie, Céline comprit
que ce n'était pas une faiblesse.
C'était sa plus grande force.

Chapitre 16 : Double vie

Il y avait deux Céline.

La première était une jeune fille de quinze ans, assise au fond d'une salle de classe du lycée professionnel Jacques-Prévert. Elle portait des vêtements ternes — des pulls trop grands, des jeans décolorés, des chaussures usées jusqu'à la corde — et ses cheveux blonds ternissaient retombaient sur un visage que personne ne regardait jamais deux fois. Elle ne levait pas la main en cours. Elle ne participait pas aux discussions. Elle répondait aux questions des professeurs d'une voix si faible qu'ils devaient s'approcher pour l'entendre.

Ses notes étaient moyennes. Ni bonnes, ni mauvaises. Juste assez pour ne pas attirer l'attention. Juste assez pour qu'on la laisse tranquille.

Pendant les pauses, elle s'asseyait sur un banc près de la fenêtre du couloir, là où la lumière du jour était la plus faible, et elle ouvrait un livre — n'importe quel livre — pour faire croire qu'elle lisait. En réalité, elle pensait à autre chose. Elle pensait à Lunariss. À la suite du chapitre. À ce que BleuNuit allait dire du nouveau passage.

Les autres filles ne lui parlaient plus. Elles avaient essayé, au début, par politesse ou par curiosité, mais elles avaient vite compris que cette fille silencieuse ne leur apporterait rien. Pas de secrets échangés, pas de fous rires, pas de commérages.

Rien qu'une présence discrète, presque fantomatique, qui glissait entre elles sans jamais s'arrêter.

« Elle est bizarre, cette Céline », avait dit une fois la fille aux cheveux blonds décolorés. « Toujours dans ses pensées. On dirait qu'elle est pas là. »

Pas là. C'était vrai, d'une certaine manière. La Céline du lycée professionnel n'était qu'une enveloppe, un corps qu'elle laissait traverser les heures en pilote automatique. La vraie Céline était ailleurs. La vraie Céline s'appelait Lunaris.

La seconde Céline naissait chaque soir, quand la porte de sa chambre se refermait et que l'écran de l'ordinateur s'allumait dans l'obscurité.

C'était une autre personne. Plus audacieuse, plus vivante, plus *vraie*. Ses doigts couraient sur le clavier avec une aisance que la Céline diurne n'aurait jamais osé imaginer. Les mots venaient d'eux-mêmes, se déployaient sur la page blanche comme des fleurs sous la pluie. Elle n'avait pas à les chercher. Ils étaient là, en elle, depuis toujours — patients, silencieux, attendant leur heure.

Elle publiait régulièrement, maintenant. Un chapitre par semaine, parfois deux. Lunaris grandissait, apprenait, souffrait, aimait. L'héroïne demi-elfe était devenue une amie intime, une confidente, une sœur d'armes. Chaque mot que Céline écrivait la rapprochait un peu plus d'elle-même — ou du moins de ce qu'elle aurait voulu être.

La communauté grandissait aussi. Ce n'était pas la célébrité — loin de là — mais quelques dizaines de lecteurs fidèles, qui commentaient chaque chapitre, qui envoyaient des messages d'encouragement, qui discutaient entre eux des théories sur la suite de l'histoire. Il y avait « BleuNuit », toujours enthousiaste, toujours présente. « VieillePlume », l'ancien professeur de français à la retraite, dont les critiques étaient toujours justes et bienveillantes. « CorbeauSolitaire », dont les histoires sombres continuaient de la fasciner. « LuneRousse », qui écrivait des contes pour ses enfants et qui lui avait envoyé un message privé pour lui dire que sa fille adolescente adorait Lunar.

Et d'autres encore. Des pseudos qu'elle reconnaissait au premier coup d'œil. Des habitués. Des amis.

Céline — Lunar — se lia particulièrement avec deux personnes.

La première était « BleuNuit », bien sûr. La fille de Belgique, qui avait le même âge qu'elle et qui vivait la même double vie. Le jour, BleuNuit s'appelait Océane et suivait des cours dans un lycée général de Charleroi. Ses parents ne croyaient pas en son talent. Ses professeurs trouvaient qu'elle écrivait « trop », qu'elle « se prenait pour une autre ». Alors elle écrivait la nuit, elle aussi, dans le secret de sa chambre, pour des inconnus sur Internet.

Elles échangèrent des messages privés, d'abord. Puis des emails. Puis, un soir, Océane lui proposa de s'appeler.

« J'ai peur », avait avoué Céline. « Je ne sais pas quoi dire. »

« Moi non plus », répondit Océane par message. « Mais on va apprendre. Ensemble. »

Elles s'appelèrent le dimanche suivant. La voix d'Océane était plus grave que ce que Céline avait imaginé, avec un léger accent belge qui rendait chaque mot plus doux, plus chantant. Elles parlèrent pendant deux heures — de tout, de rien, des cours, des profs, des parents, des garçons (Céline n'avait rien à dire sur ce sujet, Océane non plus), de l'écriture, des personnages, de cette sensation étrange de ne pas être à sa place dans le monde réel.

« Tu crois qu'un jour on sera publiées ? » demanda Océane.

« Je ne sais pas, répondit Céline. Mais même si on ne l'est jamais, on aura essayé. On aura écrit. On aura existé pour quelqu'un. C'est déjà beaucoup, non ? »

Océane resta silencieuse un long moment. « Oui, dit-elle enfin. C'est déjà beaucoup. »

La deuxième personne était « CorbeauSolitaire ».

Un garçon plus âgé — dix-huit ans, peut-être dix-neuf — qui vivait dans le sud de la France et dont l'écriture était si sombre qu'elle donnait parfois des cauchemars à Céline. Ils ne s'étaient jamais

appelés. Leurs échanges restaient strictement textuels, strictement littéraires.

Mais il y avait entre eux une complicité étrange, presque magnétique, comme si leurs âmes blessées s'étaient reconnues à travers les mots.

CorbeauSolitaire écrivait des histoires de mort, de deuil, de fantômes. Céline les lisait avec une fascination mêlée d'effroi, et ses propres textes s'en trouvaient transformés — plus profonds, plus sombres, plus *vrais*.

« Tu as lu mon dernier chapitre ? » lui demanda-t-elle un soir.

« Oui, répondit-il. La scène où Lunarès parle à la tombe de son père... Ça m'a rappelé quelque chose.

»

« Quoi ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Le message mit plusieurs minutes à arriver, comme s'il avait hésité, comme s'il avait cherché les mots.

« Mon père est en vie. Mais il est comme mort pour moi. Alcoolique. Violent. J'ai quitté la maison à seize ans. Ta Lunarès, elle a de la chance d'aimer son père. Moi, je ne sais même pas si je l'aime. »

Céline relut ce message plusieurs fois. Son cœur se serra. Elle pensa à son propre père, à ses mains tremblantes, à sa voix rauque, à cette dernière nuit où il était venu s'asseoir à côté d'elle. Elle avait eu de la chance, en effet. Une chance qu'elle n'avait jamais mesurée.

« Tu peux écrire sur lui, répondit-elle. L'écriture, ça aide. Ça transforme la douleur en quelque chose de supportable. »

« Je sais, répondit CorbeauSolitaire. C'est pour ça que j'écris. Pour ne pas devenir lui. »

Internet devint un refuge émotionnel, une seconde maison peuplée d'âmes sœurs.

Céline s'y connectait dès qu'elle le pouvait — le matin avant le lycée, pendant les pauses, le soir jusque tard dans la nuit. Elle lisait les histoires des autres, commentait, encourageait. Elle postait les siennes, attendait les réactions, discutait avec ses lecteurs. Le forum « Plumes Vagabondes » était devenu son vrai lieu de vie — plus réel que le lycée professionnel, plus chaleureux que l'appartement familial.

Elle y trouvait ce qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs : de la reconnaissance, de l'écoute, de l'amitié. Des gens qui la lisaient vraiment, qui la comprenaient sans qu'elle ait besoin d'expliquer, qui la voyaient telle qu'elle était — ou du moins telle qu'elle voulait être.

Un soir, elle reçut un message privé d'une utilisatrice qu'elle ne connaissait pas. « Salut Lunar. Je voulais te dire que ton histoire m'a sauvée. J'allais très mal, ces derniers temps. Je pensais à des choses terribles. Et puis j'ai découvert Lunar, et j'ai compris que je n'étais pas seule. Merci. Merci d'exister. »

Céline pleura longtemps devant ce message. Pas de tristesse. Pas de joie non plus. Une émotion plus complexe, plus profonde, qu'elle n'arrivait pas à nommer. Un mélange de fierté, d'humilité, de gratitude, de terreur aussi — la terreur de ne pas être à la hauteur, de décevoir, de trahir cette confiance qu'on lui accordait.

Mais au fond, il y avait autre chose. Une certitude. Une évidence.

Elle avait trouvé sa place.

Elle n'était plus l'enfant invisible de la bibliothèque, plus l'adolescente silencieuse du collège, plus l'élève transparente du lycée professionnel. Elle était Lunar. Lunar l'écrivaine, Lunar la conteuse, Lunar celle qui faisait pleurer des inconnues sur Internet et qui, d'une certaine manière, les sauvait.

C'était étrange de penser cela. Sauver. Elle, une fille de quinze ans, qui n'arrivait même pas à sauver elle-même.

Mais peut-être que c'était comme ça que ça marchait. Peut-être qu'on sauvait les autres pour apprendre à se sauver soi-même.

Peut-être que l'écriture n'était rien d'autre que cela — une bouée qu'on jetait à la mer, sans savoir si quelqu'un la rattraperait, sans savoir si on la rattraperait soi-même.

La double vie de Céline s'organisa en un équilibre précaire.

Le jour, elle était l'élève modèle — discrète, appliquée, invisible. Elle rendait ses devoirs à temps, obtenait des notes moyennes, et répondait aux questions des professeurs d'une voix neutre, sans enthousiasme, sans rébellion. Elle avait appris à faire ce qu'on attendait d'elle. À ne pas se faire remarquer. À survivre.

La nuit, elle devenait Lunariss. La vraie. Celle qui écrivait des histoires de paladins et de démons, de père mort et de quête impossible. Celle qui avait des amis en Belgique et dans le sud de la France, qui recevait des commentaires élogieux, qui comptait pour quelqu'un.

Elle ne savait pas combien de temps cet équilibre durerait. Elle ne savait pas si elle pourrait continuer à mentir à sa mère, à faire semblant de dormir quand l'ordinateur était allumé, à cacher ses cahiers sous son lit — toujours sous son lit, comme au premier jour.

Mais pour l'instant, cela suffisait.

Pour l'instant, elle avait ce qu'elle n'avait jamais eu : une place.

Un endroit où elle comptait vraiment.

Un endroit où elle pouvait être elle-même.

Chapitre 17 : Les nuits blanches

Les nuits n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Autrefois, elles s'étiraient comme des couvertures trop lourdes, épaisses d'insomnie et de pensées noires, peuplées de souvenirs de son père et de regrets qu'elle n'arrivait pas à dissoudre. Céline les traversait alors avec difficulté, comptant les heures jusqu'au matin, écoutant les bruits de l'appartement endormi, espérant que le sommeil viendrait enfin la délivrer.

Maintenant, les nuits étaient trop courtes.

La lampe halogène éclairait son bureau tard — très tard. Parfois jusqu'à deux heures, trois heures.

Parfois jusqu'à ce que le ciel pâlisse à l'horizon et que les premiers oiseaux se mettent à chanter dans l'arbre rachitique planté devant l'immeuble. Céline écrivait. Elle écrivait sans s'arrêter, comme si s'arrêter briserait quelque chose d'essentiel, comme si les mots étaient une digue fragile retenant un flot qui menaçait de tout emporter.

Ses doigts couraient sur le clavier de son vieil ordinateur — cet ordinateur gris aux touches jaunies, dont le ventilateur bourdonnait comme un bourdon prisonnier. L'écran bleuté éclairait son visage pâle, creusait les cernes sous ses yeux, soulignait la fatigue qui s'accumulait semaine après semaine.

Mais elle ne pouvait pas s'arrêter.

L'écriture était devenue une obsession. Une nécessité. Une faim dévorante que rien d'autre ne

pouvait apaiser. Le jour, au lycée professionnel, elle pensait aux mots qui l'attendaient, aux phrases qu'elle n'avait pas encore écrites, aux dialogues entre Lunaris et ses compagnons qui tournaient en boucle dans sa tête comme des refrains entêtants. Elle écrivait sur ses cahiers, pendant les cours. Elle écrivait dans la marge de ses feuilles de comptabilité, au dos de ses devoirs de dactylographie. Les professeurs l'avaient remarquée, bien sûr — comment ne l'auraient-ils pas remarquée ? — mais ils ne disaient rien. C'était une élève discrète, polie, qui rendait ses travaux à temps. Une élève moyenne, sans histoires. Si elle préférait écrire des histoires plutôt que d'écouter les explications sur la gestion des factures, c'était son problème. Tant que les résultats étaient là, ils fermaient les yeux.

Parfois, Madame Ledoux — la professeure principale, cette femme aux cheveux gris et au regard las — l'appelait à son bureau après les cours.

« Céline, tes notes baissent. Surtout en comptabilité. Tu as des difficultés ? »

« Non, madame. »

« Tu passes trop de temps sur ton ordinateur, peut-être ? Tu sais que les jeux et les réseaux sociaux... »

« Ce ne sont pas des jeux, madame. J'écris. »

Madame Ledoux la regardait alors avec une expression indéchiffrable — un mélange d'incompréhension, de pitié, et peut-être d'une

forme lointaine de nostalgie. Une autre époque, une autre vie, où elle aussi avait peut-être eu des rêves. Avant que la réalité ne les écrase.

« C'est bien, finissait-elle par dire. Mais la comptabilité, c'est important aussi. Pour ton avenir. »

Pour ton avenir. Céline acquiesçait, sortait du bureau, et se promettait d'écrire encore plus cette nuit. Parce que la comptabilité n'était pas son avenir. Parce que son avenir, c'était Lunaris. C'était les mots. C'était ces mondes qu'elle construisait pierre par pierre, nuit après nuit, dans l'éclat blafard de l'écran lumineux.

Sa mère ne remarquait rien.

Ou peut-être remarquait-elle, mais ne disait rien. Par lassitude, par indifférence, par cet épuisement chronique qui la rendait aveugle à tout ce qui n'était pas urgent et nécessaire. Céline mangeait à peine — quelques bouchées, vite avalées, vite oubliées. Elle maigrissait, mais qui le voyait ? Ses pulls trop grands cachaient tout, et sa mère avait depuis longtemps cessé de la regarder vraiment.

« Tu devrais te coucher plus tôt », disait parfois Victor, sur le seuil de sa chambre, avec cette voix faussement désinvolte des grands frères qui ne savent pas comment dire qu'ils s'inquiètent.

« Je n'ai pas sommeil », répondait Céline sans lever les yeux de l'écran.

Victor haussait les épaules et partait. Il avait ses propres nuits, ses propres insomnies, ses propres

secrets d'adolescent. La mort de leur père les avait séparés, lui aussi, l'avait jeté dans une solitude différente, faite de jeux vidéo et de musiques trop fortes, de filles rencontrées sur Internet et de promesses qu'il ne tiendrait jamais. Ils étaient deux étrangers vivant sous le même toit. Deux fantômes hantant le même appartement. Deux enfants qui auraient dû s'aimer, se soutenir, se comprendre — et qui ne savaient plus comment. Céline écrivait. C'était plus facile. Plus sûr. Les mots ne trahissaient pas. Les mots ne mouraient pas. Les mots restaient.

L'histoire de Lunaris avançait, mais elle n'était plus la seule.

D'autres histoires naissaient, proliféraient, s'entrecroisaient. Des contes, des nouvelles, parfois des poèmes. Céline écrivait dans tous les genres, explorait tous les territoires, s'aventurait sur des terrains qu'elle n'avait jamais osé aborder. Mais son cœur restait fidèle à la fantasy.

La fantasy, c'était sa patrie. Sa terre d'origine. Le seul endroit au monde où elle se sentait à sa place. Dans ces mondes imaginaires, tout était possible. Les morts pouvaient parler. Les démons pouvaient être des amis. Les petites filles invisibles pouvaient devenir des héroïnes. Les règles du monde réel — ces règles absurdes, cruelles, qui faisaient que les mères préféraient leurs fils, que les professeurs humiliaient leurs élèves, que les pères mouraient

trop tôt — ces règles n'avaient plus cours. Ici, dans les royaumes de papier et d'encre, c'était *elle* qui décidait.

Elle écrivit une histoire sur une jeune fille qui pouvait traverser les miroirs pour entrer dans les rêves des autres. Elle écrivit une autre histoire sur un royaume où la mémoire était une marchandise qu'on achetait et qu'on vendait au marché noir.

Elle écrivit une troisième histoire sur une sorcière qui avait perdu ses pouvoirs et devait apprendre à vivre comme une mortelle.

Chaque histoire était un fragment d'elle-même. Un morceau de son âme qu'elle découpait, polissait, offrait au monde. Elle ne savait pas si ces textes étaient bons — elle n'arrivait plus à juger, à force de les relire et de les réécrire. Mais elle savait qu'ils étaient *vrais*. Vrais comme elle ne l'avait jamais été dans sa vie réelle.

Sur le forum, les lecteurs suivaient. Certains préféraient Lunarix, d'autres étaient venus pour les nouvelles. Il y avait des habitués, des fidèles, des gens qui postaient dès qu'elle publiait quelque chose — même un simple texte de quelques paragraphes.

« Tu devrais écrire un recueil », lui suggéra BleuNuit dans un message privé. « Tes nouvelles sont magnifiques. Et puis, tu as tellement de talent. Vraiment. »

Céline sourit devant l'écran. Un recueil. L'idée lui semblait absurde, presque prétentieuse. Elle, un recueil ? Elle, qui tapait ses textes sur un vieil

ordinateur gris, dans une chambre d'adolescente oubliée, sous une lampe halogène qui menaçait de griller d'un jour à l'autre ?

Mais peut-être qu'un jour... Peut-être...

Elle rangea cette pensée dans un coin de sa tête, avec toutes les autres promesses qu'elle se faisait à elle-même. Un jour, elle quitterait cette chambre. Un jour, elle ferait ce qu'elle voulait. Un jour, elle serait écrivaine — vraiment écrivaine, publiée, lue, reconnue.

En attendant, il y avait la nuit. Et les mots. Et cette fatigue qui s'accumulait dans ses os comme une poudre fine, et qu'elle refusait d'écouter.

Les nuits blanches se succédèrent.

Une, deux, trois. Puis une semaine entière où elle ne dormit que quelques heures, par à-coups, la tête posée sur le clavier, réveillée en sursaut par un bruit ou par la lumière du jour qui filtrait à travers les stores. Ses cernes s'étaient creusés, ses traits s'étaient tirés, et son corps tout entier semblait crier à l'aide — mais son esprit continuait, obstiné, comme un cheval fou qui a senti le vent de la liberté.

Elle négligea ses études. Pas volontairement — elle n'avait rien contre les études, rien contre la comptabilité ou la gestion administrative — mais il y avait plus urgent. Toujours plus urgent. Une phrase à terminer. Un chapitre à peaufiner. Une réponse à envoyer à BleuNuit, qui l'attendait.

La dernière fois qu'elle avait ouvert un manuel remontait à plusieurs jours. Ses devoirs étaient rendus en retard, bâclés, à moitié vides. Les professeurs commençaient à s'inquiéter — vraiment, cette fois — mais leurs remarques glissaient sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard.

« Céline, il faut te ressaisir. »

« Oui, madame. »

« Céline, tu es en train de gâcher ton année. »

« Oui, monsieur. »

Elle acquiesçait, polie, distante, déjà ailleurs. Déjà dans la Forêt des Murmures. Déjà aux côtés de Lunaris, qui combattait son dragon intérieur pendant qu'elle, Céline, combattait le sien.

Une nuit, alors qu'elle écrivait depuis six heures d'affilée et que ses yeux la brûlaient à force de fixer l'écran, elle s'arrêta soudain.

Ses doigts étaient raides. Ses poignets lui faisaient mal. Son dos était courbé, noué, comme un vieux chêne tordu par le vent. La lampe halogène bourdonnait — ce bourdonnement familier, presque musical, qui l'accompagnait depuis si longtemps qu'elle l'avait oublié.

Elle se leva. Ses jambes tremblaient. Elle s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau.

Dehors, la ville dormait. Les immeubles alignaient leurs fenêtres éteintes. Le ciel était dégagé, constellé d'étoiles qu'elle n'avait pas vues depuis des mois. Il faisait froid — le froid humide de la

banlieue parisienne, qui pénètre les os et ne les quitte plus.

Elle pensa à son père. À ses mains tremblantes. À sa voix qui disait « C'est bien » en regardant ses dessins. Que penserait-il d'elle, s'il la voyait maintenant ? Serait-il fier ? Inquiet ? Déçu ?

Elle ne saurait jamais.

Elle retourna s'asseoir devant l'ordinateur. L'écran était resté allumé, la page blanche toujours ouverte, le curseur toujours clignotant — patient, éternel, comme une promesse.

Ses doigts retrouvèrent le clavier.

Elle n'avait pas fini. Elle n'aurait jamais fini.

L'écriture n'avait pas de fin — pas de véritable fin, pas de mot qui clôture définitivement l'histoire.

Chaque réponse ouvrait une nouvelle question.

Chaque solution amenait un nouveau problème.

Chaque fin n'était qu'un début déguisé.

Peut-être que c'était cela, la vie. Une histoire sans fin. Une phrase après l'autre, une page après l'autre, jusqu'à ce que le cœur s'arrête.

En attendant, il fallait écrire.

Elle écrivit.

Chapitre 18 : Le bac sans passion

Le jour des résultats, Céline ne ressentit rien. Elle était seule devant l'ordinateur, comme elle l'avait été pour toutes les choses importantes de sa vie. La page du rectorat mit une éternité à charger — le vieux portable grésillait, l'écran clignotait — et soudain les chiffres apparurent, blancs sur fond bleu. 12,47 de moyenne. Mention assez bien. Le bac professionnel, filière secrétariat, était dans sa poche.

Elle resta un long moment à contempler ces chiffres sans parvenir à y croire. Des années de cours ennuyeux, de dactylographie mécanique, de comptabilité sans âme. Des années à se lever tôt, à traverser la ville grise, à s'asseoir au fond des salles de classe en espérant que personne ne la remarquerait. Des années à faire semblant, à cocher les cases, à répondre aux exigences d'un système qui ne l'avait jamais comprise.

Et voilà. C'était fini. Elle avait un bac.

Elle pensa appeler sa mère, mais sa mère était au travail. Elle pensa prévenir Victor, mais Victor était sorti avec des amis. Elle pensa envoyer un message à Océane, ses doigts survolèrent le clavier, puis se retirèrent.

À quoi bon ? Ce bac, elle ne le devait qu'à elle-même. Personne ne l'avait encouragée. Personne ne l'avait aidée à réviser. Personne ne l'avait félicitée pour ses efforts, ses sacrifices, ces nuits où elle aurait dû dormir et où elle écrivait plutôt. Ce

bac, elle l'avait gagné seule, dans l'indifférence générale.

Comme tout le reste.

Elle ferma l'ordinateur. Dans la chambre, le silence était absolu — ce silence qu'elle connaissait si bien, ce silence des jours sans importance, des heures qui s'écoulaient sans laisser de traces. Les boîtes à chaussures étaient toujours sous son lit. Le carnet noir était toujours sur son bureau. Rien n'avait changé, et pourtant tout était différent.

Elle avait dix-sept ans. Elle avait son bac. Et elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire de sa vie.

Sa mère apprit la nouvelle par SMS.

Céline lui avait envoyé un message, banal, presque honteux : « *Bac obtenu. Mention assez bien.* » La réponse arriva deux heures plus tard, lapidaire : « *Félicitations. On en parlera ce soir.* »

On en parlera ce soir. C'était la phrase rituelle, celle qui précédait toujours les conversations importantes — ou du moins celles que sa mère jugeait importantes. Céline savait ce que cela voulait dire. Sa mère allait lui parler d'avenir. De travail. De « vrai métier stable ».

Elle passa l'après-midi à errer dans l'appartement, à ranger des choses qui n'avaient pas besoin d'être rangées, à faire le vide dans sa tête. Les heures s'écoulaient avec cette lenteur particulière des après-midis d'été, quand l'air est lourd et que le temps semble retenir son souffle.

Victor rentra vers six heures. Il jeta son sac sur le canapé, ouvrit le frigo, sortit une canette de soda. « Paraît que t'as eu ton bac », dit-il sans la regarder.

« Ouais. »

« Bien joué. »

C'était tout. Pas de « félicitations », pas de « je suis fier de toi ». Juste « bien joué », lâché comme on lâche une politesse, un automatisme social sans conséquence. Victor repartit dans sa chambre, la canette à la main, et Céline entendit la musique se mettre en route derrière la porte fermée — une musique qu'elle ne connaissait pas, des sons électroniques et des voix déformées.

Elle resta seule dans le salon. La télévision était éteinte. Les stores étaient baissés. La lumière du jour filtrait à travers les lamelles, découpant l'ombre en fines tranches blondes.

Céline pensa à son père. À ce qu'il aurait dit, s'il avait été là. Peut-être aurait-il préparé un petit gâteau. Peut-être l'aurait-il emmenée au restaurant, comme il le faisait autrefois pour les bonnes notes. Peut-être lui aurait-il simplement souri, de ce sourire silencieux qu'il avait, qui disait tout sans avoir besoin de mots.

Mais il n'était pas là. Il n'avait pas été là depuis cinq ans. Et son absence, ce soir-là, pesait plus lourdement que jamais.

La conversation du soir eut lieu dans la cuisine, autour d'un plat de pâtes réchauffées que sa mère avait acheté chez le traiteur asiatique du coin.

L'odeur de la sauce soja flottait dans l'air, se mêlait à celle du tabac froid.

Sa mère avait les traits tirés, fatigués. Ses cheveux grisonnants étaient attachés en queue-de-cheval, et ses yeux — ces yeux qui ne regardaient plus rien vraiment — fixaient l'assiette de Céline plutôt que son visage.

« Alors, ce bac. »

« Oui. »

« Tu vas postuler pour des emplois. »

Ce n'était pas une question. C'était un ordre, enrobé dans une phrase anodine, déposé sur la table comme on dépose une facture qu'il faudra bien payer.

« Je pensais... peut-être continuer mes études. Une licence, quelque chose comme ça. »

Sa mère leva les yeux. Pour la première fois de la soirée, leurs regards se croisèrent. Ceux de sa mère étaient durs, méfiants, comme si Céline venait de prononcer une phrase obscène.

« Continuer tes études ? Avec quoi ? Je n'ai pas l'argent pour ça. »

« Il y a des bourses. »

« Les bourses, c'est pour ceux qui réussissent. Toi, t'as un bac pro. C'est déjà bien. T'as pas besoin de plus. Ce qu'il te faut, c'est un travail. Un vrai. Avec un salaire à la fin du mois. »

Céline sentit la colère monter en elle — une colère froide, ancienne, qu'elle avait réprimée si longtemps qu'elle ne la reconnaissait presque plus.

« Ce n'est pas ce que je veux. »

Sa mère posa sa fourchette. Le bruit du métal sur la porcelaine résonna dans la cuisine comme un coup de feu.

« Tu crois que je veux ce que je fais ? Tu crois que j'ai choisi d'être assistante de gestion dans une boîte de plomberie ? » Sa voix tremblait, non d'émotion, mais de cette fatigue accumulée qui cherche une soupape. « La vie, ce n'est pas ce qu'on veut. C'est ce qu'on peut. Ton père, il voulait être menuisier. Tu sais ce qu'il a fait ? Un entrepôt. Trente-cinq ans dans un entrepôt. Parce qu'il fallait nourrir sa famille. Parce qu'il fallait payer le loyer. »

Les mots s'étaient précipités, s'étaient heurtés, s'étaient brisés. Sa mère se tut. Elle alluma une cigarette, les mains tremblantes, et aspira une longue bouffée.

Céline ne répondit rien. Elle regarda ses pâtes refroidir dans l'assiette. La sauce s'épaississait, formait une pellicule à la surface.

« Je vais chercher du travail », dit-elle enfin. Sa mère hocha la tête. La conversation était terminée.

Les jours suivants, Céline envoya des dizaines de CV.

Secrétariat, accueil, assistance administrative, gestion — tous les mots qui résumaient ce qu'elle ne voulait pas être, toutes les cases qu'elle cochant sans y croire. Les lettres de motivation étaient des exercices de style déprimants, des mensonges polis

sur son « enthousiasme », sa « rigueur », sa « capacité à travailler en équipe ».

Elle n'était enthousiaste à l'idée de rien. Elle n'était rigoureuse que dans l'écriture de ses histoires. Et la seule équipe avec laquelle elle savait travailler était celle de Lunariss, Mathym, et tous les personnages qui peuplaient ses nuits.

Les réponses tardèrent à venir. Puis vinrent les refus. Polis, stéréotypés, anonymes. « *Nous avons été sensibles à votre candidature...* » — phrase d'ouverture qui ne trompait personne, qui précédait toujours le « mais » fatal. « *...mais nous avons sélectionné un profil plus adapté.* »

Elle décrocha finalement un entretien dans une petite entreprise de maintenance industrielle. Un entretien. Pas un emploi. Juste la possibilité d'en obtenir un.

La femme qui la reçut s'appelait Madame Vasseur. Elle avait une cinquantaine d'années, des cheveux châtons coupés au carré, et le regard efficace des femmes qui n'ont pas de temps à perdre. Son bureau était propre, anonyme, fonctionnel — exactement ce à quoi Céline devait s'attendre pour le restant de ses jours.

« Alors, Céline, racontez-moi votre parcours. »

Céline raconta. Le bac pro. Les stages. Les compétences acquises. Les mots étaient là, prêts, qu'elle avait répétés devant son miroir la veille au soir, pendant que Lunariss l'attendait dans l'ordinateur éteint.

Madame Vasseur écoutait, hochait la tête, notait des choses sur un bloc. Parfois, elle posait une question — sur la disponibilité, la mobilité, les prétentions salariales. Des questions sans âme, des réponses sans âme.

« Vous avez d'autres activités, à côté ? De la danse, du sport, quelque chose comme ça ? »

Céline hésita. Elle aurait pu dire « l'écriture ». Elle aurait pu dire « je suis Lunariss, j'ai des lecteurs sur Internet, mes histoires font pleurer des inconnues ». Elle aurait pu dire « j'ai un univers entier dans ma tête, des royaumes et des personnages, et parfois je crois qu'ils sont plus réels que tout ce qui m'entoure ».

Elle dit : « Non, rien de particulier. »

Madame Vasseur sourit. Un sourire professionnel, mécanique, qui ne dévoilait rien.

« On vous rappelle. »

On ne la rappela pas.

Céline n'en fut pas surprise. Une partie d'elle, même, en fut presque soulagée. Travailler dans ce bureau, sous la lumière fluorescente, à taper des lettres que personne ne lirait — cette perspective lui semblait plus terrible que n'importe quelle histoire de fantasy, plus effrayante que les démons et les forêts hantées.

Elle continua d'envoyer des CV. Continua d'avoir des entretiens. Continua d'essuyer des refus.

Chaque jour, un peu plus, le sentiment d'échec

s'installait en elle, comme une marée lente qui montait, inexorable.

Elle avait dix-sept ans. Elle avait un bac professionnel. Et elle n'était rien.

Ses camarades de classe — ces filles qui parlaient de garçons et de maquillage — avaient, pour la plupart, trouvé du travail. Certaines étaient secrétaires dans des cabinets médicaux. D'autres assistantes dans des PME. Une ou deux avaient même réussi à entrer en BTS.

Céline, elle, attendait.

La nuit, elle écrivait. C'était la seule chose qu'elle sache encore faire. Les mots venaient toujours — plus nombreux, plus noirs, plus désespérés.

Lunaris avait perdu son père, perdu sa quête, perdu tout espoir. Elle errait maintenant dans des ruines, parmi les ombres de ce qui aurait pu être.

« Pourquoi continuer ? » demanda Mathym.

Lunaris ne répondit pas tout de suite. Elle regardait les ruines de la citadelle, ces pierres noircies par le feu, ces drapeaux déchirés qui pendaient comme des linges sales.

« Parce que m'arrêter serait accepter que tout cela n'a jamais eu de sens », dit-elle enfin.

« Et est-ce que cela a un sens ? »

Elle haussa les épaules. Un geste de lassitude, d'épuisement, presque d'abandon.

« Je ne sais pas. Mais tant que j'avance, je peux encore espérer le trouver. »

Céline relut ces lignes, et quelque chose en elle se brisa un peu plus. Lunaris parlait pour elle.

Lunaris vivait sa vie, portait ses fardeaux, avançait dans l'obscurité sans savoir où elle allait. Elle sauvegarda le fichier. Éteignit l'ordinateur. Dans le noir de sa chambre, les boîtes à chaussures veillaient, vingt-trois tombes de papier, vingt-trois histoires qui ne sortiraient jamais. Demain, elle enverrait d'autres CV. Demain, elle aurait d'autres entretiens. Demain, elle serait toujours cette fille au bac pro, cette fille sans avenir, cette fille dont personne ne voulait. Mais ce soir, elle était Lunaris. Ce soir, elle avait écrit. Ce soir, elle avait encore tenu debout. C'était peu. C'était tout. C'était assez pour continuer.

Chapitre 19 : Les petits boulots

Le monde des adultes ressemblait à un couloir gris sans fin.

Céline le découvrit au cours de ces mois qui suivirent l'obtention de son bac — une succession de bureaux anonymes, de photocopieurs bruyants, d'écrans d'ordinateur qui projetaient leur lumière blafarde sur des visages fatigués. Elle enchaîna les contrats : intérim, CDD, stages non rémunérés. Secrétaire ici, assistante là, standardiste ailleurs. Des emplois qu'elle acceptait par désespoir, qu'elle exerçait avec résignation, et qu'elle quittait sans regret quand l'occasion se présentait — ou quand l'occasion ne se présentait pas, quand le contrat prenait fin, quand on la remerciait d'un geste vague et qu'on la remplaçait par une autre jeune fille tout aussi invisible.

Le premier fut dans un cabinet d'assurances, au cœur de la zone industrielle. Des bureaux en open-space où les employés parlaient à voix basse, comme s'ils craignaient de déranger les fantômes qui hantaient les lieux. Sa mission : classer des dossiers. Des milliers de dossiers. Des dossiers jaunis, poussiéreux, qui sentaient le renfermé et l'ennui. Elle les rangeait par ordre alphabétique, par numéro de client, par date d'expiration. Ses doigts couraient sur les étiquettes, ses yeux lisaient les noms sans les voir, son esprit était ailleurs — toujours ailleurs.

À midi, elle s'asseyait sur un banc devant l'entrepôt d'en face, sortait un sandwich de son sac, et ouvrait son carnet noir. Elle écrivait. Des fragments, des bribes, des dialogues entre Lunariss et Mathym qui lui venaient comme des reflets d'un monde meilleur. Les employés du cabinet la regardaient parfois, de l'autre côté de la baie vitrée, et devaient se demander ce que cette jeune fille silencieuse pouvait bien griffonner avec tant d'ardeur.

Elle n'aurait pas su le leur dire. L'écriture était devenue une fonction vitale, comme respirer ou boire. Une nécessité. Une obsession. La seule chose qui la maintenait en vie alors que les jours défilaient, monotones, interchangeables, vides.

Le deuxième emploi fut dans une petite PME de plomberie — une ironie du sort, puisque sa mère travaillait dans une entreprise similaire. L'odeur du bureau était un mélange de café froid, de cigarettes et de colle à tuyaux. Son patron, un homme d'une cinquantaine d'années nommé Monsieur Leroy, avait la voix forte et les mains calleuses. Il ne la regardait jamais dans les yeux quand il lui parlait.

« Céline, vous allez gérer les factures. Les appels. Les devis. Rien de compliqué. »

Rien de compliqué. C'était la litanie des petits boulots. Rien de compliqué. Rien d'exigeant. Rien qui méritait qu'on y mette du sien. Il suffisait d'être

là, d'être présente, de remplir les cases et de répondre au téléphone d'une voix neutre. Elle répondait au téléphone. Des centaines d'appels. Des clients mécontents, des fournisseurs en retard, des artisans qui avaient perdu leurs factures. Sa voix était polie, professionnelle, dénuée de toute émotion. Parfois, quand elle raccrochait, elle se surprenait à ne pas reconnaître cette voix. C'était celle d'une autre. Celle qu'elle était devenue dans ce monde d'adultes sans couleur.

Le soir, elle rentrait à l'appartement. Les immeubles défilaient derrière la vitre du bus, éclairés par les réverbères oranges de la banlieue. Elle montait les escaliers — six étages — ouvrait la porte, saluait sa mère d'un signe de tête, et se enfermait dans sa chambre.

L'ordinateur l'attendait. L'écran noir, silencieux, patient. Elle l'allumait, regardait le fond bleu apparaître, ouvrait le dossier « Lunariss », et se remettait à écrire.

Les heures passaient sans qu'elle les voie. Le monde réel s'effaçait, remplacé par celui qu'elle construisait, mot à mot, chapitre après chapitre. La Forêt des Murmures. Les ruines de la citadelle. Mathym, tapi dans l'ombre, ses yeux rouges brillant dans l'obscurité.

Lunariss avait survécu. Après avoir tout perdu — son père, sa quête, ses illusions — elle avait trouvé une nouvelle raison d'avancer. Non pas l'espoir, non pas la vengeance, mais quelque chose de plus

simple, de plus humble. La certitude que tant qu'elle respirait, elle pouvait encore écrire son histoire.

« Et si rien n'a de sens ? » demanda Mathym.

« Alors je lui en donnerai un. »

C'est pendant cette période que Lunariss commença à être reconnue.

Le forum « Plumes Vagabondes » avait grandi. De nouveaux membres arrivaient chaque semaine, attirés par la réputation du site, par la qualité des échanges, par cette sensation rare de communauté bienveillante dans un océan d'indifférence.

Certains venaient pour les défis d'écriture, d'autres pour les critiques constructives, d'autres encore simplement pour lire.

L'histoire de Lunariss — la demi-elfe qui voulait devenir paladin — avait été lue par des centaines de personnes. Des centaines. Le chiffre était si grand que Céline avait du mal à y croire. Elle avait relu la contre-visite une dizaine de fois, s'attendant à une erreur, à un bug, à une blague.

Cent trente-sept abonnés. Deux cent quarante commentaires sur l'ensemble des chapitres. Une note moyenne de 4,7 sur 5.

Les gens parlaient de son histoire sur d'autres forums. Certains en faisaient la critique sur des blogs dédiés à la fantasy. Une jeune femme, quelque part en province, avait même dessiné une illustration de Lunariss et l'avait postée dans la galerie du site — une illustration magnifique, où la

demi-elfe apparaissait en armure d'argent, l'épée levée vers un ciel d'orage.

Céline avait pleuré en la voyant. Quelqu'un avait pris le temps de dessiner son personnage.

Quelqu'un avait été assez inspiré pour passer des heures à le représenter. Quelqu'un, quelque part, croyait en Lunariss presque autant qu'elle-même.

Sur le forum, on la reconnaissait maintenant. Les nouveaux membres lisaient son histoire, la commentaient, lui envoyaient des messages privés pour lui dire qu'ils admiraient son travail. Les anciens — BleuNuit, VieillePlume, CorbeauSolitaire — étaient devenus des amis proches, des confidents, des alliés.

« Tu devrais songer à publier, » lui écrivit VieillePlume dans un long message. « Je ne dis pas ça à la légère. J'ai lu des milliers de manuscrits dans ma carrière, des amateurs comme des professionnels. Ton travail tient la route, Lunariss. Vraiment. Tu as quelque chose que peu d'auteurs possèdent — une voix. Une vraie. Ne la gâche pas. »

Céline relut ce message plusieurs fois. Publier. Le mot lui semblait aussi lointain que la lune, aussi inaccessible que les étoiles. Elle, publier ? Elle, qui enchaînait les petits boulots dans des bureaux sans âme, qui rentrait chaque soir épuisée dans sa chambre trop petite, qui écrivait sur un vieux ordinateur dont la batterie ne tenait plus qu'une heure ?

Publier.

Peut-être. Un jour. Quand elle aurait fini d'écrire. Quand elle aurait trouvé le courage. Quand sa vie serait autre chose que cette attente perpétuelle, cette impression de marcher dans le brouillard sans savoir où elle allait.

En attendant, elle répondait aux commentaires. Elle envoyait des messages à BleuNuit, qui vivait la même chose qu'elle — les petits boulots, les nuits blanches, le rêve d'une vie différente. Elle lisait les histoires de CorbeauSolitaire, sombres et magnifiques, qui lui faisaient croire que la douleur pouvait enfanter la beauté.

Elle n'était plus seule.

C'était ce qui comptait.

Sa mère ne comprenait pas.

Comment aurait-elle pu comprendre ? Les mondes que Céline construisait étaient invisibles pour elle, aussi intangibles que la fumée de ses cigarettes. Elle voyait sa fille rentrer du travail, s'enfermer dans sa chambre, passer des heures devant l'ordinateur. Elle voyait les cernes sous ses yeux, sa pâleur, son silence.

« Tu devrais sortir, parfois, lui disait-elle. Voir des amis. T'intéresser à autre chose qu'à tes histoires. »

Voir des amis. Ses amis étaient sur Internet. Ses amis s'appelaient BleuNuit, VieillePlume, CorbeauSolitaire. Ses amis la comprenaient comme personne dans le monde réel ne l'avait jamais comprise.

« Je sors, mentait Céline. Je vois du monde. »

Sa mère haussait les épaules, allumait une cigarette, retournait devant la télévision. La conversation s'arrêtait là. Elle avait toujours été ainsi, leur relation. Des mots qui ne se rencontraient jamais vraiment. Des silences qui disaient tout ce qu'on n'osait pas dire.

Victor, lui, avait trouvé du travail dans un garage automobile. Il était devenu mécanicien, comme il l'avait toujours voulu. Il gagnait bien sa vie, avait une petite amie, parlait d'acheter un appartement. Sa mère était fière de lui — elle ne le disait pas, mais on le voyait dans la manière dont elle l'écoutait raconter ses journées, dont elle lui préparait ses plats préférés, dont elle souriait quand il entrait dans la pièce.

Céline ne lui en voulait pas. Elle avait appris, depuis longtemps, que l'indifférence n'était pas une attaque. C'était juste une incapacité. Sa mère ne pouvait pas la voir. Ce n'était pas sa faute. Elle n'avait pas les outils pour cela.

Alors Céline écrivait. La nuit, quand le monde dormait et que l'écran lumineux projetait son éclat bleuté sur les murs de sa chambre. Elle écrivait pour exister. Pour ne pas disparaître. Pour que quelqu'un, quelque part, sache qu'elle avait vécu.

Un soir, tard, elle reçut un message de BleuNuit.
« J'ai fait une chose. Je me suis inscrite à un concours de nouvelles. Je t'envoie le lien. Tu devrais participer, toi aussi. Tu as tellement plus de talent que moi. »

Céline cliqua sur le lien. C'était un concours national, organisé par une maison d'édition indépendante. Le thème : « Héritages ». Les inscriptions étaient ouvertes pour deux mois. Le premier prix était une publication.

Une publication.

Son cœur se mit à battre plus vite. Ses doigts tremblaient sur le clavier. Elle regarda l'écran un long moment, le curseur clignotant dans la barre d'adresse, les mots du concours qui dansaient devant ses yeux.

Elle n'était pas prête. Elle n'aurait jamais le temps, avec son travail, avec sa fatigue, avec ses doutes.

Elle n'était pas assez bonne. Pas assez talentueuse. Pas assez *quelque chose*.

Mais Lunariss, elle, était prête.

Lunariss n'avait peur de rien.

Céline ferma le navigateur. Elle ouvrit le dossier « Lunariss ». Et elle se mit à écrire.

Pas pour le concours. Pas pour la publication. Pour elle. Pour cette petite fille blonde au fond de la bibliothèque, qui avait appris à lire et qui avait découvert que les mots pouvaient la sauver.

Pour elle. Pour toutes celles et tous ceux qui, comme elle, attendaient que la nuit tombe pour exister vraiment.

Chapitre 20 : Le concours

Le concours tomba du ciel un matin de novembre, comme une graine emportée par le vent.

Céline était en train de vérifier ses emails sur l'ordinateur du bureau — une pause volée entre deux séries de factures à classer — quand un message attira son attention. L'objet était sobre : « Concours d'écriture — Métamorphoses ».

L'expéditeur était le service culturel de la mairie de sa ville.

Elle ouvrit le message d'une main distraite, sans y croire vraiment, comme elle ouvrait tous les courriers administratifs qui encombraient sa boîte aux lettres électronique. Mais ce qu'elle lut la fit se redresser sur sa chaise.

« La ville de Villeneuve-Saint-Georges organise son premier concours de nouvelles. Le thème : "Métamorphoses". Les textes, d'une longueur maximale de 10 000 signes, seront lus par un jury composé d'auteurs et de professionnels du livre. Les trois lauréats verront leur nouvelle publiée dans un recueil aux éditions locales. Date limite de dépôt : 15 janvier. »

Céline relut le message trois fois. Ses doigts s'étaient arrêtés sur le clavier. Le bruit du bureau — les conversations étouffées, le cliquetis des claviers, le bourdonnement de l'imprimante — s'éloigna soudain, comme si quelqu'un avait baissé le volume du monde.

Un concours d'écriture. Chez elle. Dans sa propre ville.

Son cœur battait trop vite. Elle ferma l'email, puis le rouvrit. Le referma. Le rouvrit encore. L'écran affichait les mêmes mots, indifférent à son trouble. Elle n'était pas prête. Elle ne le serait jamais. Elle n'avait pas le niveau. Les autres participants seraient des vrais écrivains, peut-être même des gens déjà publiés, des gens qui avaient fait des études littéraires, des gens qui savaient ce qu'était un « 10 000 signes » sans avoir à compter.

Mais Lunaris...

Lunaris n'avait pas peur des concours. Lunaris avait traversé la Forêt des Murmures, affronté des démons, perdu son père et s'était relevée. Lunaris pouvait bien écrire une nouvelle de 10 000 signes sur le thème des métamorphoses.

Céline sauvegarda l'email dans un dossier spécial. « Concours ». Elle ne savait pas encore si elle participerait. Mais elle gardait la porte ouverte.

Les semaines qui suivirent furent un combat silencieux.

Chaque soir, en rentrant du travail, Céline s'asseyait devant son ordinateur et regardait l'écran blanc. Le curseur clignotait, patient, interrogateur. Les mots étaient là, quelque part dans sa tête, mais ils refusaient de sortir. Ils se bousculaient, se chevauchaient, se contredisaient. Certains étaient trop beaux, trop précieux, trop fragiles pour être posés sur la page. D'autres

étaient laids, maladroits, indignes de ce qu'elle voulait dire.

Métamorphoses.

Le thème résonnait en elle comme une note de musique oubliée. Elle savait ce qu'elle voulait écrire. Une histoire de transformation. Pas n'importe laquelle. Une histoire de vampire. Mais pas les vampires des films d'horreur, ni ceux des romans à l'eau de rose. Non. Elle voulait écrire une histoire où la métamorphose était lente, inexorable, presque invisible. Une histoire où le personnage se transformait sans le savoir, où le lecteur comprenait peu à peu ce qui se passait, sans que le mot « vampire » ne soit jamais prononcé.

L'idée lui était venue une nuit, entre deux insomnies. Un homme — un homme ordinaire, banal, qui vivait une vie ordinaire — commençait à changer. Il n'aimait plus la lumière. Il préférait l'obscurité. Il se sentait attiré par les endroits sombres, les caves, les sous-sols. Il ne supportait plus l'ail, l'eau bénite, les miroirs. Mais il ne comprenait pas pourquoi. Il s'inquiétait, consultait des médecins, faisait des analyses. Personne ne trouvait rien. Et peu à peu, il acceptait sa nouvelle nature — sans jamais la nommer, sans jamais savoir exactement ce qu'il était devenu.

Ce serait une histoire de solitude, aussi. De l'inévitable éloignement d'avec les autres. De l'acceptation de ce qu'on est, même quand ce qu'on est fait peur.

Céline écrivit la première phrase un dimanche soir, quand la pluie battait contre sa fenêtre et que le reste de l'appartement était silencieux.

« Il remarqua d'abord qu'il n'aimait plus la lumière. »

Elle travailla sur le texte pendant des semaines.

Chaque soir, elle rouvrait le fichier, relisait ce qu'elle avait écrit, et modifiait des détails. Une virgule par-ci, une phrase par-là. Un adjectif qu'elle remplaçait par un autre, plus précis, plus évocateur. Les mots dansaient sous ses doigts, hésitants d'abord, puis plus assurés.

L'histoire s'appelait « L'Ombre dans le miroir ». Le personnage principal s'appelait Marc — un prénom banal, universel, qui aurait pu être celui de n'importe qui. Céline avait choisi ce prénom parce qu'il ne voulait rien dire, n'évoquait rien de particulier. Marc aurait pu être son voisin, son collègue, son père.

Marc vivait seul. Il travaillait dans un bureau, comme elle. Il rentrait chez lui le soir, comme elle.

Il regardait la télévision, dînait seul, se couchait tard. Une vie grise, sans éclat, comme la sienne.

Et puis les changements commencèrent. La lumière du jour lui faisait mal aux yeux. Il avait envie de dormir le jour, de rester éveillé la nuit. Son reflet dans le miroir lui semblait étranger — pas déformé, pas flou, mais différent. Comme s'il ne lui appartenait plus tout à fait.

Céline écrivait ces passages avec une délicatesse presque chirurgicale, posant chaque mot avec la

précision d'un horloger. Elle ne voulait pas que le lecteur comprenne trop tôt. Elle voulait qu'il doute, qu'il hésite, qu'il s'interroge. Qu'il lise une deuxième fois, peut-être, pour attraper les indices semés en chemin.

La première personne qui lirait cette histoire — si jamais quelqu'un la lisait un jour — ne saurait pas tout de suite que Marc devenait un vampire. Elle le saurait plus tard, dans l'évidence de l'évidence, quand les pièces s'assembleraient d'elles-mêmes. C'était cela, la métamorphose. Pas un coup de théâtre, pas une transformation brutale. Un glissement. Une lente dérive de ce qu'on était vers ce qu'on allait devenir.

« Il cessa de s'inquiéter, peu à peu. La fatigue disparut, remplacée par une énergie nouvelle, différente. Il dormait moins, mais il se sentait plus vivant. La nuit l'appelait, l'attirait, le réclamait. Il sortait marcher dans les rues désertes, écoutant les bruits de la ville endormie, respirant l'air froid comme s'il le buvait. »

Plus la date limite approchait, plus les doutes de Céline s'intensifiaient.

Elle relisait son texte en boucle, y trouvant chaque fois de nouveaux défauts. Cette phrase était trop longue. Cette métaphore était trop appuyée. Ce dialogue sonnait faux. Le suspense n'était pas assez tendu. La chute n'était pas assez surprenante. Trop prévisible. Pas assez prévisible. Trop courte. Trop longue.

Elle envoya le texte à BleuNuit, dans un message privé, avec un cœur battant et des doigts tremblants.

« J'ai besoin de ton avis. Vraiment. Sois honnête. »

La réponse arriva le lendemain.

« Céline. Lunaris. Je ne sais pas quoi te dire. C'est magnifique. Vraiment. J'ai eu des frissons en lisant la dernière phrase. Tu dois envoyer ce texte. Tu DOIS. »

Céline relut le message. Des frissons. BleuNuit disait qu'elle avait eu des frissons. Ce n'était peut-être qu'une exagération amicale, une marque de soutien. Mais peut-être que c'était vrai. Peut-être que son texte valait quelque chose, après tout.

Elle envoya le texte à VieillePlume, aussi. L'ancien professeur de français était plus sévère, plus exigeant. Ses critiques étaient toujours précises, parfois dures. Mais cette fois, sa réponse fut brève.

« Envoie. Immédiatement. Ne réfléchis pas. »

Céline hésita encore. Elle hésita pendant trois jours. Trois jours à rouvrir le fichier, à relire les mêmes phrases, à déplacer les mêmes virgules. Trois jours à se demander si elle n'allait pas passer pour une imbécile, une prétentieuse, une gamine qui se prenait pour une écrivaine alors qu'elle n'était qu'une secrétaire sans avenir.

Le 14 janvier, la veille de la date limite, elle prit sa décision.

Ses doigts tremblaient sur le clavier. L'écran affichait le formulaire d'inscription du concours. Il fallait remplir des cases — nom, prénom, adresse,

titre du texte — puis joindre le fichier, puis cliquer sur « Envoyer ».

Céline remplit les cases lentement, précautionneusement, comme si chacune d'elles pouvait exploser. Son nom. Son prénom. Son adresse. « L'Ombre dans le miroir ». Elle joignit le fichier, le vérifia deux fois, le vérifia trois fois.

Le curseur survola le bouton « Envoyer ».

Elle pensa à Madame Maunier, qui avait ridiculisé son écriture devant toute la classe. Elle pensa à sa mère, qui disait que les métiers artistiques ne menaient à rien. Elle pensa à tous ces gens, dans le monde réel, qui ne croyaient pas en elle.

Puis elle pensa à BleuNuit. À VieillePlume. À CorbeauSolitaire. À tous ces inconnus sur le forum, qui lisaient ses histoires et lui disaient qu'elles comptaient pour eux.

Elle pensa à Lunaris. À la demi-elfe qui n'avait jamais renoncé, jamais, même quand tout semblait perdu.

Elle pensa à son père. À sa main sur son épaule. À sa voix disant « Ce que tu fais est important ».

Elle cliqua sur « Envoyer ».

Le formulaire disparut, remplacé par un message :
« *Votre inscription a bien été prise en compte. Les résultats seront communiqués au mois de mars.* »

Céline resta un long moment à regarder l'écran.

Son cœur battait encore trop vite, mais quelque chose en elle s'était apaisé. Une pression, une angoisse, un poids qu'elle portait depuis toujours.

Elle avait osé. Elle avait envoyé son texte. Elle avait pris le risque.

Quoi qu'il arrive maintenant — qu'elle gagne ou qu'elle perde, qu'on la lise ou qu'on l'ignore — elle avait fait ce qu'il fallait faire. Elle avait cru en elle.

Ne serait-ce qu'une fois.

Elle éteignit l'ordinateur. La chambre était plongée dans l'obscurité. Les boîtes à chaussures veillaient sous son lit, pleines d'histoires qu'elle avait écrites pour personne.

Mais cette histoire-là, elle l'avait écrite pour elle. Et c'était tout ce qui comptait.

Chapitre 21 : Première place

Le mois de mars arriva avec ses giboulées et ses premiers bourgeons, mais Céline avait cessé d'y croire. Les semaines avaient passé, les jours s'étaient empilés, et le silence du jury était devenu une certitude. Elle avait perdu. Bien sûr qu'elle avait perdu. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle n'était qu'une secrétaire sans diplôme, une fille sans avenir, une écrivaine du dimanche qui écrivait sur un vieil ordinateur dans une chambre trop petite.

Elle avait oublié le concours. Presque. Parfois, le soir, en rentrant du travail, une pensée lui traversait l'esprit — *et si j'avais gagné ?* — mais elle la chassait aussitôt, comme on chasse une mouche importune. Il ne servait à rien d'espérer. L'espoir était une denrée périssable, qui ne supportait pas les longs trajets.

Ce fut par un courriel que la nouvelle arriva. Un après-midi de pluie, alors qu'elle classait des factures pour Monsieur Leroy, son téléphone vibra dans sa poche. Une notification. Elle y jeta un coup d'œil distrait, persuadée qu'il s'agissait d'une promotion ou d'un message de BleuNuit.

L'objet du message : « *Résultats du concours "Métamorphoses" – Félicitations !* »

Ses doigts se figèrent sur l'écran. Son cœur cessa de battre — ou peut-être battait-il trop vite, elle ne savait plus. Elle ouvrit le message dans une brume, les yeux brouillés, les mains moites.

*« Madame,
Nous avons le plaisir de vous informer que votre
nouvelle "L'Ombre dans le miroir" a été sélectionnée
par le jury et a reçu le premier prix du concours
"Métamorphoses".*

*La cérémonie de remise des prix aura lieu le samedi 25
mars à 15h00 à la médiathèque municipale. Nous vous
prions de bien vouloir confirmer votre présence.
Toutes nos félicitations.*

*Le service culturel de la ville de Villeneuve-Saint-
Georges. »*

Céline relut le message une fois. Deux fois. Trois fois. Les mots ne changeaient pas. Ils restaient là, imprimés sur l'écran, aussi réels que l'odeur de café froid et de colle à tuyaux qui flottait dans le bureau.

Premier prix.

Elle avait gagné.

Elle eut envie de crier, de pleurer, de danser, de s'effondrer. Mais elle ne fit rien de tout cela. Elle rangea son téléphone, reprit le classement de ses factures, et continua sa journée comme si de rien n'était. Parce que c'était ce qu'elle faisait, depuis toujours. Elle prenait sur elle. Elle encaissait. Elle attendait.

Mais au fond d'elle, quelque chose bougeait — un tremblement, une secousse, un séisme silencieux qui annonçait que rien, plus jamais, ne serait comme avant.

Les jours qui séparèrent l'annonce de la cérémonie furent les plus longs de sa vie.

Elle n'en parla à personne. Pas à sa mère, qui aurait haussé les épaules. Pas à Victor, qui n'aurait pas compris. Pas même à Océane, bien qu'elle sentît le poids du secret lui brûler les doigts chaque fois qu'elle ouvrait son ordinateur.

Elle voulait y croire. Elle voulait que ce soit vrai. Mais une part d'elle — la part la plus ancienne, la plus abîmée — murmurait qu'il s'agissait d'une erreur, d'un malentendu, d'une plaisanterie cruelle. Le jury s'était trompé. On allait la rappeler, s'excuser, retirer son prix. Elle n'était pas à sa place. Elle n'avait jamais été à sa place nulle part. Le samedi 25 mars, elle se leva à l'aube. Il pleuvait — une pluie fine et persistante, qui collait les cheveux sur les visages et transformait les trottoirs en miroirs mouvants. Elle passa une heure à choisir sa tenue, puis à la rejeter, puis à la choisir à nouveau. Finalement, elle opta pour une robe noire qu'elle n'avait jamais portée — achetée des années plus tôt pour un enterrement, rangée au fond de son placard comme un souvenir qu'elle préférait oublier.

Dans le miroir de sa chambre, elle se trouva laide. Trop pâle. Trop maigre. Trop petite. Les yeux cernés, les cheveux ternes, les mains qui tremblaient. Elle n'avait pas la tête d'une écrivaine primée. Elle avait la tête d'une fille qui n'avait jamais rien gagné de sa vie.

Elle partit quand même. Le bus était bondé. Les gens parlaient, riaient, vivaient leurs vies sans savoir qu'à côté d'eux se tenait celle qui venait de remporter le premier prix du concours « Métamorphoses ». Elle se sentit à la fois transparente et surréelle, comme si elle traversait le monde en rêve.

La médiathèque municipale était un bâtiment moderne, vitré, qui contrastait avec les immeubles gris du centre-ville. Céline n'y était jamais entrée. Elle n'avait jamais eu l'audace de pousser ses portes, comme si les livres à l'intérieur étaient trop beaux, trop purs, trop *vrais* pour être contaminés par sa présence.

Aujourd'hui, elle franchit le seuil. Une hôtesse souriante la guida vers une salle au fond du bâtiment. Il y avait des chaises pliantes alignées, un micro, une table pour le jury, des rafraîchissements au fond. Une trentaine de personnes étaient déjà installées — des visages inconnus, des gens de tous âges, certains avec des carnets, d'autres avec des appareils photo. Céline s'assit au dernier rang, près de la sortie. Au cas où. Au cas où elle aurait besoin de fuir.

La cérémonie commença. Un homme en costume — le maire, peut-être, ou un adjoint à la culture — prit la parole. Il parla de l'importance de la lecture, de l'écriture, des métamorphoses. Des métaphores. Des métiers. Céline n'écoutait pas. Elle regardait

ses mains posées sur ses genoux, qui n'avaient pas cessé de trembler depuis qu'elle était entrée.

Puis on annonça les prix. Troisième place.

Deuxième place. Des noms qu'elle n'entendait pas, des gens qu'elle ne voyait pas monter sur scène.

Son cœur battait si fort qu'elle n'entendait plus rien d'autre. Le bruit de son sang. Le bourdonnement de ses artères. Le tambour de la peur.

« Et le premier prix est décerné à... Céline Durand, pour sa nouvelle "L'Ombre dans le miroir". »

Son nom. Dans la bouche d'un inconnu. Projeté par des haut-parleurs. Entendu par des dizaines de personnes.

Céline ne bougea pas. Ses jambes refusaient de la porter. Ses mains s'étaient agrippées aux accoudoirs de sa chaise, les jointures blanchies.

« Céline Durand ? »

Des têtes se tournèrent. Des regards fouillaient la salle, cherchant la gagnante. Une femme à côté d'elle lui toucha le bras.

« C'est vous, ma petite ? C'est vous qui devez y aller. »

Céline se leva. Ses jambes tremblaient si fort qu'elle dut s'appuyer sur le dossier de sa chaise. Elle avança dans l'allée, vers la scène. Chaque pas était une victoire sur elle-même, chaque mètre une épreuve. Elle monta les marches une à une, les doigts moites, la gorge serrée.

L'homme en costume lui tendit un diplôme roulé, noué d'un ruban tricolore. Elle le prit d'une main qui n'arrêtait pas de trembler.

« Félicitations, mademoiselle. Votre texte a profondément touché le jury. Cette métamorphose silencieuse, presque invisible... c'est très fort. Très maîtrisé. »

Céline voulut dire quelque chose. Merci, peut-être. Ou je vous en prie. Ou n'importe quoi qui sortirait de sa bouche et prouverait qu'elle était encore vivante. Mais les mots refusèrent de sortir. Ils étaient là, quelque part, coincés entre sa gorge et son cœur, prisonniers de l'émotion.

Elle hocha la tête. Un geste minuscule, à peine perceptible. Puis elle descendit de scène, le diplôme serré contre sa poitrine, et retourna s'asseoir au dernier rang.

Ses joues étaient brûlantes. Ses yeux aussi.

Elle ne pleura pas. Elle ne pouvait pas pleurer devant tout ce monde. Mais quelque chose se brisait en elle — une digue, une carapace, une armure qu'elle portait depuis si longtemps qu'elle ne savait plus où elle finissait, où elle commençait.

Après la cérémonie, les gens vinrent la féliciter. Des inconnus. Des visages qu'elle n'avait jamais vus, des noms qu'elle n'entendrait plus jamais. Ils lui serraient la main, lui touchaient l'épaule, la regardaient avec des yeux où brillait quelque chose qu'elle n'avait jamais vu dans le regard des adultes — de l'admiration. Du respect. De l'envie, peut-être.

« Votre texte m'a bouleversée, lui dit une femme d'une cinquantaine d'années, les yeux encore

humides. Cette lente métamorphose... On sentait que le personnage devenait autre chose, mais on n'aurait pas su dire quoi. C'est tellement plus fort que d'annoncer la couleur dès le début. »

« Vous avez un vrai talent, ajouta un homme en costume-cravate. Est-ce que vous comptez continuer à écrire ? »

Céline ouvrit la bouche. Elle voulait dire oui. Elle voulait dire que l'écriture était toute sa vie, sa seule raison de se lever le matin, son unique bouée dans l'océan de l'indifférence. Mais la timidité, cette vieille compagne, lui serra la gorge.

« Oui », dit-elle simplement.

« Vous devriez songer à écrire un roman, poursuivit la femme. Une nouvelle, c'est déjà très bien. Mais avec votre sens du rythme, votre compréhension des personnages... vous pourriez aller loin. Très loin. »

Un roman. Le mot résonna en elle comme une promesse, une possibilité, un horizon qu'elle n'avait jamais osé contempler. Un roman. Écrire un vrai roman. Pas des fragments, pas des histoires partagées sur Internet, mais un livre. Avec des pages et une couverture et une reliure. Un livre qu'on pourrait tenir dans ses mains, poser sur une table, offrir à quelqu'un.

« Je vous encourage vivement, conclut l'homme en lui tendant sa carte. Si un jour vous cherchez à publier, n'hésitez pas à me contacter. Je travaille dans une petite maison d'édition indépendante. Votre profil nous intéresse. »

Céline prit la carte. Ses doigts tremblaient encore. Elle la glissa dans sa poche, contre son cœur, comme un talisman.

Elle rentra chez elle à pied, sous la pluie fine qui n'avait pas cessé de tomber.

Le diplôme était sous son manteau, protégé de l'humidité. Il pesait à peine, mais elle le portait comme si c'était le plus lourd des fardeaux — ou le plus précieux des trésors. Les rues défilaient, familières et pourtant nouvelles. Les immeubles gris, les réverbères, les arbres rachitiques. Tout cela était le même, et pourtant rien n'était pareil.

Elle était Céline Durand. Elle avait dix-huit ans. Elle venait de remporter le premier prix d'un concours d'écriture.

Elle n'était plus personne. Elle était quelqu'un. Quelqu'un que des inconnus avaient félicitée, encouragée, prise au sérieux. Quelqu'un à qui on avait dit « vous avez du talent » et « vous devriez écrire un roman ». Quelqu'un qui, pour la première fois de sa vie, avait l'impression d'être à sa place.

Elle ouvrit la porte de l'appartement. Le silence l'accueillit, comme toujours. Sa mère regardait la télévision dans le salon. Victor était dans sa chambre. Personne ne lui demanda où elle était allée. Personne ne remarqua le diplôme roulé sous son manteau.

Elle se glissa dans sa chambre, ferma la porte, et s'assit sur son lit.

Le carnet noir était sur le bureau. L'ordinateur était éteint. Les boîtes à chaussures veillaient sous le lit. Elle déroula le diplôme. Les mots étaient beaux, calligraphiés, encadrés d'une fine dorure. *Premier prix du concours "Métamorphoses"*. *Décerné à Céline Durand pour sa nouvelle "L'Ombre dans le miroir"*. Elle le regarda longtemps. Très longtemps. Puis elle le posa sur son bureau, à côté du carnet noir, là où elle le verrait chaque jour en se réveillant. Demain, elle retournerait au travail. Demain, elle classerait des factures et répondrait au téléphone. Demain, sa mère ne la regarderait toujours pas. Mais ce soir, elle était Céline Durand, lauréate d'un concours d'écriture. Ce soir, des inconnus l'avaient félicitée. Ce soir, quelqu'un lui avait dit qu'elle avait du talent et qu'elle devait écrire un roman. Ce soir, elle avait gagné. Pour la première fois de sa vie, elle avait gagné quelque chose. Et cela changeait tout. Ou du moins, cela pouvait tout changer. Si elle le voulait. Si elle osait. Elle alluma l'ordinateur. Le curseur clignotait sur la page blanche. Elle se mit à écrire.

Chapitre 22 : Le carton oublié

Le grenier sentait la poussière et le temps arrêté. C'était un espace étroit, mal éclairé par une ampelle unique suspendue au plafond, qui oscillait doucement dans les courants d'air. Les planches craquaient sous les pas. Des toiles d'araignée pendaient dans les angles, fines comme de la dentelle ancienne. Ça et là, des cartons s'entassaient, étiquetés de noms et de dates effacés par les années — « Affaires de Victor — 2001 », « Vêtements d'hiver », « Vieilles factures ».

Sa mère avait demandé de l'aide pour ranger. C'était une de ces corvées domestiques qu'elle accomplissait deux fois par an, avec cette énergie mécanique des femmes qui n'ont pas le luxe de s'arrêter. « Vide-moi ce coin, avait-elle dit à Céline en désignant un tas de cartons poussiéreux. Garde ce qui peut servir, jette le reste. »

Céline s'était exécutée sans enthousiasme, comme elle accomplissait la plupart des tâches qu'on lui confiait — en silence, en automate, l'esprit ailleurs. Elle ouvrit les cartons un à un, tria les objets sans âme : des vêtements trop petits, des livres de poche dont les pages jaunies sentaient le moisi, des jouets cassés que Victor avait oubliés.

Et puis elle tomba sur le carton.

Il était plus petit que les autres, à moitié écrasé par le poids des années. L'étiquette était illisible, rongée par l'humidité. Les rabats étaient tenus par

un vieux ruban adhésif jauni, qui se décolla avec un bruit de déchirure quand elle l'ouvrit.

À l'intérieur, des cahiers.

Des dizaines de cahiers. Des cahiers d'écolier à la couverture cartonnée beige, ceux qu'on achetait par lots à la rentrée. Certains étaient épais, d'autres plus minces. Les coins étaient cornés, les pages gondolées par l'humidité. L'odeur qui s'en dégageait était celle de l'enfance — du papier bon marché, de l'encre Bic, du crayon à papier qu'on taillait avec soin pour ne pas gâcher la mine.

Céline resta immobile, le carton ouvert entre ses mains, le cœur soudain serré.

Elle les connaissait, ces cahiers. Elle les avait remplis, autrefois, dans une autre vie. La vie d'avant. Avant le lycée professionnel, avant les petits boulots, avant le silence de sa mère. La vie où elle écrivait pour écrire, sans se soucier des fautes, sans se demander si quelqu'un lirait jamais ses mots.

Elle prit le premier cahier. La couverture portait une étiquette — « Céline, CP » — et en dessous, une petite fille blonde avait dessiné un soleil au sourire disproportionné. Elle l'ouvrit.

Les premières pages étaient maladroites.

L'écriture, encore hésitante, formait des lettres trop grosses, irrégulières, qui dansaient sur les lignes comme des ivrognes. Les mots se heurtaient, se cognaient, certains barrés d'un trait rageur. Les fautes d'orthographe pullulaient — des « san »

pour « sans », des « étoiles » sans accent, des infinitifs qui n'auraient jamais dû être conjugués. Mais il y avait autre chose.

Derrière ces maladresses, Céline reconnaissait une voix. Sa voix. Celle qu'elle avait étouffée, enfouie, enterrée sous des années de silence. Celle qui racontait des histoires de royaumes lointains, de princesses courageuses, de démons qui devenaient amis.

« Il étais une foi une petite filles qui avait peur du noir. Mais le noir n'était pa méchant. Dans le noir, il y avait Mathym. Mathym avais des yeux rouge et un sourire douce. La petite filles l'appeller toujours quand elle avais peur, et Mathym venais. Il la regardais avec ses yeux rouge et il disais "naies pas peur. Je sui la." »

Céline sourit. Malgré les fautes. Malgré la naïveté. Malgré tout. C'était elle, à six ans, couchée sous sa couverture avec une lampe de poche rouge, inventant des histoires pour ne pas avoir peur du noir.

Elle tourna la page. Il y avait un dessin — un gribouillis au stylo-bille, représentant une créature aux yeux rouges et au corps indistinct. Mathym, avant même d'avoir un nom. Mathym, avant même d'être un personnage. Mathym, quand il n'était qu'une présence réconfortante dans l'obscurité des nuits d'enfance.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

Elle ne les retint pas. Elle était seule dans ce grenier, seule avec ses cahiers, seule avec les fantômes de ce qu'elle avait été. Personne ne la

verrait pleurer. Personne ne lui demanderait pourquoi. Alors elle laissa les larmes couler, silencieuses, chaudes, sur ses joues pâles.

Elle passa la nuit à lire.

Sa mère était redescendue, puis était partie se coucher. Victor était sorti. L'appartement s'était endormi, comme il s'endormait chaque soir, dans le ronronnement des appareils et le grincement des tuyaux. Mais Céline était restée dans le grenier, installée sur un vieux fauteuil défoncé, la lampe unique éclairant les pages jaunies.

Elle lut tout. Chaque cahier, chaque page, chaque mot. Certains textes étaient si courts qu'ils tenaient sur une seule page, d'autres plus longs, presque des nouvelles. Il y avait des histoires de chevaliers et de dragons, de sorcières et de magiciens, de royaumes enchantés et de forêts interdites. Il y avait Rose, bien sûr — Rose avant d'être la princesse de Verance, Rose quand elle n'était qu'une silhouette sans visage, une promesse de ce qu'elle deviendrait.

Il y avait aussi des histoires qu'elle avait oubliées. Des récits entiers, des personnages, des intrigues, dont elle n'avait aucun souvenir. Comme si une autre fille, une fille plus jeune et plus courageuse, avait vécu dans sa tête et écrit à sa place.

Elle retrouva le premier jet de *Lunaris* — un texte de quelques paragraphes, griffonné sur une feuille arrachée à un cahier, où la demi-elfe s'appelait

encore « Luna » et où son père n'était pas mort, mais simplement disparu.

« Luna voulait devenir paladin. Son père était paladin. Mais son père avait disparu il y a longtemps. Luna croyais qu'elle le retrouverais si elle devenais paladin à son tour. Alors elle sentrainais tous les jours, même quand il pleuvais, même quand elle avait mal. Elle voulait pas abandonner. Jamais. »

Jamais abandonner. La petite fille qui avait écrit ces mots ne savait pas à quel point elle aurait besoin de cet entêtement. Elle ne savait pas que sa mère ne la comprendrait pas, que ses professeurs l'humilieraient, que son père mourrait trop tôt. Elle ne savait pas. Elle écrivait. C'était tout. C'était assez.

Au fil des heures, les cahiers se succédaient. Céline vit son écriture évoluer, se stabiliser, s'assouplir. Les lettres devenaient plus petites, plus régulières. Les phrases se faisaient plus longues, plus complexes. Les fautes d'orthographe diminuaient, sans jamais disparaître tout à fait. Elle reconnaissait des passages entiers, des dialogues qu'elle avait recopiés des années plus tard dans le carnet noir, des scènes qu'elle avait réécrites, amplifiées, transformées.

Elle retrouva « *Le Roi Malade* » — l'histoire qu'elle avait écrite quand son père commençait à tousser, quand elle ne voulait pas voir ce qui se dessinait. Les mots étaient durs, crus, presque violents. La princesse Elyne cherchait une fleur légendaire

pour sauver son père, mais la fleur n'existait pas. La princesse Elyne savait que son père allait mourir, mais elle refusait de l'accepter.

« Je trouverai cette fleur, disait Elyne. Même si je dois traverser la Forêt des Murmures. Même si je dois affronter les créatures qui y habitent. Même si je dois y laisser ma vie. Je la trouverai. »

Mathym la regardait avec ses yeux rouges, et il y avait dans son regard quelque chose qui ressemblait à de la tristesse.

« Tu ne la trouveras pas, Elyne. Parce qu'elle n'existe pas. »

« Alors je l'inventerai. »

Céline referma le cahier. Ses mains tremblaient. Ce passage — elle ne se souvenait pas l'avoir écrit. Et pourtant, c'était bien son écriture, son style, sa voix. C'était elle. Une elle plus jeune, plus fragile, plus désespérée. Une elle qui écrivait pour conjurer la mort, qui croyait encore que les mots pouvaient tout sauver.

Le jour se levait quand elle finit sa lecture. Par la petite fenêtre du grenier, la lumière grise de l'aube filtrait à travers les carreaux sales. Les immeubles d'en face se découpaient en silhouettes noires. Quelque part, un oiseau chantait — un merle, peut-être, ou un rouge-gorge. La ville s'éveillait, lentement, comme une géante fatiguée. Céline regarda les cahiers éparpillés autour d'elle. Il y en avait des dizaines. Des centaines de pages. Des milliers de mots. Tout ce temps passé à écrire,

à rêver, à construire. Tout ce temps qu'elle avait cru perdu, gaspillé, inutile.

Il ne l'était pas.

Elle le comprenait maintenant, dans la lumière pâle de ce matin de printemps. Chaque mot comptait. Chaque histoire avait du sens. Même les plus maladroites, même les plus naïves, même celles qu'elle avait oubliées. Elles étaient les briques d'un édifice qu'elle construisait depuis l'enfance, sans le savoir. Elles étaient les preuves qu'elle avait toujours su ce qu'elle voulait être.

Une écrivaine.

Elle rangea les cahiers dans le carton, soigneusement, précautionneusement. Elle les emporterait dans sa chambre. Ils ne retourneraient pas dans ce grenier poussiéreux. Ils resteraient près d'elle, à portée de main, comme des amis fidèles.

En descendant l'escalier, le carton serré contre sa poitrine, elle croisa sa mère qui montait se faire du café. Leurs regards se croisèrent un instant.

« Tu as trouvé quelque chose ? » demanda sa mère, désignant le carton d'un geste vague.

« Mes vieux cahiers, répondit Céline. Ceux de quand j'étais petite. »

Sa mère haussa les épaules. « Tu veux que je les jette ? »

« Non. »

La réponse était venue plus vite qu'elle ne l'avait voulu. Plus ferme aussi. Sa mère la regarda

étrangement, surprise par cette détermination inhabituelle.

« Comme tu veux », dit-elle, et elle continua son chemin vers la cuisine.

Céline entra dans sa chambre. Elle posa le carton sur son bureau, à côté du diplôme du concours, à côté du carnet noir. Puis elle s'assit sur sa chaise, ouvrit le premier cahier — celui du CP, avec le soleil au sourire disproportionné — et se remit à lire.

Elle avait passé la nuit à le faire. Elle était fatiguée. Ses yeux la brûlaient. Mais elle ne pouvait pas s'arrêter.

Elle ne voulait pas s'arrêter.

Parce que dans ces cahiers, dans ces pages jaunies, dans ces mots maladroits et ces fautes énormes, elle se retrouvait. Elle retrouvait la petite fille qu'elle avait été, celle qui croyait encore que tout était possible, celle qui n'avait pas peur d'écrire, celle qui n'avait pas peur tout court.

Cette petite fille, elle l'avait oubliée. Enfouie sous les années, sous les blessures, sous les renoncements. Mais elle était là, dans ce carton oublié, à l'attendre. Elle l'avait attendue longtemps. Maintenant, elle pouvait continuer. Pour elle. Pour cette petite fille. Pour toutes celles qu'elle deviendrait encore.

Elle prit son stylo. Le carnet noir était ouvert à la première page blanche.

Elle écrivit : « *Lunaris. Chapitre vingt-trois.* »

Et elle se remit à écrire.

Chapitre 23 : Le démon et la jeune fille

Les cahiers étaient éparpillés sur son lit comme des feuilles mortes, témoins d'une saison révolue.

Céline les avait classés par ordre chronologique — les plus anciens à gauche, les plus récents à droite — et elle les relisait un à un, lentement, savourant chaque mot comme on savoure un fruit défendu.

Il y avait des heures qu'elle était plongée dans cette lecture. La nuit était tombée depuis longtemps, l'ampoule de sa lampe halogène éclairait seule la pièce, projetant des ombres mouvantes sur les murs. Dehors, la ville dormait. Dedans, Céline voyageait dans le temps.

Elle avait retrouvé des trésors qu'elle avait oubliés. Des histoires de chevaliers et de dragons, des contes de fées revisités, des poèmes maladroits où les rimes ne rimaient pas. Mais aucun de ces textes ne la toucha autant que celui qu'elle découvrit au fond du onzième cahier.

La couverture était tachée — une trace de chocolat, peut-être, ou de jus d'orange. L'écriture était plus petite que dans les cahiers précédents, plus appliquée aussi, comme si l'enfant qu'elle était avait voulu faire sérieux. Le titre occupait toute la première ligne, en majuscules tremblées :

« *LE DÉMON ET LA JEUNE FILLE* »

Céline sourit. Le titre était pompeux, disproportionné, presque ridicule. Mais il y avait dans cette emphase quelque chose de touchant — l'ambition d'une enfant qui ne mesurait pas encore

l'écart entre ce qu'elle voulait dire et ce qu'elle savait faire.

Elle tourna la page.

« Il était une fois une jeune fille qui s'appelait Rose. Rose était seule. Elle avait toujours été seule. Les autres enfants ne voulaient pas jouer avec elle parce qu'elle était trop silencieuse, trop bizarre, trop différente. Alors Rose parlait toute seule, dans sa chambre, le soir, quand le reste du monde dormait. »

Céline sentit son cœur se serrer. C'était elle. C'était son histoire. La petite fille blonde au fond de la bibliothèque, celle qui parlait toute seule parce qu'il n'y avait personne d'autre pour l'écouter.

« Un soir, Rose en eut assez. Elle ouvrit un livre qu'elle avait trouvé dans la bibliothèque — un vieux livre poussiéreux qui parlait de démons et de magie noire. Elle ne croyait pas vraiment à la magie. Mais elle était si seule qu'elle était prête à essayer n'importe quoi. »

Elle traça un cercle sur le sol avec un morceau de craie jaune. Elle alluma une bougie — une petite bougie chauffe-plat qu'elle avait chipée dans la cuisine. Et elle récita les mots du livre, sans les comprendre, sans même savoir si elle les prononçait correctement.

Rien ne se passa.

Elle attendit une minute. Deux minutes. Cinq minutes. Rien.

Elle allait éteindre la bougie et se coucher quand une ombre se détacha du mur. Une ombre qui n'était pas la sienne. Une ombre qui bougeait toute seule, qui se déployait comme des ailes, qui prenait peu à peu la forme d'un jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux rouges.

– *Qui es-tu ? demanda Rose, sa voix à peine plus qu'un souffle.*

– *Je suis Mathym, répondit l'ombre. Je suis le démon que tu as invoqué. »*

Céline dut s'arrêter de lire.

Ses mains tremblaient. La page dansait devant ses yeux. Mathym était là, dans ce cahier jauni, dans cette écriture maladroite, dans cette histoire qu'elle avait oubliée. Le premier Mathym. Celui qui n'était pas encore le personnage complexe qu'elle avait développé sur le forum, mais une simple ombre, une présence réconfortante, un ami qu'elle avait inventé parce que les vrais lui faisaient défaut.

Elle reprit sa lecture.

– *Pourquoi m'as-tu invoquée ? demanda Mathym. Les humains n'invoquent les démons que pour obtenir des choses – la richesse, le pouvoir, la vengeance. Que veux-tu, Rose ?*

Rose réfléchit longtemps. La bougie vacillait, projetant des ombres dansantes sur les murs de sa chambre. Elle n'avait jamais pensé à ce qu'elle voulait. Personne ne le lui avait jamais demandé.

* – *Je veux un ami, dit-elle enfin. Quelqu'un à qui parler. Quelqu'un qui ne me trouve pas bizarre. Quelqu'un qui reste. »*

Mathym la regarda avec ses yeux rouges. Il avait vu beaucoup de choses, dans sa longue existence de démon. Des guerres, des famines, des trahisons, des meurtres. Mais jamais il n'avait vu quelqu'un invoquer un démon pour demander l'amitié.

– C'est absurde, dit-il. Les démons ne sont pas des amis. Les démons dévorent les âmes, corrompent les vivants, sèment le chaos. Je ne sais pas être ton ami. Je n'ai jamais appris.

– Moi non plus, dit Rose. Je n'ai jamais appris à avoir des amis. Alors on apprendra ensemble. »

Céline referma le cahier.

Les larmes coulaient maintenant — des larmes chaudes, abondantes, qu'elle ne retenait plus. Elle pleurait pour cette petite fille qui avait écrit ces mots sans savoir à quel point ils étaient vrais. Elle pleurait pour Rose, pour Mathym, pour elle-même, pour tous les enfants solitaires qui invoquent des démons pour avoir un ami.

Elle pleurait parce qu'elle avait été cet enfant. Parce qu'elle l'était encore, d'une certaine manière. Parce que la solitude ne disparaît pas en grandissant — elle se transforme, se déplace, s'installe dans d'autres recoins du cœur.

Elle dut attendre que ses larmes se tarissent pour continuer.

Le cahier était posé sur ses genoux, ouvert à la page où elle s'était arrêtée. Les mots dansaient encore un peu, mais elle pouvait lire.

Les jours passèrent. Mathym restait. Il ne faisait rien de démoniaque — il ne dévorait pas d'âmes, ne corrompait personne, ne semait pas le chaos. Il restait simplement là, dans l'angle de la chambre, à regarder Rose vivre. Parfois, il lui posait des questions.

— Pourquoi les autres enfants ne veulent pas jouer avec toi ?

— Parce que je suis bizarre.

— En quoi es-tu bizarre ?

— Je ne sais pas. Je suis juste... différente. Ils le sentent. Et ça leur fait peur.

Mathym réfléchissait. Il était un démon. Il était différent, lui aussi. Il avait toujours été différent. Peut-être que c'était pour cela qu'il restait. Parce qu'il reconnaissait en Rose quelque chose de familier.

— Tu n'es pas bizarre, dit-il un soir. Tu es rare. Ce n'est pas pareil. »

Céline relut ce passage une dizaine de fois. « Tu es rare. » Ce n'était pas pareil. Ces mots, elle les avait oubliés. Elle les avait écrits à huit ans, peut-être neuf ans, sans mesurer leur portée. Et ils résonnaient aujourd'hui avec une force qu'elle n'aurait jamais imaginée.

Elle était rare. Pas bizarre. Rare.

Ce n'était pas pareil.

Elle termina la lecture du cahier aux premières lueurs de l'aube.

L'histoire était courte — une dizaine de pages, pas plus. Il n'y avait pas vraiment d'intrigue, pas de quête, pas de dragon à vaincre. Juste une fille et un démon qui apprenaient à s'apprivoiser. Juste des dialogues, des silences, des moments volés à l'ordinaire des jours.

La fin était étrangement douce.

Une nuit, Rose demanda à Mathym :

– Tu vas rester ?

Mathym la regarda. Ses yeux rouges brillaient dans l'obscurité. Il aurait dû dire non. Il aurait dû retourner dans son monde, parmi les siens, vaquer à ses occupations démoniaques. Mais quelque chose le retenait.

– Oui, dit-il. Je vais rester.

– Pour toujours ?

– Pour toujours.

Et ce fut ainsi que Rose cessa d'être seule. »

Céline ferma le cahier. Le soleil se levait à l'horizon, teintant le ciel de rose et d'or. Les immeubles de la banlieue sortaient de l'ombre, un à un, comme des géants qui s'éveillent.

Elle resta un long moment immobile, le cahier serré contre sa poitrine.

Puis elle prêt son carnet noir — le cadeau de Madame Vilaro — et un stylo. Elle ouvrit le carnet à la première page blanche, hésita un instant, puis se mit à écrire.

Elle n'allait pas recopier l'histoire. Non. Elle allait la *réécrire*. La même histoire, les mêmes personnages, la même quête absurde — une jeune fille qui invoque un démon pour avoir un ami. Mais avec les mots d'aujourd'hui. Avec la voix qu'elle avait construite au fil des années, des cahiers, des nuits blanches.

Les mots venaient d'eux-mêmes, comme s'ils n'avaient jamais cessé d'être là, tapis dans l'ombre, attendant qu'elle les rappelle.

Rose n'avait pas choisi la solitude. La solitude l'avait choisie, dès sa naissance, comme on choisit un enfant qu'on destine à quelque chose de grand ou de terrible. Elle ne savait pas encore lequel des deux.

L'invocation n'avait pas été une décision réfléchie. C'était un geste de désespoir, un appel lancé dans le vide, la certitude que personne ne répondrait. Et pourtant, quelqu'un avait répondu.

Mathym était sorti des ténèbres comme on sort de l'eau après une longue immersion – avec lenteur, avec précaution, avec cette hésitation de ceux qui ne sont pas sûrs d'être les bienvenus.

« Tu m'as appelé », avait-il dit.

Ce n'était pas une question. Les démons savaient toujours quand on les appelait. C'était leur fonction, leur malédiction, leur raison d'être.

« Oui », avait répondu Rose.

« Pourquoi ? »

Elle aurait pu mentir. Elle aurait pu demander la richesse, le pouvoir, la vengeance. Mais elle avait passé trop de nuits seule à regarder le plafond pour se permettre le luxe du mensonge.

« Parce que je n'ai personne. »

Mathym l'avait regardée longuement. Il n'avait pas ri. Il n'avait pas dit que c'était absurde, que les démons n'étaient pas des amis, que les humains n'étaient que des proies. Il avait simplement hoché la tête, comme s'il comprenait.

« Alors je resterai », avait-il dit.

Et il était resté.

Céline écrivit jusqu'à midi.

Elle n'avait pas dormi. Elle ne sentait pas la fatigue. Ses doigts couraient sur le papier, noircissant les pages du carnet noir, transformant l'histoire de son enfance en quelque chose de neuf, de plus profond, de plus vrai.

Parfois, elle s'arrêtait, relisait un passage, corrigeait un mot. Mais la plupart du temps, elle avançait sans réfléchir, portée par cette certitude étrange que ce texte, elle l'avait toujours eu en elle. Depuis le début. Depuis la petite fille au fond de la bibliothèque. Depuis la lampe de poche rouge et les nuits à écrire sous la couverture.

Quand elle eut fini, elle posa son stylo.

Le carnet noir était rempli — plus de trente pages serrées, d'une écriture petite et appliquée.

L'histoire de Rose et Mathym, réécrite. Réparée.

Sauvée.

Elle referma le carnet, le caressa un instant, puis le rangea dans le carton avec les cahiers d'enfance. Il était à sa place, parmi les siens.

Demain, elle le sortirait. Demain, elle le taperait sur l'ordinateur. Demain, elle le partagerait avec BleuNuit, avec VieillePlume, avec tous ceux qui attendaient ses histoires.

Mais pour l'instant, elle voulait simplement le garder là, contre elle, comme un secret trop précieux pour être confié au monde.

Comme un ami. Comme Mathym.

Comme tout ce qu'elle n'avait jamais eu, et qu'elle s'était enfin donné.

Chapitre 24 : Réécrire

Elle croyait que l'écriture était douloureuse. Elle découvrit que la réécriture l'était cent fois plus. Le carnet noir était posé sur son bureau, ouvert à la première page de l'histoire réécrite de Rose et Mathym. Céline le regardait depuis une heure, le stylo à la main, sans parvenir à tracer le moindre trait. Les mots qu'elle avait écrits avec tant d'ardeur, dans la fièvre de la nuit, lui semblaient soudain étrangers. Maladroits. Imparfaits. Elle avait cru que réécrire serait simple. Reprendre le texte, corriger deux ou trois fautes, ajouter une phrase par-ci, enlever une virgule par-là. Un travail mécanique, presque automatique, qui ne demandait qu'un peu de patience et d'attention. Elle n'avait pas compris. Réécrire, c'était tuer ses enfants. C'était prendre des phrases qu'on aimait, des passages qui l'avaient fait pleurer, des dialogues qui lui avaient tenu chaud pendant les nuits de solitude — et les jeter. Les supprimer. Les effacer comme s'ils n'avaient jamais existé. La première phrase qu'elle rayonna fut une description de Mathym — une longue métaphore où elle le comparait à « la lune reflétée dans l'eau d'un puits, présente et absente à la fois ». Elle avait adoré cette phrase en l'écrivant. Elle la trouvait belle, poétique, digne des grands auteurs qu'elle admirait.

Mais en la relisant, elle comprit qu'elle ne servait à rien. Elle alourdisait le texte, ralentissait le rythme, noyait le personnage sous des ornements superflus. Mathym n'avait pas besoin d'être comparé à la lune. Mathym avait besoin d'être *vu*. Directement. Brutalement. Sans fioritures. Elle traça un trait sur la phrase. Un seul. Fin, précis, définitif. Son cœur se serra.

Le travail avança lentement, par à-coups. Certains jours, Céline réécrivait des pages entières avec une facilité déconcertante. Les mots venaient d'eux-mêmes, se plaçaient dans l'ordre, formaient des phrases qui sonnaient juste. Elle avait l'impression de ne plus écrire, mais de *dévoiler* — comme si le texte avait toujours été là, caché sous les scories, attendant qu'elle le libère. D'autres jours étaient des combats. Chaque mot était une pierre qu'elle devait soulever, chaque phrase un mur qu'elle devait franchir. Elle restait des heures devant la page blanche, le stylo suspendu au-dessus du papier, incapable de décider si ce passage devait rester ou disparaître. Elle relisait, relisait encore, cherchait la faille, l'endroit où le texte faiblissait, où l'émotion s'essoufflait. Parfois, elle trouvait. Le plus souvent, elle doutait.

« Tu es trop dure avec toi-même », lui écrivit BleuNuit, à qui elle avait confié ses doutes. « Réécrire, c'est difficile pour tout le monde. Même

les grands auteurs réécrivent des dizaines de fois. Ce n'est pas une trahison. C'est un polissage. » Mais Céline avait l'impression que c'était une trahison. Chaque coupe était un petit meurtre. Chaque correction une mutilation. L'histoire qu'elle avait écrite dans la fièvre de la nuit — pure, brute, sincère — lui semblait se déliter sous ses doigts, perdre son âme à mesure qu'elle gagnait en technique.

Rose était devenue plus consistante, plus réaliste. Ses dialogues étaient plus naturels, ses réactions plus crédibles. Mais quelque chose avait disparu. Une candeur. Une naïveté. Cette chose fragile et précieuse que seuls les enfants possèdent, et que les adultes passent leur vie à essayer de retrouver.

Mathym, pourtant, lui résistait.

Le démon refusait de se laisser domestiquer.

Chaque fois que Céline tentait de le rendre plus cohérent, plus prévisible, plus *humain*, il se dérobaient. Les phrases qu'elle écrivait sur lui semblaient fades, plates, dénuées de cette étrangeté qui faisait sa beauté.

Elle comprit peu à peu pourquoi.

Mathym n'était pas humain. Il ne devait pas être écrit comme un humain. Il était un démon — une créature d'ombre et de silence, née dans les interstices du monde, incapable de comprendre les émotions qu'il suscitait. Le rendre trop humain, c'était le trahir. C'était l'empêcher d'être ce qu'il était.

Alors elle cessa de le corriger. Elle cessa de vouloir le rendre « meilleur ». Elle le laissa être étrange, incohérent, parfois effrayant. Elle le laissa parler trop peu, ou trop brusquement. Elle le laissa regarder Rose avec ses yeux rouges sans jamais savoir ce qu'il voyait.

Et c'est là que Mathym devint complexe.

Parce que sa complexité ne venait pas d'une psychologie alambiquée ou d'un passé tourmenté. Elle venait de son altérité. De son incapacité fondamentale à être humain, et de sa tentative désespérée de le devenir — pour Rose. Pour lui-même. Pour cette amitié absurde qu'il avait acceptée sans la comprendre.

« Pourquoi tu restes ? demanda Rose.

Mathym réfléchit longtemps. Les démons ne réfléchissent pas, d'habitude. Ils agissent. Ils prennent. Ils dévorent. Mais Mathym n'était plus un démon ordinaire, s'il l'avait jamais été.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne sais pas pourquoi je reste. Je ne sais pas ce que je ressens. Je ne sais même pas si je ressens quelque chose. Mais quand je ne suis pas là... j'ai envie d'y être. C'est absurde, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Rose en souriant. Complètement absurde.

— Je ne comprends pas l'absurdité, moi non plus. Mais j'apprends. »

Céline relut ce passage une fois, deux fois, trois fois. C'était le Mathym qu'elle avait toujours voulu écrire — celui qui n'était ni tout à fait monstre, ni tout à fait homme, mais quelque chose entre les

deux. Quelque chose de nouveau. Quelque chose de *vrai*.

La réécriture lui prit trois semaines.

Trois semaines à couper, ajouter, déplacer, reformuler. Trois semaines à douter, à pleurer, à détester chaque mot puis à les aimer à nouveau. Trois semaines à vivre avec Rose et Mathym, à les entendre parler la nuit dans le silence de sa chambre, à les sentir s'éloigner d'elle à mesure qu'ils devenaient plus réels.

Quand elle eut fini, elle relut l'intégralité du texte d'une traite. Ses yeux fatigués parcoururent les pages, s'arrêtant parfois sur un passage qu'elle avait réécrit quatre ou cinq fois, sur une phrase qu'elle avait finalement laissée telle quelle, sur un dialogue dont elle ne savait toujours pas s'il fonctionnait.

Le roman — car c'en était un, maintenant, plus de deux cents pages — avait changé. Il n'était plus le même que celui qu'elle avait écrit dans la fièvre de la nuit. Il était plus profond, plus riche, plus maîtrisé. Rose avait gagné en épaisseur. Mathym était devenu cette créature mélancolique et fascinante qu'elle avait toujours rêvé de créer. Mais quelque chose avait été perdu, aussi. Une fraîcheur. Une spontanéité. Cette chose que les écrivains appellent « la voix » et qu'ils passent leur vie à chercher, sans jamais savoir exactement ce que c'est.

Céline referma le carnet. Elle était fatiguée. Épuisée, même. La réécriture l'avait vidée, lessivée, laissée sur le bord du chemin comme une écorchée vive.

Elle pensa à la petite fille qui avait écrit la première version de cette histoire, des années plus tôt, dans un cahier d'écolier, sous une lampe de poche rouge. Cette petite fille ne se serait pas inquiétée de la cohérence des personnages ou du rythme des dialogues. Elle aurait écrit. C'est tout. Libre. Sans peur. Sans ce poids écrasant du regard des autres. Céline sourit tristement.

Elle n'était plus cette petite fille. Elle ne le serait plus jamais. Mais peut-être que ce n'était pas grave. Peut-être que grandir, c'était aussi accepter de perdre certaines choses pour en gagner d'autres. La candeur contre la maîtrise. L'innocence contre la profondeur. L'enfant contre l'écrivain.

Elle n'envoya pas le texte à BleuNuit. Pas tout de suite.

Elle le laissa reposer, comme on laisse reposer une pâte, pour qu'elle lève. Une semaine. Deux semaines. Elle n'y toucha pas, n'y pensa même pas — ou du moins elle essaya. Mais les mots étaient là, tapis dans l'ombre, attendant leur heure.

Un soir, elle rouvrit le carnet. Pas pour corriger. Pas pour réécrire. Juste pour lire. Pour se rappeler pourquoi elle avait écrit cette histoire, pourquoi elle avait passé trois semaines à la réécrire, pourquoi elle avait souffert et douté et pleuré.

Elle lut la dernière page, celle qu'elle avait écrite en dernier, celle qui lui avait donné le plus de mal. *Rose et Mathym étaient assis sur le toit du monde – du moins était-ce ainsi que Rose appelait la tour abandonnée qui surplombait la ville. En contrebas, les lumières clignotaient comme des lucioles fatiguées. Le vent soufflait, froid et vif, chargé d'odeurs de pluie et de terre mouillée.*

– Tu crois qu'on existera toujours ? demanda Rose. Mathym ne répondit pas tout de suite. Il regardait l'horizon, ses yeux rouges brillant dans la nuit. Les démons n'étaient pas censés durer. Ils étaient des créatures d'instant, d'impulsion, de désir. Mais quelque chose en lui – quelque chose qu'il n'arrivait pas à nommer – lui soufflait que Rose avait raison. Qu'ils existeraient toujours. Pas dans le monde des vivants, ni dans celui des morts. Dans les histoires.

– Oui, dit-il. Nous existerons toujours. Et ce fut sa première prophétie. La seule qu'il ferait jamais. La seule qui ne concernerait que lui, qu'elle, et cet amour étrange qu'ils n'avaient jamais su nommer. Céline referma le carnet.

Elle avait réussi. Le texte était là, imparfait et magnifique, vivant et fragile, comme tout ce qui compte vraiment.

Demain, elle l'enverrait à BleuNuit. Demain, elle partagerait Mathym et Rose avec le monde.

Demain, elle cesserait d'avoir peur.

Mais ce soir, elle voulait juste rester là, avec eux, dans le silence de sa chambre. Comme aux premiers jours. Comme à l'époque où écrire n'était pas un acte, mais une respiration.

Comme à l'époque où Mathym n'était qu'une ombre dans un coin, et Rose une petite fille qui n'avait personne.
Et où tout cela suffisait.

Chapitre 25 : Le manuscrit

L'imprimante grésilla dans le silence de la nuit, crachant les pages une à une comme une forge délivrant ses épées.

Céline était assise par terre devant elle, les jambes croisées, les mains posées sur les genoux. Elle regardait les feuilles sortir du bac d'impression avec une expression de stupeur presque religieuse — cette stupeur des premiers hommes découvrant le feu, cette incrédulité devant l'objet que leurs mains n'avaient pas encore touché.

Trois cent quarante-sept pages.

Elle les avait comptées. Re-comptées. Vérifiées.

Trois cent quarante-sept pages d'une écriture qu'elle avait portée en elle pendant des années — depuis la petite fille blonde au fond de la bibliothèque, depuis les nuits sous la lampe de poche rouge, depuis les cahiers d'écolier et les boîtes à chaussures. Trois cent quarante-sept pages qui contenaient Rose, Mathym, et tout ce qu'elle avait appris de la solitude.

La dernière page sortit avec un bruit de claquement mécanique. L'imprimante se tut. Le silence retomba sur la chambre, plus lourd qu'avant, comme si l'appareil lui-même était impressionné par ce qu'il venait d'accoucher.

Céline resta immobile un long moment. Les pages étaient là, empilées dans le bac, en ordre, numérotées. La première portait le titre qu'elle avait choisi des mois plus tôt, après des heures

d'hésitation : « *Le Démon et la Jeune Fille – Roman par Lunar* ».

Elle n'avait pas mis son vrai nom. Pas encore.

Lunar

 était une protection, un masque, une armure. Lunar pouvait échouer sans que Céline s'effondre. Lunar pouvait affronter les refus, les critiques, les indifférences. Céline, elle, était trop fragile pour cela. Trop abîmée. Trop craintive.

Elle se leva. Ses jambes tremblaient — de fatigue, d'émotion, d'un mélange des deux. Elle s'approcha de l'imprimante, prit la pile de feuilles entre ses mains. Le papier était encore chaud, presque vivant, comme si les mots imprimés dégageaient leur propre chaleur.

Le poids du manuscrit la surprit. C'était lourd. Plus lourd qu'elle ne l'avait imaginé. Trois cent quarante-sept pages formaient une épaisseur considérable, une présence physique dans l'espace, un objet qui existait désormais en dehors d'elle. Elle leva la pile à hauteur de ses yeux. Le titre dansait devant elle, flou à cause des larmes qui montaient.

Le Démon et la Jeune Fille.

Mathym. Rose. Elle. Toutes les nuits blanches, tous les doutes, toutes les réécritures. Tout cela tenait maintenant entre ses mains, tangible, réel, incontestable.

Elle avait écrit un roman.

Elle le tint contre sa poitrine, serré comme on serre un enfant qu'on a longtemps cherché.

Le poids du manuscrit s'incrustait dans sa cage thoracique, lui rappelant sa présence à chaque battement de cœur. Elle ferma les yeux. Des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues — pas des larmes de tristesse, pas vraiment, mais des larmes de soulagement, d'accomplissement, de cette joie douloureuse qui suit les longs accouchements. Elle pensa à son père. À cette main posée sur son épaule, cette voix qui disait « Ce que tu fais est important ». Elle aurait voulu qu'il soit là, qu'il voie ce manuscrit, qu'il le tienne entre ses mains calleuses d'ouvrier. Qu'il soit fier d'elle. Qu'il sache que la petite fille qui dessinait des forêts enchantées était devenue une vraie écrivaine. Mais il n'était pas là. Il ne le serait jamais. Alors elle tint le manuscrit pour deux. Pour lui. Pour elle. Pour tous les morts qui ne verraient jamais ce que leurs vivants accomplissent. Elle rouvrit les yeux. La chambre était toujours la même — le lit en bois blanc, le bureau trop petit, les boîtes à chaussures sous le lit, l'ordinateur gris aux touches jaunies. Rien n'avait changé. Mais tout était différent. Elle posa le manuscrit sur son bureau, à côté du carnet noir et du diplôme du concours. Il trônait là, imposant, presque menaçant. Trois cent quarante-sept pages qui attendaient d'être lues. Jugées. Aimées. Détestées. Ignorées, peut-être. Car c'était la suite, n'est-ce pas ? Le manuscrit n'était pas une fin. C'était un commencement. Le

commencement de la partie la plus effrayante : la montrer au monde.

L'idée de contacter des éditeurs la terrorisait. Elle l'avait repoussée pendant des mois, cachée derrière l'écriture, derrière la réécriture, derrière les corrections. Tant qu'elle écrivait, elle n'avait pas à penser à la publication. Tant qu'elle réécrivait, elle pouvait se persuader que le manuscrit n'était pas fini. Tant qu'elle corrigeait, elle avait une excuse pour ne pas l'envoyer.

Mais maintenant, le manuscrit était là. Fini. Complet. Il n'y avait plus d'excuses.

Elle passa des heures à faire des recherches. Les sites d'éditeurs, les appels à manuscrits, les conseils pour jeunes auteurs. Chaque clic était une déchirure, chaque page lue une angoisse supplémentaire. Les conditions étaient draconiennes — polices d'écriture spécifiques, interlignes précis, marges imposées. Les délais de réponse s'étendaient sur des mois, parfois une année entière. La plupart des manuscrits n'étaient même pas lus. Ils atterrissaient dans des piles, puis dans des cartons, puis dans des bennes.

Elle n'avait aucune chance. Elle le savait. Elle n'avait ni diplôme littéraire, ni expérience dans le milieu, ni le moindre réseau. Elle était une inconnue. Une anonyme. Une fille de banlieue qui écrivait dans sa chambre sur un vieil ordinateur. Mais Lunariss, elle, n'avait pas peur. Lunariss était une demi-elfe qui avait affronté la Forêt des

Murmures. Lunariss avait perdu son père et s'était relevée. Lunariss pouvait bien envoyer un manuscrit à quelques éditeurs.

Céline ouvrit son carnet noir à la dernière page blanche. Elle écrivit la liste des maisons d'édition qui lui semblaient accessibles — celles qui acceptaient les premiers romans, celles qui ne demandaient pas d'agents littéraires, celles qui lisaient les manuscrits gratuitement.

Cinq noms. Cinq adresses. Cinq tentatives. C'était peu. C'était tout ce qu'elle pouvait supporter.

Restaient les lettres d'accompagnement.

Elle les rédigea une première fois. Les trouva trop plates. Les réécrivit. Les trouva trop pompeuses. Les réécrivit encore. Trop longues. Trop courtes. Trop personnelles. Trop froides. Chaque version lui semblait pire que la précédente, et elle passait des heures à déplacer des virgules, à remplacer un mot par un autre, à se demander si elle devait mentionner le concours, la bourse refusée, Madame Vilaro.

BleuNuit — Océane — la rassura par message.

« Arrête de te prendre la tête. Sois simple. Sois toi-même. Les éditeurs lisent des centaines de manuscrits par mois. Ce qu'ils veulent, c'est une histoire. Pas une autobiographie. Envoie ton texte et oublie-le. »

Envoie et oublie. C'était plus facile à dire qu'à faire. Chaque lettre d'accompagnement était une

bouteille jetée à la mer, et Céline ne savait pas nager.

Elle choisit finalement une version courte, presque sèche. Son nom — Lunaris. Le titre. Un résumé de quelques lignes. La mention du concours. Et une phrase, à la fin, qu'elle espérait honnête sans être pathétique : « *Ce roman est le fruit de plusieurs années de travail. J'espère qu'il trouvera grâce à vos yeux.* »

Elle imprima les cinq lettres. Les relut. Les glissa dans cinq enveloppes, avec cinq exemplaires du manuscrit.

Cinq manuscrits. Tous identiques. Tous imparfaits. Tous porteurs de ses espoirs et de ses peurs.

Elle mit trois jours à les envoyer.

Chaque enveloppe était une petite mort. Le premier manuscrit partit le mardi, déposé dans la boîte jaune au coin de la rue. Céline resta devant la boîte un long moment après l'avoir lâché, comme si elle pouvait encore le rattraper, le relire, le corriger une dernière fois.

Le second partit le mercredi, dans une boîte plus loin, près du supermarché. Le troisième le jeudi matin, avant le travail. Le quatrième le jeudi soir, après le dîner.

Le cinquième, elle le garda toute la journée du vendredi dans son sac, le sortant, le rangeant, le ressortant. Elle le porta avec elle comme un talisman, un poids doux contre sa hanche, une promesse qu'elle n'arrivait pas à tenir.

Elle le déposa à la poste centrale à dix-sept heures, juste avant la fermeture. La boîte était rouge. Le manuscrit disparut dans l'ouverture avec un bruit mat. Puis plus rien. Le silence. L'attente.

Céline rentra chez elle à pied, sous la pluie.

Les rues étaient mouillées, les réverbères allumés, les voitures rares. Elle marcha longtemps, sans savoir où elle allait, simplement pour marcher, pour ne pas rentrer, pour ne pas s'asseoir devant l'ordinateur et voir l'absence de réponses.

Quand elle rentra enfin, sa mère regardait la télévision. Victor n'était pas là. L'appartement sentait le tabac froid et la sauce réchauffée.

« Tu as l'air épuisée, dit sa mère sans la regarder.

— Je vais bien. »

Elle se glissa dans sa chambre, ferma la porte, s'assit sur son lit.

Le manuscrit n'était plus là. Il était en route vers des inconnus, des lecteurs professionnels, peut-être des éditeurs. Il voyageait sans elle, exposé aux regards, vulnérable comme elle ne l'avait jamais été.

Elle pensa à Mathym, à Rose, à tous ces personnages qui l'avaient accompagnée pendant des années. Ils étaient partis, eux aussi. Ils étaient dans ces enveloppes, dans ces feuilles imprimées, dans ces mots qu'elle avait choisis avec tant de soin.

Ils lui manquaient déjà.

Elle alluma l'ordinateur. Le fond bleu apparut. Le curseur clignotait sur la page blanche.

Elle aurait dû commencer autre chose. Une nouvelle. Un autre roman. Mais les mots ne venaient pas. Ils étaient partis avec le manuscrit, en voyage vers des territoires inconnus.

Alors elle resta là, devant l'écran lumineux, les mains posées sur le clavier, à attendre qu'ils reviennent.

Elle attendit longtemps.

Ils ne revinrent pas, cette nuit-là.

Mais ce n'était pas grave. Elle avait appris à attendre. Elle avait appris à espérer. Elle avait appris que les mots, même quand ils partent, laissent toujours quelque chose derrière eux — un souvenir, une promesse, la certitude qu'un jour, ils reviendront.

En attendant, elle avait son manuscrit. Quelque part sur une pile, quelque part dans un bureau, quelque part entre les mains d'un inconnu.

Et pour la première fois de sa vie, elle n'était plus seule à le porter.

Chapitre 26 : Les lettres de refus

La première réponse arriva trois semaines après l'envoi.

C'était un courriel, reconnaissable entre tous par son objet : « Votre manuscrit — Le Démon et la Jeune Fille — Réponse du comité de lecture ».

Céline le découvrit en rentrant du travail, alors qu'elle vérifiait ses mails distraitement, encore vêtue de son manteau trempé par la pluie.

Son cœur s'arrêta. Puis se remit à battre, trop vite, trop fort, comme un tambour de guerre.

Elle ouvrit le message.

« *Madame,*

Nous avons lu votre manuscrit avec attention. Si nous reconnaissons certaines qualités d'écriture, nous ne pensons pas que ce texte corresponde aux attentes de notre catalogue dans l'immédiat.

Nous vous remercions pour votre confiance et vous souhaitons bonne chance dans vos recherches éditoriales. Service des manuscrits. »

Céline relut le message une fois. Deux fois. Trois fois.

Les mots étaient polis. Neutres. Presque chaleureux, dans leur impersonnalité mécanique.

Mais ils disaient non. Ils disaient que son manuscrit ne correspondait pas. Ils disaient qu'il ne serait pas publié. Pas ici. Pas maintenant. Pas jamais, peut-être.

Elle resta un long moment immobile devant l'ordinateur, les mains posées sur le clavier, les

yeux fixés sur l'écran. La pluie coulait sur la vitre, dessinant des larmes qui n'étaient pas les siennes. Elle n'avait pas pleuré. Elle ne pleurerait pas. Les larmes étaient trop rares, trop précieuses, pour être gaspillées dans des refus éditoriaux.

Mais quelque chose en elle se serrait — un muscle qu'elle croyait avoir endurci, une cicatrice qu'elle pensait refermée. La voix de Madame Maunier lui revenait, plus claire que jamais : « *Le fantastique, ce n'est manifestement pas ton domaine.* »

Tu avais raison, pensa Céline. *Tu avais raison, et j'ai perdu mon temps.*

Elle referma le courriel. Éteignit l'ordinateur. Se coucha sans dîner, le visage tourné vers le mur, les mains serrées sous l'oreiller comme si elle priait — mais elle ne savait plus prier. Les dieux, s'ils existaient, n'avaient jamais répondu à ses appels.

Les autres refus arrivèrent au cours des semaines suivantes. Certains furent plus longs, plus détaillés. D'autres furent expédiés en une phrase. Le deuxième vint d'une petite maison d'édition qui promettait de lire « tous les manuscrits avec bienveillance ». La bienveillance se révéla glaciale : « *L'intrigue nous a semblé manquer de structure. L'héroïne est peu attachante. Le personnage du démon est confus. Nous passons notre tour.* »

Peu attachante. Confus. Manque de structure.

Chaque mot était une épingle enfoncée dans la chair déjà meurtrie de Céline. Elle avait passé des mois à réécrire Rose, à la rendre plus profonde,

plus nuancée. Elle avait façonné Mathym avec la délicatesse d'un horloger, ajustant chaque trait, chaque dialogue, chaque silence. Et ces inconnus — ces lecteurs professionnels qui lisaient des centaines de manuscrits par an, ces gens dont c'était le métier de juger — lui disaient que ce n'était pas assez. Que cela ne valait pas. Le troisième refus fut plus personnel. L'éditrice avait pris le temps d'écrire un paragraphe.

« *Chère Madame,*

J'ai lu votre manuscrit jusqu'au bout, ce que je ne fais pas pour tous. Votre écriture a quelque chose — une voix, une ambiance, une mélancolie qui m'a touchée. Mais je ne vois pas comment vendre ce texte. Le public est difficile. La fantasy, c'est bouché. Et votre histoire... elle est trop lente, trop intérieure. Les lecteurs d'aujourd'hui veulent de l'action, du rythme, des rebondissements. Votre roman est une méditation sur la solitude. C'est beau, mais ce n'est pas commercial. Je suis désolée. »

Trop lente. Trop intérieure. Pas commerciale. Céline lut ce message une dizaine de fois. Elle pleura, cette fois. Pas longtemps. Juste assez pour que ses yeux brûlent et que ses joues deviennent collantes. Elle pleura parce que cet éditrice avait compris ce qu'elle écrivait — et que cela ne suffisait pas. La beauté ne suffisait pas. La sincérité ne suffisait pas. Il fallait être *commercial*, vendre, plaire au plus grand nombre.

Elle n'avait jamais su plaire. Même à sa mère. Même à ses professeurs. Même à elle-même, parfois.

Sa mère remarqua son silence.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-elle un soir, alors que Céline poussait des pâtes dans son assiette sans les manger.

« Rien. »

« Tu as l'air triste. »

C'était peut-être la première fois depuis des années que sa mère posait cette question. La première fois qu'elle la regardait vraiment, avec autre chose que l'indifférence polie du quotidien.

« J'ai envoyé mon roman à des éditeurs, dit Céline, la voix hésitante. Ils refusent. Tous. »

Sa mère haussa les épaules. « Je te l'avais dit. Les métiers artistiques, ça ne mène à rien. Tu aurais dû te contenter d'un travail stable. Comme Victor. »

Comme Victor. Les mots claquèrent dans le silence de la cuisine comme des coups de fouet.

Céline ne répondit rien. Elle avala ses pâtes sans les goûter, rangea son assiette, et retourna s'enfermer dans sa chambre.

Victor, lui, n'avait jamais écrit de roman. Victor ne savait même pas ce qu'était un manuscrit. Victor travaillait dans un garage, gagnait bien sa vie, et leur mère était fière de lui. Parce que Victor était *normal*. Parce que Victor ne faisait pas de vagues. Parce que Victor ne s'obstinait pas à vouloir être

écrivain alors que tout le monde lui disait que c'était impossible.

Elle s'assit devant l'ordinateur. Les emails de refus étaient là, dans sa boîte de réception, classés dans un dossier qu'elle avait intitulé « Réponses » — un euphémisme pour « échecs ».

Elle les relut. Tous. Depuis le premier, si poli qu'il en était insultant, jusqu'au dernier, si personnel qu'il en était cruel. Chaque mot réveillait une blessure ancienne. Chaque phrase rouvrait une cicatrice.

Madame Maunier avait raison. Depuis le début. Cette petite fille blonde qui écrivait des histoires de démons et de princesses, qui remplissait des cahiers sous sa lampe de poche rouge, qui croyait que les mots pouvaient tout sauver — elle était ridicule. Elle l'avait toujours été. Et maintenant, les professionnels du livre le lui confirmaient : elle n'avait pas sa place. Jamais.

Céline éteignit l'ordinateur.

Elle ne voulait plus écrire.

Les jours suivants furent gris.

Pas le gris de la pluie ou du ciel d'hiver. Un gris intérieur, plus profond, qui teintait chaque pensée, chaque geste, chaque respiration. Céline se levait, allait au travail, classait des factures, rentrait, dînait, se couchait. Sans écrire. Sans dessiner. Sans même ouvrir le carnet noir posé sur son bureau.

BleuNuit lui envoya des messages. « Tu es silencieuse. Tout va bien ? » Céline répondit « Oui

» par automatisme, sans développer. Océane — car c'était Océane, même si elle pensait à elle sous son pseudo — n'insista pas. Mais elle devait sentir que quelque chose clochait.

VieillePlume écrivit aussi. Un long message où il parlait de ses propres refus, des années où il avait envoyé des manuscrits sans réponse, des piles de lettres d'éditeurs qui disaient « non » de cent façons différentes.

« Tu sais, Lunarix, disait-il, tous les écrivains passent par là. Tous. Même les plus grands. Même ceux que tu admires. Ils ont reçu des centaines de refus avant d'être publiés. C'est un rite de passage. Ça ne veut pas dire que ton texte est mauvais. Ça veut dire que tu n'as pas encore trouvé le bon éditeur, la bonne personne, le bon moment. »

Céline lut ce message. Elle le relut. Mais elle n'y crut pas.

Les écrivains qu'elle admirait — ceux qu'elle avait découverts plus tard, après le concours, après avoir lu Anne Rice comme on lui avait conseillé — n'étaient pas comme elle. Ils avaient des diplômes, des réseaux, des agents. Ils n'écrivaient pas sur un vieil ordinateur dans une chambre d'adolescente oubliée, au milieu des boîtes à chaussures et des cahiers d'enfance.

Ils étaient *légitimes*. Elle ne l'était pas.

Un soir, elle ouvrit le dossier « Réponses » pour la énième fois. Elle allait les effacer. Tous. Les jeter à

la corbeille, vider la corbeille, faire comme s'ils n'avaient jamais existé.

Mais son doigt hésita sur la souris.

Il y avait cinq refus. Cinq. Ce n'était pas tant que ça. D'autres écrivains — ceux qui finissaient par être publiés — en recevaient des dizaines, parfois des centaines. Elle avait envoyé cinq manuscrits. Cinq. C'était à peine un début.

Elle pensa à VieillePlume. À ses refus. À sa persévérance. À ce qu'il était devenu — pas un écrivain publié, mais un lecteur passionné, un critique bienveillant, une présence rassurante sur le forum.

Elle pensa à BleuNuit, qui continuait d'écrire malgré les remarques de ses parents, malgré les notes sévères de ses professeurs, malgré le monde qui lui disait que l'écriture n'était pas un vrai métier.

Elle pensa à Mathym. À Rose. À toutes ces histoires qu'elle avait écrites pour personne, pour elle-même, pour cette petite fille invisible qui n'avait que les mots pour se sentir exister.

Elle ferma le dossier.

Elle n'effacerait pas les refus. Ils faisaient partie de son histoire, maintenant. Ils étaient les cicatrices de ce parcours, les preuves qu'elle avait essayé, qu'elle avait risqué, qu'elle avait osé.

Mais elle n'enverrait plus de manuscrits. Pas tout de suite. Elle n'était pas prête à essayer d'autres refus. Sa peau était trop fine, ses blessures trop fraîches.

Alors elle écrirait. Sans espoir. Sans ambition. Sans cette pression absurde de vouloir être publiée. Elle écrirait comme autrefois, quand l'écriture n'était qu'une bouée, pas un projet. Quand les mots n'avaient d'autre destinataire qu'elle-même.

Elle alluma l'ordinateur. Ouvrit un nouveau fichier. Le curseur clignotait, patient, éternel.

Elle écrivit la première phrase qui lui vint : *« Il y a des jours où l'on voudrait effacer tout ce qu'on a écrit, et d'autres où l'on se souvient pourquoi on a commencé. »*

Ce n'était pas une histoire. Pas encore. C'était juste une phrase. Une bouée. Une promesse qu'elle se faisait à elle-même.

Elle n'était pas finie. Son histoire non plus. Les refus n'étaient que des refus. Ils ne définissaient pas ce qu'elle était, ni ce qu'elle deviendrait.

Ils disaient non. Mais elle disait oui. Oui à l'écriture. Oui à la persévérance. Oui à cette petite fille invisible qui avait appris à lire au fond d'une bibliothèque, et qui n'avait jamais cessé de croire que les mots pouvaient tout sauver.

Même les siens. Surtout les siens.

Chapitre 27 : L'éditrice

C'était un mardi.

Les mardis étaient les pires jours de la semaine — trop loin du week-end pour espérer, trop près du lundi pour oublier. Céline était rentrée du travail épuisée, les pieds douloureux, les yeux brûlants d'avoir fixé des écrans administratifs pendant huit heures. Elle s'était fait chauffer des pâtes, les avait avalées sans goût, et s'était installée devant son ordinateur par habitude plus que par espoir.

Les refus avaient cessé d'arriver. Après le cinquième, le silence s'était installé — un silence lourd, définitif, qui ressemblait à un abandon. Les autres maisons d'édition auxquelles elle avait envoyé son manuscrit n'avaient même pas pris la peine de répondre. Leur silence valait tous les « non » du monde.

Elle avait rangé le dossier « Réponses » dans les profondeurs de son disque dur, là où elle rangeait les choses qu'elle ne voulait plus voir. Elle ne l'avait pas effacé. Elle n'avait pas la force de l'effacer. Mais elle avait cessé de l'ouvrir.

Ce soir-là, pourtant, une notification apparut dans sa boîte de réception.

L'objet : « *Votre manuscrit – Le Démon et la Jeune Fille – Éditions du Crépuscule* »

Céline resta figée devant l'écran. Le curseur de la souris tremblait dans sa main. Les Éditions du Crépuscule — elle avait envoyé son manuscrit là-bas au tout début, avant les autres, alors qu'elle

croyait encore. C'était une petite maison indépendante, spécialisée dans la fantasy et l'imaginaire, tenue par une seule femme dont elle avait lu le blog. Elle ne s'attendait pas à une réponse. La plupart des auteurs qui envoyaient leur texte à cette editrice n'en recevaient jamais. Elle était trop occupée, trop sollicitée, trop *seule* pour répondre à tout le monde. Mais elle avait répondu. À elle. Céline cliqua sur le message.

La première phrase la fit pleurer.

*« Chère Lunaris,
J'ai lu votre manuscrit en une nuit. Je n'ai pas pu le lâcher. »*

En une nuit. Elle n'avait pas pu le lâcher.

Céline porta la main à sa bouche, comme pour étouffer un cri. Ses yeux brûlaient déjà. Les larmes coulaient sans qu'elle puisse les retenir.

Elle lut la suite.

« Je m'appelle Hélène Moreau, et je suis la fondatrice des Éditions du Crépuscule. Je reçois des dizaines de manuscrits chaque mois. La plupart sont oubliables. Certains sont bons, mais pas assez pour que je prenne le risque de les publier. Votre texte, lui, est autre chose. Je ne sais pas exactement quoi — mais c'est autre chose. »

Autre chose. Pas un refus. Pas un « ce n'est pas pour nous ». Pas un « votre histoire n'est pas commerciale ». Autre chose.

« Ce qui m'a frappée d'abord, c'est la douceur tragique de votre récit. Cette jeune fille seule qui invoque un

démon pour avoir un ami — c'est d'une tristesse infinie, et pourtant, il n'y a pas de désespoir dans vos pages. Il y a de la tendresse. De l'humanité. Même dans les ombres. Surtout dans les ombres. »

Douceur tragique. L'expression résonna en elle comme une musique entendue longtemps auparavant, oubliée, puis soudain retrouvée. Quelqu'un avait mis des mots sur ce qu'elle écrivait. Quelqu'un avait vu ce qu'elle voulait dire. « *Et puis il y a Mathym. Ce démon qui n'est pas un démon, cet étranger qui ne comprend rien aux humains mais qui reste parce qu'on lui a demandé de rester. J'ai rarement lu un personnage aussi étrangement humain — non, pas humain. "Humain" n'est pas le mot. "Vivant", peut-être. Ou "vrai". Mathym est vrai, d'une vérité qui dépasse la cohérence psychologique ou la crédibilité fictionnelle. Il est vrai parce que vous l'avez aimé en l'écrivant. Je le sens. Chaque page le dit.* »

Les mains de Céline tremblaient si fort qu'elle dut poser la souris. Les mots dansaient devant ses yeux, brouillés par les larmes, mais elle les lisait quand même. Elle les buvait. Elle s'y accrochait comme une naufragée à une bouée.

« *Je ne peux pas vous faire d'offre tout de suite. Je suis une petite maison, avec des moyens limités. Je dois faire lire votre texte à mon comité de lecture, discuter avec mon imprimeur, vérifier que je peux assumer financièrement cette publication. Mais je voulais vous écrire avant tout cela. Je voulais vous dire que votre texte m'a touchée. Qu'il mérite d'exister. Qu'il mérite d'être lu.* »

Mérite d'exister. Mérite d'être lu.

Céline n'avait jamais entendu ces mots. Personne ne les lui avait jamais dits. Pas sa mère, qui ne lisait pas ses histoires. Pas ses professeurs, qui les jugeaient sans les comprendre. Pas les éditeurs qui les avaient refusés avec des phrases polies et vides.

« Je vous recontacterai dans les semaines à venir. En attendant, ne doutez pas de vous. Vous avez quelque chose que peu d'auteurs possèdent. Une voix. Une vraie. Et cette voix mérite d'être entendue.

Avec toute ma considération,

Hélène Moreau

Éditions du Crépuscule »

Céline relut ce message une dizaine de fois.

Assise sur sa chaise, dans la lumière blafarde de l'ordinateur, les larmes séchant sur ses joues, elle s'imprégnait de chaque mot comme on s'imprègne d'un rayon de soleil après un long hiver. Elle aurait voulu répondre tout de suite, écrire un message débordant de gratitude, dire à cette Hélène Moreau à quel point sa lettre avait changé quelque chose en elle.

Mais les mots ne venaient pas. Pour la première fois, ce n'était pas par manque d'inspiration, mais par excès d'émotion. Tout ce qu'elle aurait pu dire semblait dérisoire, insignifiant, indigne de ce qu'elle ressentait.

Alors elle fit ce qu'elle faisait toujours quand les mots manquaient : elle écrivit une histoire.

Elle ouvrit un nouveau fichier. Titre provisoire : « *La Lettre* ». Et elle raconta, en quelques paragraphes, ce qu'elle venait de vivre. Une écrivaine, seule dans sa chambre, reçoit un message qui change tout. Une éditrice lui dit que son texte est beau, qu'il mérite d'exister, qu'il mérite d'être lu.

Elle écrivit cela, et en l'écrivant, elle réalisa que ce n'était pas une fiction. C'était sa vie. La vraie. Celle qui commençait peut-être, enfin, à ressembler à ce dont elle avait toujours rêvé.

Elle répondit à Hélène Moreau le lendemain, après une nuit blanche passée à réfléchir à chaque mot.

« Chère Madame,

Je ne sais pas comment vous remercier. Votre message m'a offert quelque chose que je n'avais jamais reçu : la reconnaissance que ce que j'écris a du sens. Non pas parce que c'est bien écrit, ou parce que cela pourrait se vendre, mais parce que cela touche quelqu'un. Parce que quelqu'un comprend.

Mathym, vous avez raison. Je l'aime. Je l'aime comme on aime un ami qu'on a inventé pour ne pas être seul, et qui devient plus réel que les vrais. Il est avec moi depuis que j'ai huit ans. Il a grandi avec moi. Il a traversé toutes mes peurs, toutes mes joies, tous mes deuils. Le voir reconnu, compris, aimé par une autre personne — c'est comme si une partie de moi-même était enfin vue. Je suis prête à attendre. Je sais que les petites maisons d'édition ont des contraintes, des délais, des doutes. Je les connais, ces doutes. Ils sont mes compagnons de route depuis toujours.

Mais votre message m'a donné de l'espoir. Pour la première fois, je crois que mon histoire mérite d'être lue. Non pas parce qu'elle est parfaite, mais parce qu'elle est vraie.

*Avec toute ma gratitude,
Lunaris (Céline Durand) »*

Elle relut la lettre, hésita sur la signature — son vrai nom ou son pseudo — puis laissa les deux. C'était qui elle était. Les deux. L'écrivaine et la jeune fille. Lunaris et Céline. La même personne, enfin réconciliée. Elle cliqua sur « Envoyer ».

Les semaines suivantes furent une attente différente des précédentes.

Ce n'était plus l'attente anxieuse des refus, cette certitude morbide que le silence serait la seule réponse. C'était une attente chargée d'espoir, presque lumineuse, qui donnait aux journées une couleur qu'elle ne leur connaissait pas. Le travail était toujours aussi monotone. Sa mère toujours aussi indifférente. Victor toujours aussi absent. Mais quelque chose avait changé, quelque part dans son cœur, et ce quelque chose suffisait à tout transformer.

Elle écrivit. Beaucoup. Plus qu'elle n'avait écrit depuis des mois. Non pas pour envoyer à des éditeurs, non pas pour plaire à un public, mais simplement parce que l'écriture était redevenue ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une joie.

Les mots coulaient d'eux-mêmes, se déposaient sur la page comme des gouttes de pluie sur une vitre. Elle écrivait les aventures d'une petite libraire qui découvrait qu'elle pouvait entrer dans les livres, les histoires d'une sorcière qui avait perdu ses pouvoirs et les retrouvait dans l'amour d'une enfant, les fragments épars d'un roman sur la mémoire et l'oubli.

Elle pensait souvent à Hélène Moreau. À cette femme qui avait lu son manuscrit en une nuit, qui avait pleuré peut-être, qui avait pris le temps d'écrire ce message si personnel. Elle se demandait à quoi elle ressemblait. Si elle était jeune ou vieille, blonde ou brune, souriante ou sévère. Elle se demandait si elle aussi, comme elle, avait connu les refus, les doutes, les nuits blanches à se demander si cela valait la peine de continuer. Elle se demandait si, un jour, elles se rencontreraient. Si elle lui serrerait la main, si elle la remercierait, si elle trouverait les mots pour lui dire ce que cette lettre avait changé dans sa vie. Elle ne savait pas. L'avenir était un mystère, comme toujours. Mais pour la première fois, il ne lui faisait pas peur.

Il lui semblait, au contraire, plein de promesses. Comme un manuscrit qu'on ouvre à la première page.

Comme une histoire qui commence.

Chapitre 28 : Le travail éditorial

Le premier courriel d'Hélène Moreau arriva un jeudi matin, chargé de ce que Céline appellerait plus tard « la bienveillance tranchante ».

« Chère Lunariss,

Je suis ravie de vous annoncer que le comité de lecture a accepté votre manuscrit à l'unanimité. Nous souhaitons publier "Le Démon et la Jeune Fille" aux Éditions du Crépuscule.

Avant cela, cependant, nous devons travailler le texte. Ensemble. Il y a des choses à couper, d'autres à renforcer, quelques-unes à réécrire. Ce ne sera pas toujours agréable. Je serai parfois dure avec vous. Mais je vous promets que ce que nous construirons ensemble sera plus fort que ce que vous avez écrit seule.

Acceptez-vous de vous lancer dans cette aventure avec moi ?

Hélène »

Céline relut ce message plusieurs fois.

L'acceptation la fit pleurer de joie — ces larmes rares, précieuses, qu'elle n'avait versées que quelques fois dans sa vie. Mais la suite la serra. *Couper. Réécrire. Parfois dure.*

Elle ne savait pas ce que cela signifiait. Elle l'apprendrait.

Elle répondit « oui » sans hésiter, parce que c'était la seule réponse possible. Et parce qu'au fond d'elle, malgré la peur, une petite voix murmurait que c'était ainsi que les livres naissaient. Pas dans l'isolement des nuits blanches, mais dans le

dialogue, le conflit, l'amour contrarié entre un auteur et son éditrice.

La première modification fut une suppression. Hélène avait identifié un chapitre entier — vingt-trois pages — qu'elle jugeait « redondant ». Rose y passait plusieurs jours à errer dans une forêt, à se souvenir de son père, à dialoguer avec Mathym sans que l'intrigue avance.

« J'aime ce chapitre, avait écrit Hélène. Il est beau, poétique, plein de mélancolie. Mais il ralentit le récit. Votre lecteur a besoin d'avancer. Il a besoin que quelque chose se passe. Supprimez-le. Ou réduisez-le à trois pages. »

Céline lut ces lignes avec horreur. Supprimer ce chapitre ? Ce chapitre où Rose parlait de son père pour la première fois depuis la mort de celui-ci ? Ce chapitre où Mathym, maladroit, tentait de la consoler sans comprendre ce que la consolation signifiait ?

Elle pleura. Pas des larmes silencieuses, mais de vrais sanglots, comme une enfant à qui on arrache un jouet précieux. Elle ne pouvait pas supprimer ce chapitre. C'était le cœur du roman. C'était sa propre douleur, couchée sur le papier, exposée à nu. Si on l'enlevait, que resterait-il ?

Elle envoya un message fiévreux à Hélène, défendant son chapitre avec l'énergie du désespoir. L'éditrice répondit le lendemain.

« *Chère Lunaris,*

Je comprends votre douleur. Ce chapitre, vous l'aimez. Il vient de vous, de votre histoire, de votre rapport à votre propre père. C'est légitime. Mais ce n'est pas pour cela qu'il doit rester.

Un roman, ce n'est pas une autobiographie. C'est un objet que vous offrez à des inconnus. Ces inconnus ne savent rien de vous, de votre père, de votre enfance. Ils ne lisent que ce qui est sur la page. Et sur cette page, il y a un chapitre magnifique qui n'avance pas l'histoire. Je ne vous demande pas d'oublier ce chapitre. Je vous demande de le transformer. De le réduire à l'essentiel. De garder les larmes de Rose, mais de ne pas noyer votre lecteur dedans.

Faites-moi confiance. Je ne veux pas détruire votre texte. Je veux l'aider à exister. »

Céline passa trois jours à réécrire le chapitre. Trois jours à couper des phrases qu'elle avait aimées. À supprimer des paragraphes entiers qui lui semblaient pourtant nécessaires. À lutter contre chaque suppression comme contre une amputation.

Elle commença par refuser. Elle ne pouvait pas. Elle ne le ferait pas. Puis elle essaya de tricher, supprimant quelques mots par-ci, quelques lignes par-là, en espérant qu'Hélène ne remarquerait rien. Mais l'éditrice remarqua tout, bien sûr, et lui renvoya le chapitre avec des commentaires plus précis, plus exigeants.

« Cette phrase, elle est belle, mais elle répète ce que vous avez déjà dit trois pages plus tôt. Supprimez-la. »

« Ce dialogue entre Rose et Mathym — il dure deux pages. Réduisez-le à trois répliques. L'essentiel suffit. »
« Cette description de la forêt : trop longue, trop détaillée. Votre lecteur n'a pas besoin de savoir comment chaque arbre se penche pour comprendre que Rose se sent perdue. »

Chaque commentaire était une petite mort. Et pourtant, au fil des jours, Céline commença à comprendre.

Ce que lui demandait Hélène n'était pas une mutilation. C'était un affûtage. Comme au couteau qu'on passe à la pierre, enlevant de la matière pour révéler le tranchant. Le chapitre perdait des pages, mais gagnait en intensité. Les émotions n'étaient plus noyées sous les mots. Elles affleuraient, nues, presque violentes.

Quand elle eut fini, le chapitre ne faisait plus que quatre pages. Quatre pages au lieu de vingt-trois. Mais ces quatre pages, en les relisant, lui serrèrent le cœur plus fort que les vingt-trois jamais n'auraient pu le faire.

Rose s'arrêta au milieu de la forêt.

— Je ne sais pas où aller.

Mathym sortit de l'ombre. Ses yeux rouges brillaient faiblement, comme des braises sous la cendre.

— Tu n'as pas besoin de savoir où aller. Il suffit d'avancer.

— Et si j'avance dans la mauvaise direction ?

— Alors tu changeras de direction. C'est ainsi que les humains font, n'est-ce pas ? Ils se trompent, ils apprennent, ils recommencent.

Rose le regarda. Dans ses yeux à elle, il n'y avait pas de braises. Rien que de l'eau. De l'eau qui menaçait de déborder.

— Toi, tu te trompes ?

Mathym réfléchit. Réfléchir était difficile pour lui. Les démons n'étaient pas censés réfléchir. Ils agissaient. Ils prenaient. Ils dévoraient. Mais il n'était plus un démon ordinaire, s'il l'avait jamais été.

— Tous les jours, dit-il. Mais je continue. Parce que c'est tout ce que je sais faire.

Les semaines suivantes, d'autres suppressions arrivèrent.

Un personnage secondaire qu'Hélène jugeait « inutile » — une amie de Rose qui apparaissait dans trois chapitres, n'apportait rien à l'intrigue, et disparaissait sans laisser de trace. Céline s'y était attachée, à cette amie. Elle avait inventé son histoire, ses rêves, ses peurs. Supprimer ce personnage, c'était l'effacer. La tuer. La jeter au néant.

Elle le fit pourtant. Parce qu'Hélène avait raison.

Parce que le personnage n'était pas nécessaire.

Parce qu'un roman, c'était un orchestre, et que tous les musiciens ne pouvaient pas jouer en même temps sans produire une cacophonie.

Elle supprima aussi une sous-intrigue trop alambiquée, un flash-back qui cassait le rythme, un dialogue trop long où Rose et Mathym tournaient en rond sans rien se dire. Chaque suppression l'arrachait. Chaque correction la blessait. Mais à la

fin, quand elle relisait le roman d'une traite, elle sentait le texte respirer. Comme si on avait dégagé des passages obstrués, ouvert des fenêtres dans une pièce trop étouffante.

Un soir, elle écrivit à Hélène : *« Je commence à comprendre. Réécrire, ce n'est pas détruire. C'est affiner. J'avais peur de perdre l'âme du texte. Mais l'âme, elle n'était pas dans les mots. Elle était entre eux. Et vos coupes l'ont libérée. »*

Hélène répondit : *« Voilà. Vous avez compris. Maintenant, vous êtes une vraie écrivaine. »*

Le travail éditorial dura trois mois.

Trois mois de courriels quotidiens, de versions révisées, de compromis parfois douloureux. Trois mois à apprendre que l'écriture était un métier, pas seulement une passion. Trois mois à se heurter à ses propres limites, à les dépasser, à les repousser un peu plus loin.

Parfois, Céline craquait. Elle envoyait des messages désespérés à Océane, qui la rassurait comme elle pouvait. Elle appelait VieillePlume, qui lui rappelait que tous les écrivains passaient par là. Elle pleurait dans sa chambre, la tête contre l'oreiller, convaincue qu'elle n'y arriverait jamais. Mais chaque matin, elle se relevait. Elle rouvrait le fichier. Elle affrontait les commentaires d'Hélène, même les plus durs. Et elle travaillait.

Parce qu'au fond d'elle, quelque chose avait changé. Elle n'écrivait plus seulement pour elle-même. Elle écrivait pour ce roman qu'elle voulait

donner au monde. Pour Rose et Mathym, qui méritaient d'exister. Pour Hélène, qui croyait en eux.

Le manuscrit final fut livré un vendredi soir. Céline l'envoya à Hélène avec une dernière phrase : *« Il est prêt. Merci de m'avoir aidée à le rendre meilleur. »*

Hélène répondit le lendemain : *« C'est vous qui avez fait le travail. Je n'ai fait que vous montrer le chemin. Maintenant, il va nous falloir trouver un titre définitif, une couverture, une date de parution. Mais tout cela, c'est une autre histoire. »*

Céline sourit devant son écran. Une autre histoire. C'était ce que sa vie était devenue. Une suite de chapitres, certains douloureux, d'autres lumineux, mais tous nécessaires.

Elle éteignit l'ordinateur. Dans le silence de sa chambre, elle pensa à la petite fille blonde au fond de la bibliothèque. Celle qui ne savait pas encore lire, qui avait attendu que les lettres s'ouvrent à elle comme des portes. Celle qui avait rempli des cahiers de ses histoires maladroites. Celle qui avait caché ses trésors sous son lit, parce que personne ne voulait les voir.

Cette petite fille, elle était toujours là. Mais elle n'était plus seule. Elle avait Mathym. Elle avait Rose. Elle avait Hélène. Elle avait tous ceux qui, un jour, liraient son roman et y trouveraient un écho de leur propre solitude.

Elle n'était plus invisible.

Elle était écrivaine.

Chapitre 29 : Le premier livre

Le carton arriva un mercredi après-midi, déposé par un livreur en bleu qui ne demanda pas de signature. Céline le trouva sur le palier en rentrant du travail, posé contre la porte, anonyme et pourtant chargé de tout ce qu'elle attendait depuis des années.

Elle resta un long moment à le regarder.

Le carton était blanc, d'un blanc immaculé qui contrastait avec le gris sale du mur. Il n'était pas grand — à peine la taille d'une boîte à chaussures, l'ironie ne lui échappa pas. Une étiquette collée sur le dessus portait son nom et son adresse, imprimés en lettres noires. L'expéditeur : Éditions du Crépuscule.

Elle savait ce qu'il y avait à l'intérieur. Elle l'attendait depuis des semaines, depuis le jour où Hélène lui avait annoncé que le livre était imprimé, qu'elle recevrait les premiers exemplaires dans quinze jours, peut-être un peu plus.

Elle n'avait pas dormi la nuit précédente. Ni celle d'avant. Elle avait passé des heures à regarder le plafond de sa chambre, à compter les fissures, à se demander si ce moment serait à la hauteur de tout ce qu'elle avait imaginé.

Maintenant, le carton était là. Il était réel. Il ne demandait qu'à être ouvert.

Céline ne l'ouvrit pas.

Elle rentra dans l'appartement, posa son sac sur la table de la cuisine, se servit un verre d'eau qu'elle ne but pas. Sa mère n'était pas encore rentrée. Victor non plus. L'appartement était silencieux, comme toujours, mais ce silence-là était différent. Il était chargé d'attente.

Elle retourna sur le palier. Le carton était toujours là, n'ayant pas bougé. Elle le prit dans ses bras — il était plus léger qu'elle ne l'avait imaginé — et le transporta dans sa chambre. Le déposa sur son bureau, à côté de l'ordinateur, à côté du carnet noir, à côté du diplôme du concours.

Puis elle s'assit sur son lit et le regarda.

L'après-midi passa. La lumière qui filtrait par la fenêtre changea, passant du blanc cru du début d'après-midi au jaune doré de la fin du jour, puis au gris bleuté du crépuscule. Céline ne bougea pas. Elle regardait le carton comme on regarde un animal sauvage qu'on ne veut pas effrayer, comme on regarde un rêve dont on craint qu'il ne se brise au moindre mouvement.

Elle pensait à toutes ces années. À la petite fille au fond de la bibliothèque, qui apprenait à lire comme on apprend à survivre. Aux nuits sous la lampe de poche rouge, à écrire des histoires que personne ne lirait jamais. Aux cahiers d'écolier remplis de fautes et de créatures imaginaires. Aux boîtes à chaussures sous le lit, empilées comme des preuves. Aux refus, aux humiliations, à Madame Maunier qui lui avait dit que le fantastique n'était pas son domaine. Aux lettres d'éditeurs qui

disaient « non » de cent façons différentes. À Hélène, qui avait dit « oui ».

Elle pensa à son père. À ses mains calleuses d'ouvrier, à sa voix qui disait « C'est bien ». Il ne verrait jamais ce livre. Il ne saurait jamais que la petite fille qui dessinait sur son bureau avait fini par écrire un vrai roman. Il était parti trop tôt, emporté par ce cancer qui avait tout dévoré, sauf les souvenirs.

Les larmes montèrent, mais elle les retint. Pas encore. Pas avant d'avoir ouvert le carton.

Il était presque dix heures du soir quand elle se leva.

Ses jambes tremblaient. Ses doigts tremblaient aussi, si fort qu'elle eut du mal à attraper les rabats du carton. L'adhésion résista un instant, puis céda dans un bruit sec.

Elle ouvrit le carton.

À l'intérieur, il y avait des livres. Une dizaine, peut-être quinze, empilés soigneusement, protégés par du papier bulle. Ils sentaient le papier frais et l'encre neuve — cette odeur qu'elle aimait tant dans les librairies, cette odeur des livres qui n'ont jamais été ouverts, qui attendent que quelqu'un vienne les chercher.

Elle prit le premier exemplaire. Ses mains tremblaient si fort qu'elle faillit le laisser tomber. Elle le posa sur son bureau, sous la lampe halogène, et le regarda.

La couverture était bleue. Un bleu profond, presque nocturne, traversé par une fine lame de lune argentée. En bas, le titre : *Le Démon et la Jeune Fille*. En haut, le nom de l'auteur : *Lunaris*.

Son nom. Son pseudo. Ce nom qu'elle avait choisi des années plus tôt, dans une page d'inscription sur un forum, sans imaginer qu'il figurerait un jour sur la couverture d'un vrai livre. Ce nom qu'elle avait porté comme un secret, comme une armure, comme une promesse.

Elle tourna le livre entre ses mains. Sentit le poids du papier, la douceur de la couverture, le frottement des pages sous ses doigts. C'était son livre. Son nom dessus. Ses mots à l'intérieur. Des centaines de milliers de signes, des années de travail, des nuits blanches, des doutes, des larmes, des joies — tout cela condensé en cet objet de quelques centaines de grammes.

Les larmes qu'elle avait retenues depuis des heures se libérèrent brusquement.

Ce n'étaient pas des sanglots silencieux. C'était une tempête.

Céline pleura comme elle n'avait pas pleuré depuis la mort de son père — le corps secoué de spasmes, le visage ruisselant, la bouche ouverte sur des cris qu'elle n'arrivait pas à contrôler. Elle pleurait pour la petite fille invisible de la bibliothèque, qui n'aurait jamais cru cela possible. Elle pleurait pour l'adolescente silencieuse du collège, que Madame Maunier avait humiliée. Elle pleurait pour la jeune

filles du lycée professionnel, qui tapait sur un clavier d'ordinateur en attendant que sa vie commence. Elle pleurait pour son père, qui n'était pas là. Pour sa mère, qui ne comprenait pas. Pour Victor, qui ne saurait jamais.

Elle pleurait parce que c'était fini. Parce que cela commençait. Parce que ce livre était à la fois une fin et un commencement, et qu'elle ne savait pas comment accueillir l'un sans pleurer l'autre.

Longtemps après que les sanglots se furent apaisés, elle resta assise à son bureau, le livre encore dans les mains, les joues mouillées, le regard vide. La lampe halogène éclairait la couverture bleue, faisait briller les lettres argentées. Dehors, la nuit était noire, et l'appartement silencieux.

Personne n'était venu frapper à sa porte. Personne n'avait demandé pourquoi elle pleurait. Sa mère devait dormir, ou regarder la télévision, ou fumer une cigarette dans la cuisine, indifférente. C'était ainsi. C'était toujours ainsi. Mais ce soir, pour la première fois, l'indifférence ne la blessa pas. Elle avait son livre. Elle n'avait besoin de rien d'autre.

Elle passa la nuit à le lire.

Non pas pour vérifier, pour corriger, pour juger. Pour *se souvenir*. Pour redécouvrir l'histoire qu'elle avait portée en elle pendant des années, depuis le premier cahier d'écolier jusqu'au manuscrit final. Page après page, elle retrouva Rose, Mathym, la Forêt des Murmures, la tour de cristal. Elle

retrouva les dialogues qu'elle avait réécrits dix fois, les scènes qu'elle avait coupées puis rajoutées puis recoupées, les personnages qu'elle avait aimés et abandonnés en chemin.

Parfois, elle souriait en reconnaissant une phrase qui lui plaisait toujours. Parfois, elle grimaçait en voyant un passage qu'elle aurait aimé améliorer — mais il était trop tard, maintenant. Le livre était imprimé. Il ne changerait plus. Il était figé, immortel, tel qu'elle l'avait offert au monde.

Quand elle arriva à la dernière page, le jour se levait à peine. Une lumière rose et or filtrait à travers les stores, dessinant des rayures sur le mur de sa chambre. Elle referma le livre, le caressa une dernière fois, et le posa sur son bureau, à côté des autres exemplaires.

La pile était haute. Quinze livres. Quinze morceaux d'elle-même. Quinze preuves qu'elle avait existé, qu'elle avait compté, qu'elle avait transformé sa solitude en quelque chose de beau. Elle pensa à ce qu'elle dirait à Hélène le lendemain. « Je l'ai reçu. Merci. Merci pour tout. » Mais les mots lui semblaient dérisoires, insignifiants, incapables de porter ce qu'elle ressentait. Alors elle n'écrivit rien. Elle se contenta de regarder les livres, alignés sur son bureau comme des soldats victorieux.

Le lendemain matin, elle en prit un et le glissa dans son sac.

Elle ne savait pas ce qu'elle en ferait. Peut-être l'offrirait-elle à quelqu'un, un jour. Peut-être le garderait-elle pour elle, comme un talisman. Peut-être le lirait-elle en cachette, dans les transports, pour se rappeler pourquoi elle se levait chaque matin.

En traversant le couloir pour partir au travail, elle croisa sa mère qui buvait son café.

« Tu as reçu un colis, hier ? demanda sa mère d'une voix neutre. J'ai vu le carton sur le palais. » Céline hésita. Elle aurait pu montrer le livre. Elle aurait pu dire « c'est mon roman, il est publié, je suis écrivaine ». Mais elle savait ce que sa mère répondrait. Un haussement d'épaules. Une remarque sur les métiers artistiques. Un silence plus lourd qu'un reproche.

« Ce n'est rien, dit-elle. Juste des papiers pour le travail. »

Sa mère hocha la tête et retourna à son café. Céline sortit de l'appartement, descendit les escaliers, marcha jusqu'à l'arrêt de bus.

Dans son sac, le livre pesait. Ce n'était pas un poids désagréable. C'était le poids de tout ce qu'elle avait accompli, de tout ce qu'elle était devenue. La petite fille invisible avait grandi. Elle avait écrit un roman. Il était publié. Il existait.

Le bus arriva. Elle monta, s'assit près de la fenêtre, et sortit le livre de son sac. Elle le tint contre elle, bien serré, comme on tient un enfant qu'on protège du froid.

Dehors, les immeubles défilaient. Les gens allaient et venaient, vivaient leurs vies, ignoraient tout du miracle qui se trouvait entre ses mains. Ce n'était pas grave. Le miracle n'était pas pour eux. Il était pour elle. Pour la petite fille au fond de la bibliothèque. Pour l'adolescente aux nuits blanches. Pour la jeune femme qui n'avait jamais cessé d'écrire, même quand tout lui disait d'abandonner.

Elle ouvrit le livre à la première page. Son nom était là, imprimé en lettres noires. *Lunaris*. Elle le regarda longtemps, comme on regarde une étoile qu'on a enfin attrapée.

Et elle sourit. Pour la première fois depuis qu'elle avait ouvert le carton, pour la première fois depuis qu'elle avait pleuré toutes ses larmes, elle sourit. Un vrai sourire. Un sourire qui venait du ventre, du cœur, de cette partie d'elle qui n'avait jamais douté, même dans les pires moments.

Elle était écrivaine. Elle avait écrit un livre. Et ce livre, quoi qu'il arrive, quoi que le monde en pense, serait toujours là. Pour le prouver. Pour rappeler. Pour dire à toutes les petites filles invisibles qu'elles aussi pouvaient y arriver.

Le bus tourna. La lumière du soleil entra par la fenêtre, éclaira les pages. Céline ferma les yeux et se laissa porter par la chaleur.

Son premier livre. Il était là. Il était réel. Rien, jamais, ne pourrait lui enlever cela.

Chapitre 30 : Lunaris

La librairie était petite, nichée dans une rue étroite du centre-ville, entre une boulangerie et un magasin de jouets. Céline l'avait repérée des mois plus tôt, alors qu'elle cherchait un lieu pour organiser une séance de dédicaces. La libraire, une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris coupés court, avait accepté avec enthousiasme. « Un roman fantasy publié par une maison indépendante, c'est exactement ce que j'aime défendre », avait-elle dit.

Ce samedi après-midi-là, il pleuvait.

La pluie fine et persistante de novembre collait les cheveux sur les visages et transformait les trottoirs en miroirs mouvants. Céline était arrivée en avance, une heure avant l'heure prévue, pour installer sa table, disposer ses livres, respirer. Les mains tremblantes, elle avait aligné une dizaine d'exemplaires du *Démon et la Jeune Fille* sur la nappe blanche, avait posé son stylo à côté, et avait attendu.

Le silence de la librairie était peuplé de bruits familiers — le frottement des pages qu'on tourne, le grincement des étagères qu'on explore, les murmures des clients qui se parlent sans se regarder. L'odeur du papier et de l'encre, cette odeur qu'elle aimait tant, flottait dans l'air comme un parfum d'enfance.

Les premières heures furent calmes. Quelques curieux, quelques amis de la libraire, un monsieur

âgé qui acheta le livre pour sa petite-fille parce que « la couverture est jolie ». Céline signa les exemplaires d'une main mal assurée, écrivant « Lunaris » au bas de la page de titre, ajoutant parfois une petite lune à côté de son pseudo. Elle souriait, remerciait, espérait que les acheteurs liraient son livre, l'aimeraient, le partageraient. Mais au fond d'elle, une voix qu'elle connaissait bien murmurait : *personne ne viendra. Tu vas rester seule toute l'après-midi, à regarder les gens passer sans s'arrêter. Comme au collège. Comme à la cantine. Comme toujours.*

Puis elle vint.

C'était une jeune fille. Douze ans, peut-être treize. Petite pour son âge, mince, les cheveux blonds tirés en arrière par une barrette discrète. Elle portait un manteau trop grand, décoloré par trop de lavages, et des baskets usées jusqu'à la corde. Dans ses mains, elle tenait un cahier — un cahier d'écolier à la couverture cartonnée beige, ceux qu'on achète par lots à la rentrée. Les coins étaient cornés, les pages gondolées par l'usage.

Céline sentit son cœur se serrer.

La jeune fille s'approcha lentement, hésitante, comme on s'approche d'un animal sauvage qu'on ne veut pas effrayer. Elle s'arrêta devant la table, ses yeux gris — des yeux gris, comme les siens — parcourant les livres alignés, la dédicace, le stylo. « C'est vous, Lunaris ? » demanda-t-elle d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

Céline hocha la tête. « Oui. C'est moi. »

Le silence s'installa entre elles, un silence étrange, chargé de quelque chose que Céline ne savait pas nommer. La jeune fille la regardait avec une intensité déconcertante, comme si elle cherchait à lire quelque chose sur son visage, quelque chose d'invisible, quelque chose que seule elle pouvait voir.

« J'ai lu votre roman », dit la jeune fille. « Je l'ai trouvé à la médiathèque. Je l'ai lu trois fois. » Trois fois. Céline sentit ses yeux s'humecter. Trois fois. Une inconnue, une enfant, avait lu son livre trois fois.

« Pourquoi trois fois ? » demanda-t-elle, la voix étranglée.

La jeune fille haussa les épaules. « Parce que ça me fait du bien. Parce que Rose, c'est un peu comme moi. Et Mathym... j'aimerais avoir un Mathym, moi aussi. Quelqu'un qui reste. »

Céline dut fermer les yeux un instant.

Les mots de la jeune fille résonnaient en elle comme un écho, comme une voix venue du passé, de la petite fille blonde au fond de la bibliothèque, celle qui écrivait des histoires pour ne pas être seule. Cette petite fille, c'était elle. Et c'était cette enfant devant elle. La même solitude. Le même rêve. Les mêmes cahiers cachés sous le lit.

« Tu écris ? » demanda Céline en désignant le cahier que la jeune fille serrait contre sa poitrine.

La jeune fille rougit. Ses joues pâles se colorèrent d'un rose timide, et elle baissa les yeux vers son cahier comme si elle venait de se faire prendre en flagrant délit.

« Oui, murmura-t-elle. Mais c'est nul. C'est plein de fautes. Ma prof de français dit que je devrais faire des choses plus sérieuses. »

Ma prof de français dit que je devrais faire des choses plus sérieuses. Les mots frappèrent Céline comme une gifle. Elle connaissait cette phrase. Elle l'avait entendue, des années plus tôt, dans une autre bouche, sous d'autres cieux. Madame Maunier. La honte. Les commentaires humiliants. Le devoir libre déchiré devant toute la classe.

« Montre-moi », dit Céline, tendant la main.

La jeune fille hésita. Ses doigts blanchirent sur la couverture du cahier. Puis elle le lui tendit, comme on tend un secret trop lourd à porter seul.

Céline l'ouvrit.

Les pages étaient remplies d'une écriture maladroite, appliquée, pleine de ratures et de pâtés d'encre. Les lettres dansaient sur les lignes, trop grosses par endroits, trop petites par d'autres. Les fautes d'orthographe pullulaient comme des pissenlits dans une pelouse mal entretenue. Et pourtant...

Pourtant, il y avait là quelque chose. Une voix. Une vraie. Une petite voix fragile, maladroite, mais sincère. Une voix qui disait : *je suis là. J'écris.*

J'existe.

Céline tourna les pages lentement, lisant des fragments, des débuts d'histoires, des descriptions de personnages. Il y avait une jeune fille qui pouvait parler aux oiseaux. Un garçon qui vivait dans une bibliothèque sans porte. Une sorcière qui avait perdu ses pouvoirs et les retrouvait dans l'amour d'une enfant.

« C'est beau », dit Céline en refermant le cahier. « C'est vraiment beau. »

La jeune fille la regarda avec des yeux ronds, incrédules. « Vous trouvez ? Ma mère dit que c'est une perte de temps. Mon frère se moque de moi. » *Ma mère dit que c'est une perte de temps. Mon frère se moque de moi.* Céline sourit, et dans ce sourire il y avait des années de douleur, des années de silence, des années à entendre les mêmes mots, les mêmes doutes, les mêmes blessures.

« On m'a dit la même chose, dit Céline. On m'a dit que le fantastique n'était pas mon domaine. Que je ferais mieux de faire des choses sérieuses. On m'a humiliée devant toute la classe. On m'a refusée. On m'a dit non. Cent fois non. »

La jeune fille écoutait, bouche bée.

« Mais j'ai continué, poursuivit Céline. Parce que l'écriture, ce n'était pas un choix. C'était une nécessité. Comme respirer. Comme dormir. J'aurais arrêté d'écrire que j'aurais arrêté de vivre. Alors j'ai continué. Malgré tout. Malgré les profs, malgré ma mère, malgré les éditeurs. J'ai continué. Et toi, tu dois continuer aussi. »

La jeune fille pleurait, maintenant. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues, qu'elle n'essuyait pas, qu'elle laissait couler comme une pluie libératrice. Céline se leva, fit le tour de la table, et s'accroupit devant elle. Elle prit ses mains — des mains froides, petites, tremblantes — et les serra entre les siennes.

« Tu as du talent, dit Céline. Beaucoup de talent. Ce cahier en est la preuve. Ne laisse personne te dire le contraire. Pas ta mère, pas ton frère, pas ta prof de français. Personne. »

La jeune fille hocha la tête, incapable de parler.

« Tu veux que je te dédicace quelque chose ? » demanda Céline. « Pas sur mon livre — sur ton cahier. Sur la première page. Comme ça, tu le verras chaque fois que tu écriras. »

La jeune fille lui tendit son cahier d'une main tremblante. Céline l'ouvrit à la première page. Elle prit son stylo — le même stylo qu'elle utilisait pour signer ses dédicaces — et écrivit, lentement, soigneusement, en formant chaque lettre avec la précision des choses importantes.

« À toi, qui rêves d'écrire.

N'arrête jamais.

Jamais.

Lunaris »

Elle referma le cahier et le rendit à la jeune fille, qui le serra contre sa poitrine comme un trésor.

« Merci », murmura la jeune fille. « Merci, Lunaris.

»

Lunaris. Elle avait dit son nom comme on dit un secret, comme on prononce une prière. Céline la regarda s'éloigner, traverser la librairie, pousser la porte, disparaître sous la pluie. Le cahier était toujours serré contre elle, protégé par son manteau trop grand.

Elle resta un long moment à regarder la porte fermée, la pluie qui coulait sur la vitre, les passants qui couraient s'abriter. Ses yeux étaient humides, mais elle ne pleurait pas. Pas encore.

« Vous avez été formidable », dit la libraire en s'approchant. « Cette petite, elle n'oubliera jamais cette rencontre. »

Céline hocha la tête. « Moi non plus. »

La séance de dédicaces se termina une heure plus tard. Il y avait eu d'autres visiteurs, d'autres lecteurs, d'autres sourires. Mais Céline ne pensait qu'à la jeune fille au cahier. À ses yeux gris, à sa voix timide, à cette solitude qu'elle avait reconnue comme une sœur.

Elle rangea ses affaires, remercia la libraire, et sortit sous la pluie.

La nuit tombait. Les réverbères s'allumaient un à un, projetant des flaques de lumière orangée sur les trottoirs mouillés. Céline marcha longtemps, sans savoir où elle allait, simplement pour marcher, pour penser, pour laisser les images de l'après-midi s'imprimer dans sa mémoire.

Elle pensa à la petite fille au fond de la bibliothèque. À celle qu'elle avait été. À celle

qu'elle venait de rencontrer. Le cercle se refermait, d'une certaine manière. Elle avait été cette enfant. Elle avait écrit ces histoires. Et maintenant, une autre enfant venait de lui dire, sans le savoir, que tout cela n'avait pas été vain.

Elle rentra chez elle. L'appartement était silencieux — sa mère dormait, Victor était sorti. Elle se glissa dans sa chambre, ferma la porte, s'assit à son bureau.

La lampe halogène éclairait la surface vide. Les cahiers étaient rangés sous son lit, dans les boîtes à chaussures. Le carnet noir était posé à côté de l'ordinateur, fermé, patient.

Céline prit le carnet noir. Elle l'ouvrit à la première page blanche. Le papier était blanc, immaculé, plein de promesses. Son stylo était là, à portée de main. Elle n'avait rien à écrire, rien de précis. Mais elle voulait écrire. Elle avait toujours voulu écrire. Depuis le début. Depuis la petite fille au fond de la bibliothèque.

Elle écrivit la première phrase qui lui vint.

« La nuit où tout a changé, il pleuvait. »

Ce n'était pas une histoire. Pas encore. C'était le début d'une histoire. Une nouvelle histoire. Une histoire qui n'appartenait qu'à elle.

Elle écrivit la suite.

La pluie tambourinait contre la fenêtre. La lampe halogène bourdonnait doucement. Dehors, la ville dormait, indifférente.

Céline écrivait.

Comme au premier jour.

Comme pour la première fois.

Comme si toute sa vie n'avait été qu'une longue
préparation à ce moment, à cette phrase, à cette
page blanche qu'elle remplissait patiemment, mot
après mot.

Elle écrivit longtemps. Très longtemps.

Jusqu'à ce que les mots deviennent une respiration.

Jusqu'à ce que l'histoire prenne vie.

Jusqu'à ce qu'elle se souvienne pourquoi elle
n'avait jamais arrêté.

Parce qu'écrire, c'était exister.

Parce qu'écrire, c'était résister.

Parce qu'écrire, c'était transformer la solitude en
quelque chose de plus grand qu'elle-même.

Et elle n'arrêterait jamais.

Jamais.